

**Récits de la
Flibuste et des
mers Caraïbes**

Fronval, George

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGE FRONVAL

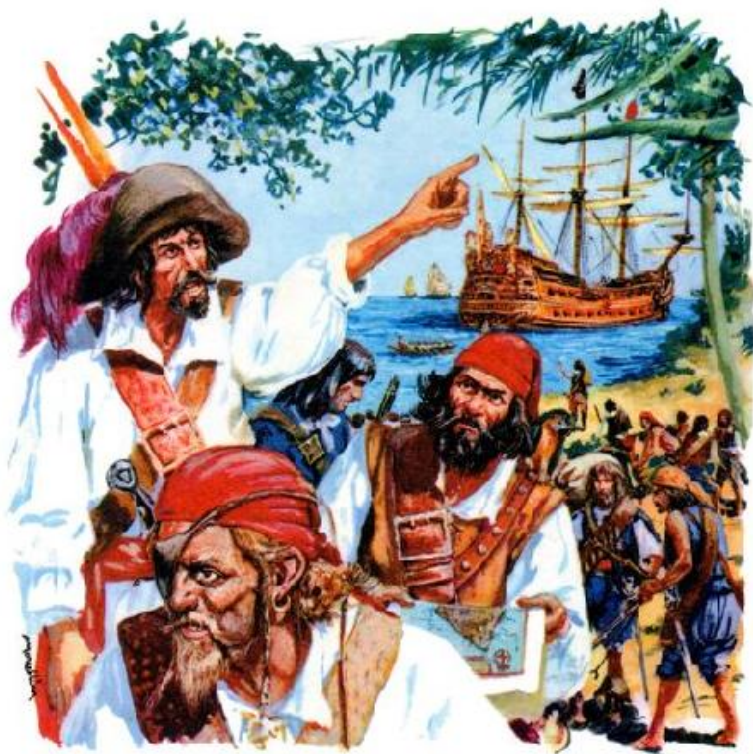
RECITS DE LA FLIBUSTE ET DES MERS CARAIBES



FERNAND NATHAN

GEORGE FRONVAL

RECITS DE LA FLIBUSTE ET DES MERS CARAIBES



FERNAND NATHAN

Collection des contes et légendes de tous les pays

**RÉCITS
DE LA FLIBUSTE
ET DES MERS CARAÏBES**

PAR GEORGE FRONVAL

ILLUSTRATIONS DE JEAN MARCELLIN

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR

18, Rue Monsieur-le-Prince – Paris VI^e »

AVANT-PROPOS

La farouche histoire de la Flibuste, des Boucaniers, des Frères de la Côte est passionnante entre toutes.

Les fameux navigateurs de l'île de la Tortue ont illustré leur époque d'étonnants exploits. Leurs randonnées sur les mers Caraïbes, leurs combats féroces contre les Espagnols, leurs raids téméraires sur Maracaïbo, Veracruz et Gibraltar sont autant d'aventures extraordinaires que nous allons vous conter, tout en vous présentant, tour à tour, les figures les plus marquantes de ce monde pittoresque et coloré.

Dès que l'Amérique fut découverte, ce pays lointain devint le point de mire des esprits les plus cupides.

Les trésors de Saint-Domingue, notamment, enflammèrent la convoitise de ceux-là mêmes qui auraient redouté de traverser les mers.

Des navigateurs venus d'Espagne et débarquant sur ces rivages neufs dans l'espoir de faire fortune, sans effort ni travail, manifestèrent une incroyable férocité et une barbarie révoltante.

À la cupidité des Européens s'ajoutait le fanatisme religieux. C'est ainsi qu'au nom de la Religion, les pires atrocités furent commises.

Un cacique, nommé Hatney, déclara que le seul dieu connu des nouveaux arrivants était l'Or. Il fit jeter à la mer tout ce que son peuple possédait en métal précieux.

Les Espagnols l'apprirent et le condamnèrent à être brûlé vif. Comme il était attaché sur un bûcher, un prêtre lui proposa le baptême. Ainsi, il irait au Paradis. Hatney demanda si, dans ce lieu de délices, se trouvaient des Espagnols. Et comme le missionnaire lui répondit par l'affirmative, le cacique répliqua : « Alors, ne me parlez plus de votre religion et laissez-moi mourir tranquille ! » Il fut brûlé et son peuple exterminé.

Ces crimes monstrueux se répétèrent sans cesse, chaque jour et dans les villages les plus reculés, au fur et à mesure de la lente progression des cohortes espagnoles.

Ces nouvelles, lorsqu'elles parvinrent en Europe, firent frémir

d'indignation les gens de cœur.

Mais l'Amérique était à plusieurs mois de navigation. Personne n'eut le courage d'élever la voix en faveur des malheureux Indiens persécutés et massacrés. L'Espagne, avilie par un long despotisme militaire, impuissante à continuer l'œuvre de Charles Quint, avait dû abandonner tout esprit de conquête en Europe. Elle tenait donc à assurer sa suprématie dans ces terres lointaines pour maintenir son autorité encore grande dans le monde.

Une bulle du Saint-Siège lui ayant donné la propriété entière de l'Amérique, elle entendait agir dans ces nouvelles terres comme bon lui semblait.

Les Espagnols sévirent donc outre-mer, leurs puissantes flottes explorèrent les côtes, pillant, saccageant toutes les richesses, semant parmi les paisibles populations la mort et la désolation.

Les bâtiments étrangers qui visitèrent les terres nouvelles furent attaqués. Les voiliers français, anglais et hollandais, naviguant pour s'adonner au commerce, subirent le feu des canons espagnols. Impuissants, sans armes suffisantes pour se défendre, les malheureux matelots, indignés et exaspérés, se promirent de venger, un jour prochain, leurs camarades morts. Peu à peu, une sourde colère gronda parmi les équipages qui décidèrent, pour en finir, de passer à l'action.

De retour en France, les navigateurs contèrent à leurs amis, à tous ceux qu'ils rencontraient au hasard des routes, dans les cabarets de Saint-Malo, de Brest, de Nantes ou de La Rochelle, ce dont ils avaient été les témoins sur les côtes d'Amérique. Ils racontèrent aussi les bombardements, les abordages qu'ils avaient dû subir de la part des navires espagnols.

Leurs récits ne firent que confirmer ce que l'on savait déjà et les rumeurs qui circulaient de port en port.

L'indignation populaire éclata. Il fallait venger les innocentes victimes de ces sauvages Espagnols.

Autour des pichets de cidre, un vaste et audacieux projet fut élaboré. Les Français, toujours prompts à s'enflammer pour la défense des faibles et la punition des injustices, s'engagèrent, nombreux, pour les terres lointaines.

Des navires furent affrétés, leurs équipages sélectionnés avec soin, rassemblant des hommes forts, intrépides et décidés. Leurs capitaines avaient acquis, au cours de plusieurs voyages, une solide expérience. Ils étaient tous de hardis navigateurs, sachant commander et prendre une décision.

Un matin, ce fut le premier départ.

Le voyage devait être long, l'absence se prolonger durant de longs mois. Les femmes, le cœur serré par l'angoisse, demeurèrent sur les remparts jusqu'au moment où la dernière voile s'estompa dans la

brume de l'horizon.

Une passionnante aventure, l'une des plus extraordinaires qui fût, allait commencer.

L'aventure de la Flibuste.



FLIBUSTIERS ET BOUCANIERS



Une fois en mer, le chef de l'escadre, le capitaine d'Enambuc, rassembla ses officiers et leur apprit qu'il avait obtenu du roi Louis XIII le droit de fonder un établissement dans les Antilles. Ainsi, ils allaient pouvoir opérer librement, conformément aux lois, et ne pas risquer d'être accusés de piraterie. Ils étaient officiellement mandatés et devaient être considérés comme des équipages réguliers. C'était en 1625.

Les navires du capitaine d'Enambuc abordèrent à Saint-Christophe le même jour qu'un aventurier, nommé Warner, qui était à la tête d'un groupe d'Anglais.

L'île de Saint-Christophe fut bientôt le point de ralliement des navires de toutes nationalités qui infestaient depuis longtemps, en dépit des menaces des Espagnols, la mer des Caraïbes.

Ces aventuriers devinrent si nombreux et opérèrent avec tant d'audace que Madrid dut prendre à leur égard de sévères mesures.

L'amiral Frédéric de Tolède fut envoyé au Brésil avec une flotte redoutable, destinée à détruire les établissements hollandais. Cette flotte, avant de lever l'ancre, reçut l'ordre d'exterminer au passage les pirates de Saint-Christophe.

Les Français et les Anglais, vainement, essayèrent de résister. Ils combattirent avec courage et résolution, mais furent écrasés par un adversaire supérieur en nombre. Les Espagnols faisant, selon leur habitude, montre d'une cruauté sanguinaire, achevèrent les blessés et pourchassèrent les fuyards jusque dans la brousse.

Usant de ruse, les rescapés du carnage réussirent à semer leurs adversaires et, regagnant leurs frêles embarcations, ils parvinrent, au prix d'efforts surhumains, à atteindre Hispanola, qu'ils trouvèrent presque déserte. Les Espagnols y étaient passés... Après avoir exterminé, comme de coutume, les habitants, ils étaient repartis, incapables de mettre eux-mêmes en valeur ces terres fertiles, ils avaient préféré voguer vers d'autres contrées, avec l'espoir d'y commettre d'autres méfaits.

Lorsqu'ils débarquèrent donc à Hispanola, les Français et leurs compagnons anglais ne rencontrèrent aucune résistance.

Rapprochés par le malheur, Français et Anglais s'installèrent côte à côte et unirent leurs efforts. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par d'autres habitants que l'oppression de certaines compagnies françaises chassait des Antilles.

Ils s'organisèrent, créant des règlements, des ordonnances sévères que tous devaient observer rigoureusement. Ils formèrent ainsi le noyau d'une colonie qui n'allait pas tarder à acquérir une puissance redoutable.

Vivant en commun, unissant leurs efforts, partageant les peines et les avantages, ils se donnèrent des chefs, auxquels ils s'engagèrent à obéir, sans protester ni récriminer.

Ces hommes n'avaient d'autres ressources, au départ, que le produit de leur chasse.

Ils se mirent en rapport avec des marchands dieppois et hollandais, qui s'engagèrent à leur fournir tous les objets manufacturés qui leur manquaient et qui, pour eux, étaient de toute première nécessité.

Quelques-uns de ces colons n'attendirent pas la livraison expédiée de Rotterdam et se procurèrent ce dont ils avaient le plus pressant besoin en le prenant aux Espagnols, qu'ils considéraient comme les pires ennemis du genre humain.

Quelques Anglais vagabonds vinrent augmenter cette population et furent bien accueillis.

Devant le succès des premières opérations entreprises par ces valeureux marins, des armateurs dieppois résolurent de tenter fortune à leurs côtés. À la tête de plusieurs bâtiments de moyen tonnage, ils vinrent s'établir non loin de Saint-Christophe, dans un îlot situé au nord de Saint-Domingue, qui fut appelé, du fait de sa curieuse configuration, « l'île de la Tortue ».

L'endroit était propice pour se mettre à l'abri de toute agression. L'île, qui n'avait que 16 lieues de tour, était cernée de gros rochers, qui reçurent l'appellation de « Côte de Fer ».

L'île de la Tortue n'était accessible que du côté du midi, par un large canal, qui la séparait de Saint-Domingue. Le terrain était fertile et le gibier abondant. La canne à sucre y poussait facilement et le tabac

était de qualité.

Les Espagnols y avaient établi un poste de 25 hommes, que les aventuriers de Saint-Christophe n'eurent aucune peine à déloger.

Les Français, qui étaient de plus en plus nombreux, se divisèrent en trois groupes. Le premier, établi sur la côte nord-ouest de Saint-Domingue, s'adonna à la chasse, tuant des bœufs et des porcs à l'état sauvage, dont il boucanait la viande, qu'il portait et vendait aux autres groupes. Les hommes qui le composaient reçurent le titre de « Boucaniers ».

La seconde troupe s'installa à l'île de la Tortue, s'adonnant à la culture de la terre, prenant la résolution de ravitailler leurs camarades en légumes, fruits et céréales. Les hommes de ce groupe reçurent le nom de « Planteurs » ou « Habitants ».

Enfin, un troisième détachement, composé de marins ou navigateurs, fut celui des « Friboutiers » ou « Flibustiers », d'après une altération du mot anglais « Freebooters », c'est-à-dire « libres pillards », qui était lui-même un terme allemand, importé en Angleterre lors des guerres des Pays-Bas. Ces derniers étaient particulièrement farouches et décidés et déclenchèrent contre les Espagnols une guerre sans merci.

Les Boucaniers, pour la plupart, étaient originaires de Picardie. La misère les avait obligés à émigrer et ils éprouvaient envers les Espagnols, qui les avaient persécutés, une haine féroce.

Pour chasser les bœufs et les sangliers, les Boucaniers se servaient de chiens dressés et utilisaient un fusil de fabrication particulière, qu'ils faisaient venir de France et qui portait leur nom gravé sur la crosse.

Chaque homme était vêtu de deux chemises, d'un haut-de-chausses, ou large culotte, et d'une casaque de drap grossier. Cet accoutrement se complétait d'un bonnet de feutre ou de laine et de souliers en peau de porc ou de vache.

Les Boucaniers travaillaient deux par deux. Cette entente était appelée « matelotage ». Le survivant héritait de celui qui mourait le premier. Il régnait, entre ces hommes un accord parfait. Chacun pouvait faire venir d'un autre « boucan » les objets dont il avait besoin. Leur demeure ne devait être entourée d'aucune clôture et celui qui contrevenait à cette décision était accusé de « lèse-société ». Le « tien » et le « mien » étaient des termes inconnus de ces gens. Les disputes éclataient rarement. L'arbitrage des amis ou des voisins suffisait pour y mettre fin. Si cette intervention ne suffisait pas, les deux rivaux vidaient leurs griefs dans un duel au fusil, avec ou *sans* témoins. Le sort désignait celui qui devait tirer le premier. S'il manquait son coup, l'autre tirait à volonté. S'il y avait un mort, les Boucaniers des environs s'assemblaient pour discuter s'il avait « bien »

ou « mal » tué. Toute blessure reçue par-derrière ou trop de côté plaçait son auteur en posture d'assassin.

Les « Habitants », eux, s'associaient généralement par trois. Ils signaient un contrat par lequel ils mettaient tout en commun, et les biens d'un défunt revenaient obligatoirement à ses deux associés. Leurs conventions établies, ils demandaient au gouverneur du pays de leur envoyer un officier pour mesurer et circonscrire leur habitation. Afin de pouvoir profiter entièrement du terrain, ils abattirent des arbres, en coupèrent les branches qu'ils firent sécher en un lieu exposé au soleil, pour les brûler ensuite. Contrairement aux Boucaniers, les Habitants entouraieient leurs demeures de clôtures. Ils dressaient des palissades de roseaux tressés, soutenues par des branches de palmiers.

La case terminée, chacun ayant sa paillasse gonflée de feuilles de palmiers, il ne restait plus qu'à s'occuper des cultures, dont la principale était le tabac.

Un homme pouvait planter 2 000 pieds de tabac. En attendant la récolte, on construisait une case beaucoup plus grande que les autres, destinée à servir de magasin et dans laquelle seraient entreposées les feuilles avant d'être expédiées en France. Elles seraient alors échangées contre d'autres marchandises, outils, pièces de toile, vins et liqueurs.

Les Habitants employaient à leur service des « Engagés ». Les travailleurs étaient vendus ou échangés et besognaient sous la surveillance d'un « Commandeur », lequel était payé 2 000 livres de tabac.

Les Flibustiers entreprirent plusieurs courses qui eurent des fins heureuses. Lorsque leurs succès furent connus en Europe, de nouveaux compagnons venus d'Angleterre, de Hollande, des Flandres et du Portugal se joignirent à eux. Pour que l'ordre régnât parmi tous ces hommes d'origines si diverses, des coutumes furent établies, qui eurent force de lois.

Ainsi, hors du service, chaque homme conservait son indépendance. Mais les Flibustiers étaient liés par une inébranlable fidélité. Un associé indélicat perdait son titre de « Frère de la Côte ». Il était déporté sur une île déserte, sans vivres et sans vêtements.

Dans les circonstances importantes, chaque Flibustier était admis à faire entendre sa voix. Quiconque introduisait dans la communauté une fille déguisée en garçon encourait la peine de mort.

La mort sanctionnait également la désertion au cours d'un combat.

Le vol était puni selon les circonstances.

Celui qui volait un camarade perdait le nez ou les oreilles et il était exclu de l'association.

Celui qui volait la communauté était « maronné », c'est-à-dire exposé sur un rivage désert, avec de l'eau, un fusil, de la poudre et du plomb.

Les condamnations étaient prononcées par un tribunal.

La perte du butin sanctionnait la désobéissance à un supérieur, l'abandon de poste et l'ivrognerie.

Si une querelle éclatait, interdiction était faite aux deux antagonistes de la vider à bord. Au prochain débarquement, avait lieu un duel au pistolet ou au sabre, en présence d'un officier.

Le duel s'achevait dès la première blessure. Les deux adversaires devaient se réconcilier.

Un accord appelé « Chasse-partie » intervenait entre les capitaines et leurs équipages. Voici quelques-unes des dispositions qu'il comportait : Si le bâtiment armé en course était la propriété commune de l'équipage, le premier navire capturé appartenait au capitaine, avec une part de butin. Si ledit bâtiment appartenait seul, en propre au capitaine, le premier navire capturé lui revenait avec deux parts de butin ; mais il était obligé de brûler celui des deux navires qui avait le moins de valeur. Si le bâtiment appartenant au capitaine se perdait au cours d'un naufrage, l'équipage s'obligeait à demeurer avec son chef, jusqu'à ce qu'il se procurât, par quelque moyen que ce fut, un autre bâtiment.

Le médecin du bord recevait deux cents écus pour l'entretien de son coffre à médicaments, qu'on fit ou non de prise. De surcroît, si l'on en faisait une, il recevait une part de butin. Si on ne pouvait le satisfaire en argent, on lui donnait deux esclaves.

Celui qui, de jour ou de nuit, avait signalé l'apparition d'un navire qui était ensuite capturé, recevait cent écus. La perte d'un œil pendant le combat était indemnisée par cent écus ou un esclave ; celle des deux yeux, par six cents écus ou six esclaves. La perte de la main droite ou du bras droit, deux cents écus ou deux esclaves ; celle d'un doigt ou d'une oreille était payée cent écus ou un esclave ; celle d'un pied ou d'une jambe, deux cents écus ou deux esclaves. Celle des deux membres était compensée par six cents écus ou six esclaves.

Lorsqu'un Frère de la Côte n'était que partiellement amputé d'un membre, il était indemnisé comme si la perte de celui-ci était complète.

Il y avait des récompenses pour les actions d'éclat.

Celui qui enlevait le pavillon d'un vaisseau attaqué et qui arborait, à sa place, celui des Frères de la Côte, recevait cinquante piastres ; celui qui amenait un prisonnier, alors qu'on était sans nouvelle de l'ennemi, touchait cent piastres. Chaque grenade lancée au-dessus d'un fort assiégé valait cinq piastres.

Lorsqu'une femme ou une fille tombait entre les mains des

aventuriers, elle devenait la victime des vainqueurs, mais un tirage au sort la donnait à un Frère de la Côte qui était seul autorisé à la nommer dorénavant « sa » femme.

L'île de la Tortue connut alors une étonnante prospérité. Les navires venant de France y firent escale et y traitèrent des affaires avec ses occupants. Les Flibustiers y apportaient les produits de leurs premières prises, et les Boucaniers des quantités de peaux.

L'extension de cette colonie causa en un temps très court un important préjudice aux Espagnols. Ceux-ci décidèrent de réagir. Cela leur était facile, car les occupants des comptoirs n'avaient pas un seul instant cherché à se défendre par un système de fortifications. Étant donné leur puissance, ils n'avaient pas du tout songé qu'on pouvait les attaquer.

Profitant de ce que les Flibustiers étaient en mer et les Boucaniers à la chasse, les Espagnols firent une descente inopinée à l'île de la Tortue et, surprenant les Habitants, les taillèrent en pièce, à l'exception d'un petit groupe qui réussit à s'enfuir à la faveur de la nuit.

Ceux qui avaient eu la chance de se soustraire aux Espagnols se regroupèrent dans les clairières voisines. Ils n'étaient qu'une poignée. Ils se rallièrent sous la conduite d'un Anglais, Willis, qu'ils se donnèrent comme chef. Après quoi, ils rentrèrent dans leurs maisons qu'ils retrouvèrent en partie détruites. Ils relevèrent les ruines fumantes et se remirent courageusement au travail.

LEVASSEUR, GOUVERNEUR-LIEUTENANT DE L'ÎLE DE LA TORTUE



Un peu plus tard, un aventurier français, venant de Saint-Christophe, vînt, avec regret, ses compatriotes gouvernés par un Britannique. En secret, il quitta l'île et rentra à Saint-Christophe où, dès son arrivée, il demanda à être reçu par le gouverneur, qui était le chevalier de Poincy.

Lorsqu'il fut en sa présence, il lui exposa la situation et lui démontra l'avantage qu'il y aurait à replacer l'île de la Tortue sous l'autorité de la France.

— Ce Willis M. le Gouverneur, est un aventurier sans scrupules. Il faut s'attendre à tout et sa présence, là-bas, risque fort de nous causer bien des surprises.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu. Il ne serait pas difficile de retourner la situation à notre avantage. Oui, les Français sont las de lui obéir et, bien volontiers, ils prendraient les armes contre lui.

— En êtes-vous réellement convaincu ?

— J'en mettrais ma main au feu !

M. de Poincy promit d'étudier la situation et, quelques jours plus tard, il l'exposa de nouveau pour un officier nouvellement arrivé de France, un certain Levasseur, qui fut chargé de mener à bien la reprise en main de l'île de la Tortue.

— Lorsque la situation y sera de nouveau à notre avantage, vous

vous y installerez et vous prendrez le titre de gouverneur-lieutenant !

C'était là de quoi satisfaire l'ambition de Levasseur.

Celui-ci choisit avec soin quarante volontaires.

Il leva l'ancre, gagna la haute mer puis fit escale à Margot, au nord de Saint-Domingue, juste le temps d'engager vingt boucaniers, d'ailleurs fort heureux d'échapper ainsi à la tutelle des Espagnols. Ces dernières recrues lui apportèrent de surcroît des renseignements d'un grand intérêt.

Dans les derniers jours du mois d'août 1640, Levasseur louvoya au large des côtes de l'île de la Tortue et envoya à Willis un messager l'avertissant qu'il était venu pour venger l'affront fait par sa nation aux Français et que, si Willis n'avait pas quitté l'île avec tous ses compatriotes dans les vingt-quatre heures, tout serait mis à feu et à sang.

Les Britanniques, qui n'étaient pas des capons mais des hommes prudents, comprirent qu'ils n'étaient pas suffisamment forts pour soutenir la lutte. Ils prirent le parti de se retirer.

Maître de l'île de la Tortue, Levasseur, savourant son triomphe, montra aux colons français le pouvoir que lui avait remis M. de Poincy. Personne ne fit la moindre objection et le nouveau gouverneur-lieutenant s'installa avec satisfaction dans son nouveau domaine.

Sitôt en place, Levasseur visita l'île dans ses moindres recoins. Il constata qu'elle était facilement accessible, donc vulnérable, du côté sud. Il fit élever un fort sur une colline proche de la rade, après quoi, songeant à son propre confort, il fit construire son habitation personnelle.

C'était une curieuse demeure, à laquelle on accédait par un escalier de douze marches taillées dans le roc, puis par une échelle qu'on retirait ensuite derrière soi.

Une muraille d'enceinte entourait cette position, que défendaient quatre pièces de canon.

Ce réduit fut appelé le fort de la Roche.

Les Espagnols, inquiets d'un tel voisinage et ne pouvant, sous aucun prétexte, le supporter, résolurent de chasser, une nouvelle fois, les Français de l'île de la Tortue.

Ils équipèrent à Saint-Domingue, six lourdes chaloupes, dans lesquelles ils firent embarquer huit cents soldats.

À peine en vue de l'île de la Tortue, ils essayèrent les feux du fort de la Roche et, devant la puissance des canons, ils jugèrent plus prudent de se retirer. Ils s'en furent débarquer à deux lieues de là, mais les Habitants se portèrent à leur rencontre et les attaquèrent avec tant d'impétuosité qu'ils furent obligés de rembarquer après avoir perdu

deux cents des leurs.

Les Français se réjouirent de cette victoire et manifestèrent bruyamment leur joie de vivre sous l'autorité d'un chef si habile.

Seul M. de Poincy ne partagea pas l'allégresse générale. Il redoutait que son lieutenant, grisé par sa victoire, conçût l'idée de se rendre indépendant.

Soutenu par l'estime et l'affection de ses compagnons, Levasseur conclut en effet que sa fortune était solidement établie. Il ne lui restait plus qu'à en profiter. Il donna dès lors libre cours à ses instincts cupides, commença à exercer une véritable tyrannie, faisant non seulement valoir ses droits à l'extrême, mais encore maltraitant les Habitants et les accablant d'impôts.

Certains refusèrent de se soumettre. Ils furent emprisonnés dans un réduit, qui reçut le nom d'« Enfer ».

Les malheureux détenus étaient parfois torturés. Comme il était huguenot, Levasseur ajouta aux exactions pécuniaires, la persécution religieuse. Il interdit le culte catholique, fit brûler les églises et chassa les prêtres.

Averti de ces violences, M. de Poincy chercha le moyen d'éliminer Levasseur. Il lui fit des propositions avantageuses et lui offrit un poste plus important encore que celui qu'il occupait alors. Mais le gouverneur-lieutenant de la Tortue ne voulut pas céder la place et répondit par la négative, sans toutefois entrer en lutte ouverte avec son supérieur.

Levasseur était d'une avarice sordide. Il le prouva d'une curieuse façon. Une statue de la Vierge en métal précieux avait été trouvée dans la cargaison d'un galion espagnol arraisonné en mer. M. de Poincy la réclama. Pour toute réponse, Levasseur lui fit porter une vierge en bois de la même grandeur et lui déclara que les Catholiques étaient des gens trop pieux pour s'attacher à une idole de cette matière.

M. de Poincy ne goûta guère cette plaisanterie et se déclara fort offensé.

Tandis qu'il imposait ses volontés sur l'île de la Tortue, Levasseur se révélait un si insupportable despote que des hommes de son entourage en vinrent à conspirer contre sa vie.

Parmi ses proches, se trouvaient deux capitaines qui lui avaient voué une haine sans merci depuis certaine discussion au sujet d'une prise. Ces deux capitaines, ayant l'appui de la plupart des Habitants, décidèrent de le supprimer et de s'emparer de ses biens.

Un matin, Levasseur quitta son domaine du fort de la Roche et descendit le sentier qui conduisait au bord de la mer. Il avait décidé d'inspecter ses magasins. Soudain, un coup de feu claqua et une balle

l'atteignit à l'épaule gauche, lui faisant une légère blessure. Sans perdre une seconde, Levasseur dégaina son épée et, se retournant, fit face à son adversaire qui venait de surgir d'un buisson. À ce moment l'un des capitaines, nommé Thibaud, se précipita sur lui en brandissant un court poignard et le frappa à mort.

Tandis que ce drame se déroulait à l'île de la Tortue, M. de Poincy recevait dans son bureau de Saint-Christophe le chevalier de Fontenay. Bien décidé à éliminer une fois pour toutes le trop entreprenant Levasseur, il confia au jeune homme, dévoré d'ambition, une mission secrète, celle de s'emparer de l'île de la Tortue et de supprimer le gouverneur-lieutenant.

Le chevalier, qui souhaitait arriver promptement à une haute situation, accepta, sans se douter que l'île de la Tortue, avec ses fortifications, était une position quasi imprenable.

Le chevalier s'embarqua à bord d'un bâtiment armé et s'en fut naviguer au large de Carthagène. Il y rencontra le neveu de M. de Poincy, M. de Tréval, avec lequel il avait rendez-vous. Après quoi, opérant de conserve, les deux navires firent voile vers l'île de la Tortue. Dès qu'ils furent en vue du fort de la Roche, les canons de cette position ouvrirent le feu et les obligèrent à faire demi-tour. Quelques heures plus tard, ils jetaient l'ancre non loin de là, et les cinq cents hommes qui se trouvaient répartis sur les deux voiliers débarquèrent.

Les Habitants, ne voulant pas prendre parti pour les meurtriers de Levasseur, n'opposèrent aucune résistance. L'île fut promptement investie.

Thibaud et son complice acceptèrent de capituler, mais posèrent certaines conditions. On devait notamment les laisser en possession de tous les biens de Levasseur, leur victime, en vertu d'un testament qui les instituait ses légataires.

Le chevalier de Fontenay se souciait fort peu de protéger un homme qu'il était venu renverser. Sans la moindre hésitation, il donna son accord. Après quoi, il se nomma gouverneur de l'île.

Le culte catholique fut rétabli. Le commerce, qui avait subi, du fait des exactions de son prédécesseur, de sérieuses difficultés, connut une période de prospérité. Des travaux furent entrepris au fort, qui fut flanqué de deux bastions et de plusieurs batteries, défendant tous les abords de la rade. Sous l'autorité du chevalier, la colonie ne cessa de prospérer et de s'accroître.

Les Flibustiers entreprirent de nombreuses et fructueuses opérations. Le chevalier de Fontenay, grisé par ces succès, commit l'imprudence d'accorder aux entreprises de ses compagnons de trop vastes développements. L'île, de ce fait, se trouva souvent dépourvue de défenseurs.

Un matin, un boucanier affolé vint avertir le gouverneur :

« Je viens de voir au large une flotte espagnole qui fait voile vers nous ! Il faut faire vite ! »

Fontenay ne perdit pas son temps en vaines réflexions : il fit battre le rappel et rassembla dans le fort tous les gens, hommes et femmes, disponibles. En attendant que l'ennemi fut à sa portée, il exerça sa troupe à lancer la grenade au-delà des remparts. Suivant l'exemple de ses compagnons, Thibaud, l'un des meurtriers de Levasseur, s'était saisi d'une grenade. Comme il s'apprêtait à la lancer dans le fossé, elle lui éclata dans la main. Ce terrible accident fut considéré par tout le monde comme une juste punition du Ciel. On se détourna de cette misérable victime, pour ne songer qu'à la défense de l'île.

Avertis des faibles effectifs capables de leur opposer une certaine résistance, les Espagnols étaient venus avec un armement peu considérable. Plutôt que de s'exposer au feu des canons du fort, ils débarquèrent hors de leur portée.

Retranchés derrière leurs bastions, les défenseurs de l'île de la Tortue semblaient inexpugnables.

Les assaillants commencèrent alors un blocus, en attendant d'occuper une position plus favorable. Non loin du fort de la Roche se dressait une montagne qui paraissait répondre à ces conditions. Mais elle était difficile d'accès et bordée de précipices profonds. Les Espagnols s'armèrent de patience et entreprirent plusieurs reconnaissances. L'une d'elles les conduisit à découvrir, un jour, un chemin étroit entre deux falaises abruptes. On y accédait par un goulet qui ressemblait à une trappe.

Pour y monter leur artillerie, les Espagnols attachèrent deux madriers, sur lesquels ils placèrent un fût de canon. Cet appareil fut porté à dos d'hommes et cette opération fut renouvelée quatre fois. Les pièces ainsi hissées sur le plateau furent mises en batterie avec comme objectif le fort des Français.

Le chevalier de Fontenay, qui avait fait défricher les bois aux alentours du fort afin de n'être pas surpris par l'ennemi, avait ainsi, en découvrant le passage, causé sa propre perte.

Après un court bombardement, les assiégés furent contraints de reconnaître qu'il leur était impossible de tenir la place. Ils voulurent capituler et se révoltèrent contre leur gouverneur qui fustigeait leur manque de courage et d'enthousiasme.

Un certain Bidel prit la tête des insurgés et s'avança vers le chevalier, pour exiger la reddition du fort.

— Livrer le fort ! protesta Fontenay, va, traître, si j'y suis réduit, tu n'auras pas la satisfaction de le voir !

Tout en prononçant ces paroles d'une voix forte et méprisante, le

chevalier arracha de sa ceinture un pistolet et, le braquant sur Bidel, il lui brûla la cervelle.

Cet acte d'autorité stupéfia les mutins, qui se ressaisirent et jurèrent de mourir plutôt que de céder un pouce de terrain ou se rendre.

Mais, le lendemain, la rébellion reprenait de plus belle et avec une telle violence que le chevalier, à contre-cœur, dut céder.

On accorda deux jours au gouverneur pour quitter l'île et les Français s'efforcèrent de remettre à flot deux bâtiments échoués dans le port.

Comme ils allaient embarquer, le commandant espagnol, redoutant que cette troupe aille se joindre à d'autres aventuriers, exigea des otages, parmi lesquels le frère du chevalier, qui seraient remis en liberté lorsque Fontenay aurait atteint Saint-Domingue.

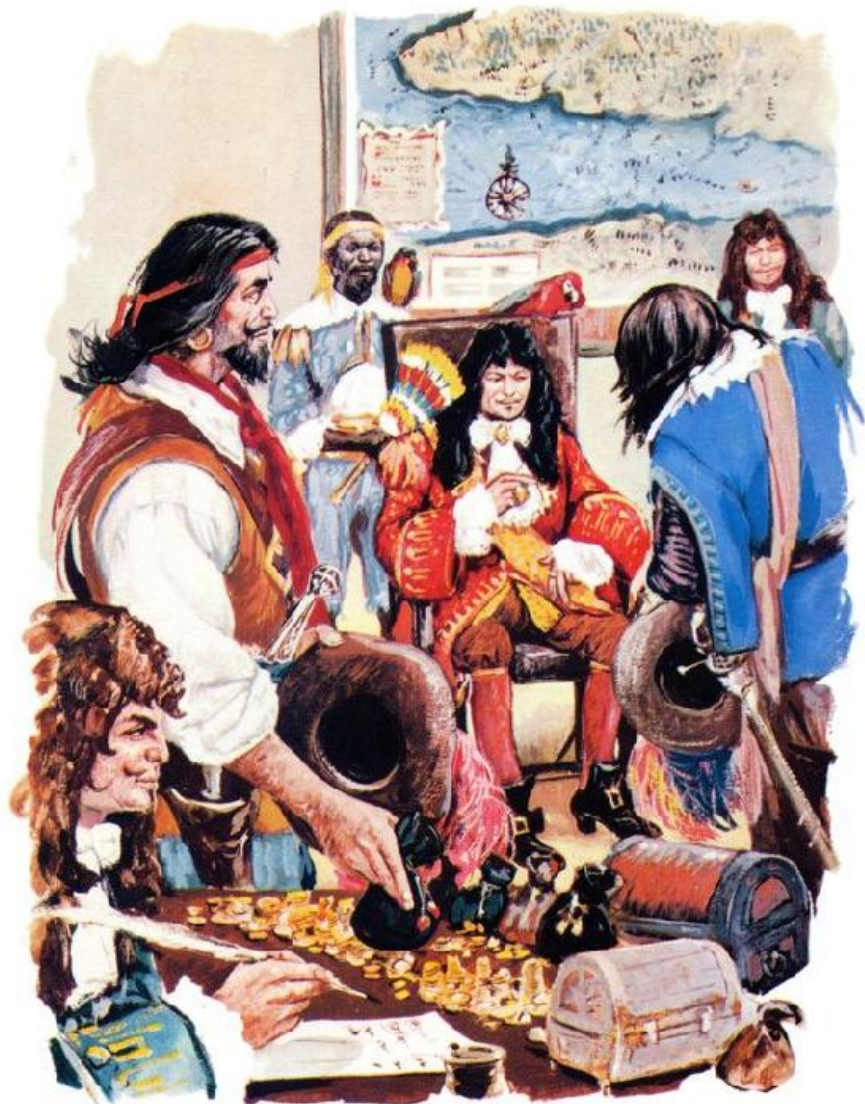
Le chevalier monta à bord d'un bâtiment avec ceux qui lui étaient demeurés fidèles. Les autres se groupèrent autour de Thibaud, qui avait survécu à ses terribles blessures, et de son acolyte.

Les deux équipages quittèrent l'île à bord de leurs bateaux respectifs et celui composé par les insurgés, suivant sa propre route, se livra par la suite à des actes d'une atroce sauvagerie.

Les Espagnols laissèrent dans l'île une garnison de soixante hommes. Leur commandant, de retour à Saint-Domingue, fut fidèle à sa promesse. Il renvoya le frère du chevalier de Fontenay. Auparavant, et contrairement aux ordres du roi d'Espagne, il lui avait offert un emploi.

Six mois plus tard, Fontenay fit une tentative pour reprendre l'île, mais ses efforts furent vains. Les Espagnols, qui se tenaient sur leurs gardes, repoussèrent les aventuriers, en leur infligeant de très lourdes pertes.

C'est à cette époque que mourut M. de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe.



BERTRAND D'ORÉGON ET MONTBARS

L'EXTERMINATEUR



Un gentilhomme périgourdin qui avait été autrefois boucanier, du Rossey, ayant appris l'aventure malencontreuse du chevalier de Fontenay et de ses compagnons, revint à Saint-Domingue où il fut fort bien reçu par les Flibustiers. Ceux-ci lui demandèrent de se placer à leur tête et de les conduire à la reconquête de l'île de la Tortue. Du Rossey, qui connaissait fort bien leur caractère audacieux et entreprenant, et aussi leur franchise, accepta leur offre. Il groupa autour de lui quatre cents Boucaniers, Flibustiers et Habitants, qui avaient autrefois opéré dans l'île et qui en connaissaient par conséquent les moindres recoins. Il leur fit jurer de tout sacrifier, même leur vie, pour arriver à leurs fins.

Les seules embarcations qu'ils possédaient n'étaient que de simples canots avec lesquels, pourtant ils gagnèrent un îlot, où à l'abri des regards et des oreilles indiscrets, ils tinrent conseil.

Il fut décidé que cent hommes débarqueraient sur la côte Nord de l'île afin de surprendre à revers les Espagnols, tandis qu'une autre troupe marcherait face au fort pour s'en emparer.

L'opération devait être entreprise durant la nuit, à la faveur de l'obscurité.

Le premier groupe se mit en route et fonça sur les défenseurs des premières lignes qu'il bouscula sans la moindre peine.

La garnison du fort fut toute décontenancée lorsqu'elle entendit les premiers coups de feu. Un détachement sortit pour se rendre compte de ce qui se passait. Il progressa lentement, inquiet et indécis, lorsqu'il se vit couper la retraite. Certains soldats se défendirent courageusement, mais le plus grand nombre préféra se rendre sans combattre. La place était conquise.

Les prisonniers furent envoyés à Cuba et du Rossey devint gouverneur. Par précaution, il dépêcha en France un messenger pour obtenir la confirmation de ce titre.

Ayant reçu de l'amirauté un brevet en bonne et due forme, il entra en fonction et imposa aux Flibustiers un règlement sévère. Tous s'engagèrent à lui verser une prime sur toutes les prises.

Son autorité se manifesta pendant plusieurs années. Puis M. du Rossey céda sa place à son neveu, M. de la Place, et rentra en France, où il mena une vie fort tranquille jusqu'à sa mort, qui survint quelques années plus tard.

En 1664, la Compagnie des Indes Occidentales établit à la Tortue un lieutenant, avec un détachement de soixante hommes. M. de la Place, rappelé par la cour de Versailles, fut remplacé par un gentilhomme angevin, Bertrand d'Orégon, qui reçut de la compagnie une commission de gouverneur.

Colbert venait de racheter les îles gouvernées par les dignitaires de l'ordre de Malte et divers propriétaires, pour en faire un seul et unique domaine, comprenant également Cayenne et plusieurs établissements sur la côte d'Afrique. Il fit de tout cet ensemble un véritable État sur lequel régna, toute-puissante, la Compagnie des Indes Occidentales, qui disposait de nombreux privilèges, même celui de déclarer la guerre et de faire la paix.

Ainsi donc, Bertrand d'Orégon arriva de France.

Dix années plus tôt, il avait fait naufrage au large des côtes de Saint-Domingue et il avait dû vivre un certain temps avec les Boucaniers. Il les connaissait donc fort bien. Sitôt installé dans ses nouvelles fonctions, il put, sans trop de peine, se concilier leur amitié et aussi obtenir d'eux de respecter les lois.

Il lui fallut soumettre à une très rude discipline ces êtres frustes qui, jusqu'alors, avaient vécu dans une totale indépendance, et fixer au travail des hommes qui ne se plaisaient que dans la rapine et l'oisiveté.

Il devait obliger à travailler des gaillards qui jusqu'alors n'avaient agi qu'à leur guise. De plus, il avait le pouvoir de négocier avec n'importe quelle nation.

Bertrand d'Orégon était convaincu qu'il arriverait à mener à bonne fin cette délicate mission. Mais, bien que l'opinion générale fut très

septique, il fit preuve d'une rare habileté, et sut faire mentir les pronostics les plus pessimistes.

Beaucoup de Flibustiers avaient l'intention de s'en aller vers des terres nouvelles. Il sut les retenir en leur abandonnant sa part des butins. Il obtint également pour eux, du Portugal, des commissions pour courir sus aux Espagnols, même après que ceux-ci eurent fait la paix avec la France.

Il n'y avait pas d'autre solution, en effet, pour tenir en main des hommes qui auraient préféré devenir des ennemis plutôt que de renoncer au pillage.

Le nouveau gouverneur alla même jusqu'à prêter de l'argent aux Boucaniers désireux d'accroître leur domaine.

Ses initiatives eurent des résultats prodigieux.

Bertrand d'Orégon pensa que des femmes pouvaient avantageusement contribuer à l'essor et à la prospérité de la colonie. Comme il n'y en avait aucune dans le nouvel établissement, il en réclama à la métropole.

On lui en envoya cinquante qui furent, dès leur arrivée, très disputées, et pour lesquelles les bénéficiaires offrirent de bons prix.

Un second envoi fut enlevé à de plus fortes enchères.

La Compagnie des Indes Occidentales, avertie, fit le trafic à son propre compte. On cessa d'envoyer des femmes volages, qui ne s'engageaient au service des hommes que pour une durée de trois années.

Au contact de leurs compagnons, certaines révélèrent des dispositions guerrières qui, parfois, eurent d'heureuses conséquences. Mais la plupart des femmes n'étaient pas préparées à ce genre d'existence.

En 1667, la guerre éclata entre la France et l'Espagne. Les établissements français d'Amérique se trouvèrent très sérieusement menacés.

Mais les Flibustiers, menés par Bertrand d'Orégon, attaquèrent les vaisseaux de guerre, les îles et dépendances ennemies ainsi que les forteresses, et répandirent la terreur parmi les Espagnols d'Amérique.

Bertrand d'Orégon songea à attaquer la Jamaïque, en partant de l'île de la Tortue. Les troupes étaient prêtes à embarquer. On n'attendait plus que la poudre. Elle n'arriva pas.

Orégon voulut également installer en Floride une colonie qui devait contrôler l'étroite bande de l'isthme de Panama.

Mais la France, en dépit de ses multiples suppliques, ne daigna pas s'intéresser à ce projet.

Délaissé par Colbert, Bertrand d'Orégon se trouva sans soutien pour lutter contre certains rebelles qui en voulaient à sa vie et qui, pour cela, avaient fait alliance avec les Hollandais.

Heureusement, arriva le chevalier de Sourlis, qui croisait dans la mer des Caraïbes.

Un de ceux qui conspiraient contre le gouverneur fut arrêté, jugé en quelques minutes et condamné à être pendu aussitôt à une haute vergue, pour l'exemple.

Sitôt rendue, la sentence fut exécutée. Cela calma les plus turbulents et l'ordre fut rétabli.

En 1675, les Flibustiers français décidèrent d'aller occuper la ville de Curaçao, sur la côte du Venezuela, en plein continent américain.

Dix-huit bâtiments embarquèrent mille quatre cents hommes répartis en plusieurs détachements.

Un coup de vent ayant surpris cette escadre, un des navires, « la Grande Infante », qui avait à son bord Bertrand d'Orégon et quatre cents de ses aventuriers, s'échoua sur la plage.

Les autres voiliers, ignorant l'incident, levèrent l'ancre et mirent le cap sur le large. Les naufragés voulurent construire en toute hâte un camp retranché. M. de Montorquier, capitaine de la Marine Royale, assura qu'on pouvait se fier à la bonne foi des Espagnols puisqu'on n'était pas en guerre. Il eut tort. Les Espagnols les firent tous prisonniers.

Trompant leur surveillance, Bertrand d'Orégon réussit à leur fausser compagnie avec trois de ses compagnons. Ils embarquèrent sur un frêle canot, sans vivres ni la moindre provision d'eau, ce qui était d'une audace folle. Ils se servirent de leurs chapeaux comme rames et de leurs chemises comme voiles.

Ils arrivèrent complètement épuisés à l'île de Samana.

Les habitants se portèrent à leur secours et dès qu'il fut remis de ses fatigues, M. d'Orégon ne pensa plus qu'à se rendre à Porto Rico pour se venger.

Il fonça donc sur Porto Rico, engagea un combat qui fut des plus meurtriers pour les Espagnols. Les Français, qui n'avaient perdu que quinze des leurs, purent regagner leur navire et poursuivre leur route.

De retour à l'île de la Tortue, Bertrand d'Orégon reprit ses plans de conquête de Saint-Domingue. Il se rendit en France pour faire part de ses intentions et demander de l'aide mais, sitôt arrivé à Paris, il tomba malade et, quelques jours plus tard, rendit le dernier soupir.

L'un des Flibustiers les plus célèbres, un de ceux dont la renommée est demeurée intacte jusqu'à nous, est, sans contredit, Montbars qui, par ses exploits et sa haine farouche des Espagnols, mérita le surnom « d'Exterminateur ».

Il appartenait à l'une des meilleurs familles du Languedoc. Ses parents lui donnèrent une excellente éducation, mais il négligea l'étude du grec et du latin pour se livrer à l'équitation et à la pratique

des armes à feu. Quand on lui demandait pourquoi il avait une prédilection pour les armes il ne manquait pas de répondre : « C'est afin d'apprendre à tuer les Espagnols ! »

Un jour, au collège, le jeune Montbars eut à jouer une pièce de théâtre dans laquelle il incarnait un Français affrontant un Espagnol. En scène, Montbars s'identifia tellement à son rôle qu'entendant son partenaire lancer des invectives contre la France, il se précipita sur lui, le saisit à la gorge et l'étrangla à moitié. On eut toutes les peines du monde à lui arracher des mains son malheureux camarade.

Son père, noble et riche, rêvait pour son fils d'un brillant mariage. Mais le jeune Montbars ne voulait pas entendre parler d'une existence monotone. Il ne cessait de répéter : « Je veux me faire marin, pour combattre les Espagnols ! »

Son père lui répondait : « L'existence de marin est pleine de périls. Nous en avons mille exemples dans la famille de ta mère, dont tous les parents sont morts en naviguant. Son père a disparu au milieu d'une tempête, son grand-père a été tué par la chute d'un mât, son oncle a péri dans un incendie en mer ; son frère, ton oncle, dit toujours qu'il se fera plutôt sauter que de se rendre aux ennemis. Avec de tels exemples, je me demande comment tu aurais l'audace de mettre les pieds sur un vaisseau... »

Et Montbars, nullement déconcerté, demanda un jour :

— Je voudrais savoir si vos parents sont morts d'une autre façon que ceux de ma mère !

— Certes, ils sont morts d'une autre façon. Mon père, mon grand-père et tous mes aïeux sont morts dans leur lit !

— Et après de pareils exemples, vous osez vous coucher dans un lit ! Pour moi, la vue d'une simple couche, désormais, va me donner des frissons !

Ses lectures imprimaient en lui une immense pitié pour les victimes des sauvages conquérants, il se crut désigné par Dieu pour secourir les pauvres Indiens d'Amérique. Il ne manquait pas d'interroger les gens qui revenaient du Nouveau Monde et il manifestait une joie sans limite lorsqu'il apprenait que les Espagnols avaient subi quelque revers. Aussi, le soir du jour où il avait eu cette conversation nullement dépourvue d'humour avec son père, il quitta la demeure familiale et s'en fut à pied au Havre de Grâce où il retrouva son oncle, qui était capitaine de vaisseau de la Marine Royale. L'oncle venait de recevoir l'ordre de se rendre en Amérique pour y combattre à outrance les Espagnols, avec lesquels la France était en guerre.

Le marin félicita son jeune neveu et lui promit mille fortunes, des aventures et la Gloire.

Quelques jours après avoir levé l'ancre, le bâtiment commandé par l'oncle du jeune Montbars rencontra un navire espagnol qui, après

avoir vainement tenté d'échapper aux Français, décida de se défendre courageusement.

Après un échange de plusieurs volées, on arriva au terrible abordage qui devait se terminer par le triomphe des assaillants.

Voyant le jeune garçon prêt à bondir sur l'ennemi, le capitaine lui mit, lui-même, un sabre dans la main et lui lança : « Courage, mon ami, courage et tout ira bien ! »

Dédaignant le danger, hurlant comme un forcené, Montbars renversa tout sur son passage et mit pied le premier sur le galion espagnol.

« Pas de quartier ! » cria-t-il pour stimuler les quelques hommes qui l'avaient suivi.

On obéit à son ordre et ceux qui échappèrent au massacre périrent dans les flots.

Montbars, à qui l'honneur de la victoire avait été accordé par acclamations, refusa de recueillir un seul des hommes qui s'étaient jetés à la mer. Le navire capturé possédait une riche cargaison. Il contenait 2 000 balles de soie, 30 000 de coton, 2 000 paquets d'encens et 1 000 paquets de gousses de vanille.

Les vainqueurs, en outre, découvrirent dans un coffre une cassette remplie de diamants, dont la valeur doublait largement celle de la prise.

Dédaignant le butin que ses compagnons ne cessaient d'admirer, Montbars contemplait avec une sanguinaire satisfaction le pont jonché de cadavres espagnols.

En dépit de ses protestations, un officier et plusieurs matelots ennemis avaient été épargnés. Les rescapés apprirent à leurs vainqueurs qu'une très violente tempête les avait séparés de deux navires lourdement chargés, qu'ils devaient retrouver au large de la côte de Saint-Domingue, devant Port-Margot.

Le capitaine français résolut de profiter de ce renseignement. Il mit donc le cap sur Port-Margot, et comme à cette époque toutes les ruses étaient bonnes, il arbora les couleurs espagnoles.

Alors qu'il approchait de la côte, plusieurs bateaux de boucaniers vinrent leur proposer de la viande contre de l'eau de vie. Ils n'offrirent que peu de provisions et comme les matelots s'en étonnaient, ils répondirent qu'ils étaient ruinés car tout dernièrement une bande d'Espagnols avait ravagé leur district et incendié leurs « boucans », après leur avoir volé le produit de leurs chasses.

À ce moment, Montbars qui, jusqu'alors, n'avait pas prononcé un seul mot, s'avança et, regardant les émissaires des boucaniers, il leur dit d'une voix sèche :

— Pourquoi supportez-vous cela ?

Les visiteurs répliquèrent :

— Les Espagnols savent qui nous sommes. Ils ont attaqué nos repaires alors que nous étions à la chasse. Nous allons nous réunir et quand nous serons en nombre suffisant, on « verra beau jeu » !

— Si vous le voulez, dit Montbars, je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais pour m'exposer le premier ! Je voudrais vous montrer ce dont je suis capable contre ces brigands d'Espagnols !

Les Boucaniers, voyant que le jeune homme semblait décidé et plein d'énergie, acceptèrent sa proposition. Il ne restait plus que l'avis du capitaine.

Son oncle, charmé de lui voir des idées belliqueuses, l'autorisa à partager les périls des Boucaniers et lui donna quelques hommes d'élite.

Montbars donc, embarqua avec ses nouveaux compagnons, et son oncle impatient, s'en fut à la recherche des deux vaisseaux espagnols richement chargés dont il ne voulait point manquer la capture.

De leur côté, les Boucaniers affirmèrent au jeune homme qu'ils n'iraient pas loin sans rencontrer quelque détachement espagnol.

Montbars, ayant débarqué avec ses compagnons aux abords d'une petite prairie, découvrit au loin une importante troupe de cavaliers ennemis qui s'avancait dans un ordre parfait. Montbars allait foncer tête baissée, lorsque le plus vieux des Boucaniers le retint d'un geste. Après quoi le vieillard, se tournant vers ses compagnons, leur donna l'ordre de s'arrêter et d'opérer comme s'ils n'avaient pas vu les Espagnols.

Chacun déploya la petite tente qu'il portait en bandoulière et l'aspect d'un bivouac fut obtenu en quelques instants.

Trompés par ce simulacre, les Espagnols s'imaginèrent qu'ils allaient surprendre des bandits désarmés et sans aucun moyen de défense. Ils rompirent leur ordre de marche pour descendre en groupe dans la prairie.

Lorsqu'ils arrivèrent aux abords immédiats du camp, ils étaient convaincus que les Boucaniers dormaient ou festoyaient.

Ils mirent pied à terre et poussèrent en avant une centaine d'esclaves, pour essayer les premiers coups de feu.

Mais dès que les Boucaniers virent l'ennemi à portée de pistolet, une décharge générale, partie des taillis, foudroya les assaillants et sema le désordre parmi eux.

Sautant sur un cheval dont il avait tué le cavalier, Montbars laissa ses compagnons pour charger les Espagnols. Il le fit avec tant d'impétuosité qu'il faillit se faire prendre.

Le chef des Boucaniers, voyant que les esclaves – Indiens pour la plupart – se battaient comme des forcenés et que les Espagnols risquaient d'avoir le dessus, cria en langue espagnole :

« Ne voyez-vous pas que c'est Dieu qui nous envoie à vous ! Ne

connaissiez-vous pas Montbars ; l'implacable ennemi des Espagnols ! »

Les Indiens s'arrêtèrent tout d'abord, surpris et, croyant ce qu'ils venaient d'entendre, se mêlèrent aux Boucaniers.

Montbars, qui les avait rejoints, était ivre de joie et de fureur.

Le combat se poursuivit, féroce et meurtrier.

Quand ils eurent enfin remporté la victoire, les Boucaniers proposèrent à leur nouveau compagnon de recueillir les fruits de cette journée en allant piller et détruire les habitations voisines, dans lesquelles ne pouvait manquer de se trouver un riche butin.

Une telle proposition n'était pas faite pour déplaire à Montbars.

Mais au même instant retentirent trois coups de canon. C'était son oncle qui, ayant changé d'avis, le rappelait à bord. Les Boucaniers ne voulurent pas se séparer de Montbars et les Indiens jurèrent de s'attacher à sa fortune.

Montbars, docile néanmoins, répondit à l'appel de son oncle. Celui-ci, mis au courant de son dernier exploit, le félicita vivement. Il lui donna le navire qu'il venait de capturer, distribua des sabres et des mousquets pour équiper ses compagnons devenus matelots, mais oublia de leur fournir la moindre provision.

Le jour suivant, les Français ayant capturé un nouveau galion, le capitaine le donna en toute propriété à son neveu, qui embarqua à son bord avec ses amis boucaniers et les Indiens.

Il partit, naviguant de conserve avec le bâtiment de son oncle. Une semaine plus tard, ils arrivaient à l'embouchure d'une rivière, lorsqu'ils virent surgir à l'horizon quatre navires espagnols.

Deux de ces bâtiments furent coulés, mais l'oncle était trop épuisé pour venir à bout du troisième. Il mit le feu à ses poudres plutôt que de se rendre.

Pendant ce temps Montbars, comme un forcené, se battait contre le quatrième vaisseau et finit par en venir à bout. Ayant anéanti son ennemi, il allait se porter au secours de son parent lorsqu'une violente explosion ébranla l'air. Son oncle s'était fait sauter avec tout son équipage.

Écumant de rage et de fureur, le jeune Flibustier jura de les venger féroceement.

Ayant rencontré quelques jours plus tard, un bâtiment battant pavillon du roi d'Espagne, il s'en empara et massacra tous les hommes jusqu'au dernier.

À dater de ce jour, la guerre devint sans merci.

Tout navire espagnol qui était vu était un navire condamné.

Dès lors, on n'appela plus Montbars que « L'Exterminateur ».

Un jour, les Boucaniers lui proposèrent un débarquement visant à détruire les établissements espagnols de Saint-Domingue.

Ce projet, il l'avait maintes fois caressé. Aujourd'hui son

enthousiasme redoublait. C'était là une occasion unique de venger son oncle et ses compagnons morts en mer.

Le gouverneur de la province, alerté par un mouchard, prit le commandement de trois bataillons groupant huit cents hommes, dont certains étaient des Noirs, et prépara une embuscade avec la participation de la cavalerie et de l'artillerie.

Ces préparatifs stimulèrent Montbars l'Exterminateur. Il fut le premier à sauter hors des canots et à bondir sur les piques des Espagnols. Les défenseurs furent bousculés et, fuyant en désordre, se virent pourchassés sans rémission.

La renommée de Montbars ne cessa de s'accroître.

En moins de deux ans, une flotte entière de Flibustiers vint se placer sous ses ordres et plus de mille hommes composèrent son armée.

Le commerce espagnol dans les mers Caraïbes et dans les eaux territoriales d'Amérique fut ruiné. Pas un navire n'osait sortir des ports et s'aventurer en haute mer. Les relations entre l'Espagne et ses colonies devinrent presque impossibles.

Un jour, le jeune capitaine fut forcé d'entrer dans une baie pour caréner son navire. Il aperçut de loin une troupe d'Espagnols qui, bien armés, venaient vers lui dans un ordre parfait.

Craignant de les effrayer avant qu'ils ne soient à sa portée, Montbars fit avancer contre eux quelques Indiens qui, dès qu'ils furent attaqués, prirent la fuite.

Les Espagnols les pourchassèrent, mais les Flibustiers tombèrent alors sur eux et les mirent en pièce. En vain les vaincus demandèrent grâce. Ils furent exterminés.

Ne pouvant attaquer leurs ennemis sur les mers qu'ils désertaient, les Frères de la Côte changèrent de tactique. Ils poursuivirent les Espagnols sur la terre ferme.

Montbars surgissait à l'improviste, attaquait les villes et les pillait.

Partout où il passait, l'Exterminateur traitait les Indiens avec une douceur et une générosité qui lui gagnèrent toutes les sympathies.

Montbars disparut brusquement aux environs de sa trente-cinquième année.

Nul ne peut préciser où et comment il trouva la mort.

Les Espagnols avaient mis sa tête à prix. L'ont-ils capturé ? C'est fort douteux, car ils l'auraient claironné à travers le monde.

Il est plus vraisemblable que Montbars est mort en mer, au cours d'un combat ou d'une tempête, en vrai Flibustier.

Cœmelin, qui fut le premier et seul véritable historien de la Flibuste, écrivit de lui :

« Je me souviens de l'avoir vu en passant dans le golfe de Honduras. Il était vif, alerte et plein de feu, comme le sont tous les Gascons. Il avait la taille haute, droite et ferme ; l'air grand, noble et martial, le

teint basané.

« Pour ses yeux, on n'en saurait dire au juste ni la forme, ni la couleur : ses sourcils noirs et épais se joignaient en arcade au-dessus et les couvraient presque entièrement, en sorte qu'ils semblaient cachés sous une voûte obscure. On pouvait juger, à première vue, qu'un tel homme pouvait être terrible ; aussi disait-on communément que, dans le combat, il commençait à vaincre par la terreur qu'il inspirait par son regard et qu'il achevait par sa force herculéenne, à laquelle il était presque impossible de résister corps à corps. »

En 1659, un capitaine espagnol ayant surpris dans les eaux américaines un navire marchand, fit massacrer douze Français qui le montaient et n'épargna qu'une femme et un jeune homme déguisé en moine.

Les Flibustiers jurèrent de venger le meurtre de leurs compatriotes. Ils s'assemblèrent au nombre de cinq cents et obtinrent une commission du gouvernement anglais, parce que la paix était sur le point d'être signée entre la France et l'Espagne.

Les Flibustiers avaient pour chef de l'Isle, secondé par ses lieutenants Adam, Lormel et Ann le Roux.

Ils débarquèrent, le dimanche des Rameaux, à Puerto de la Plata et, à la nuit tombante, marchèrent sur Santiago.

Les sentinelles à demi endormies furent bousculées et les Flibustiers pénétrèrent dans le palais du gouverneur qu'ils surprirent dans son lit.

Réveillé en sursaut, il se jeta aux pieds des assaillants et, les mains jointes, leur demanda grâce, précisant que la paix allait être bientôt signée entre les deux peuples.

Les visiteurs répliquèrent :

« Nous sommes Français, mais nous combattons sous pavillon anglais et nous sommes en état de guerre perpétuelle avec l'Espagne. Entre nous, il n'y a pas de paix, ni de trêve.

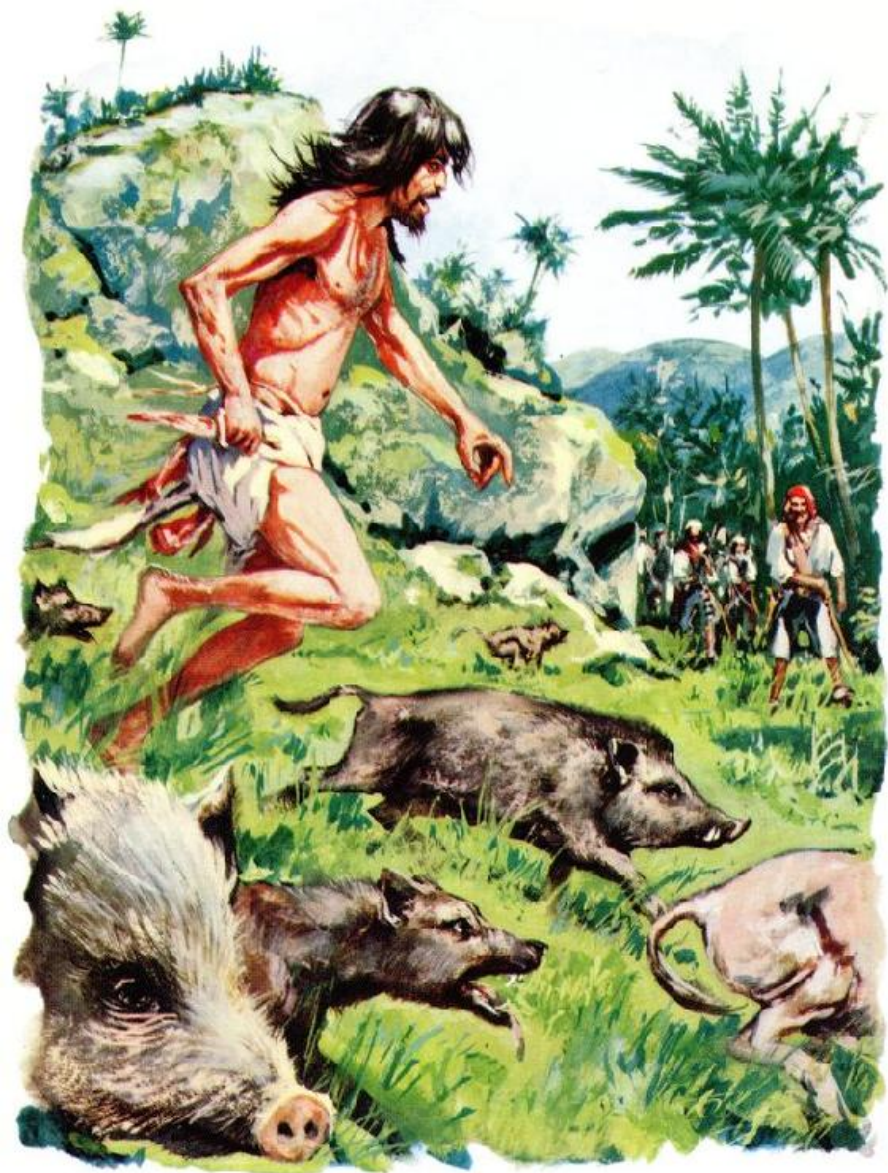
« Souvenez-vous de la cruauté que vous avez montrée maintes fois envers nos camarades. L'heure du châtiment est venue. Il ne vous reste plus qu'à mourir ou à nous remettre 60 000 piastres. »

Le gouverneur, qui n'avait pas la conscience tranquille, paya une partie de la rançon et, comme il était incapable de trouver le surplus, la ville qu'il gouvernait fut mise au pillage.

Rien ne fut épargné. Les Flibustiers ne respectèrent pas plus les églises que les propriétés particulières. Ils enlevèrent jusqu'aux cloches.

Mais, faisant exception à leurs habitudes, ils respectèrent les femmes et résolurent de repousser du partage tout Frère de la Côte qui se serait permis des violences ou des outrages envers l'une d'elles.

Ils entendaient ainsi donner une certaine leçon aux Espagnols...



QUELQUES GRANDS FLIBUSTIERS



Le premier aventurier qui se fit un nom dans la Flibuste, avant même que l'association des « Frères de la Côte » n'eût commencé à exister, était un armateur de Dieppe, du nom de Pierre Legrand.

Doué d'un caractère énergique, décidé et entreprenant, il prit le commandement de vingt-huit hommes, recrutés dans sa ville et prêts à tout pour faire fortune rapidement. S'étant procuré une mauvaise barque armée de quatre misérables petits canons, il leva l'ancre pour aller croiser au large des côtes de Saint-Domingue.

Il eut l'audace de surprendre avec ce frêle esquif et cet insignifiant groupe d'hommes un vaisseau de guerre au large du cap Tiberon. Ce bâtiment, armé de soixante-quinze pièces, avait deux cents hommes en armes à son bord.

C'était le vaisseau vice-amiral des galions d'Espagne, séparé de son escorte à la suite d'un coup de vent.

Dès que les compagnons de Pierre Legrand l'aperçurent, ils jurèrent à leur chef de s'en emparer ou de périr. Aussitôt, le timonier modifia la route de leur navire qui cingla dans la direction de l'Espagnol.

Le soleil déclinait à l'horizon lorsqu'ils l'abordèrent et que les grappins furent lancés, obligeant les deux voiliers à se ranger côte à côte.

L'obscurité masquait le manque de moyens et le petit nombre des assaillants.

Quelques instants avant de déclencher leur attaque les Français avaient ordonné à leur chirurgien de creuser une brèche dans les flancs de leur propre bateau, afin qu'ils fussent acculés à l'énergie du désespoir.

Sans autres armes qu'un pistolet dans une main et une épée dans l'autre, ils passèrent à l'action, bondirent immédiatement à bord du bâtiment espagnol et surprirent dans la cabine principale le capitaine et ses officiers en pleine partie de cartes.

Mettant en joue chaque officier, les Français ordonnèrent qu'on leur remît le navire.

Les Espagnols, consternés d'entendre non loin de là d'autres Flibustiers, dont ils ne soupçonnaient pas la présence à bord, et ne voyant pas de bateau ayant pu les conduire – le chirurgien, après avoir coulé la barque s'était empressé de les rejoindre – se demandèrent si ces hommes n'étaient pas tombés des nues...

Pendant ce temps, les compagnons de Pierre Legrand pénétraient par les écoutilles, se glissaient partout et se saisissaient des armes.

Le galion recelait dans ses cales une cargaison d'une prodigieuse richesse. Il s'y trouvait de l'or, d'autres métaux précieux, des pierreries et des étoffes de prix. Il y avait aussi d'abondantes provisions.

Pierre Legrand, homme prudent, cingla vers la France et regagna sa bonne ville de Dieppe, où il préféra demeurer à jamais en y menant une vie confortable et dénuée de dangers. Il rendit complète liberté à ses compagnons et ne reprit jamais plus la mer.

Mais son exploit éveilla plus d'une vocation et stimula l'ardeur de plus d'un aventurier. Les cultivateurs des environs et les chasseurs voulaient tous devenir matelots et partir pour les mers Caraïbes.

N'ayant pas les moyens d'acheter ou de louer des bâtiments, ils s'embarquèrent dans de simples canots pour partir, suivant l'exemple de Pierre Legrand, à la conquête des meilleurs navires.

Deux années plus tard, les Flibustiers ne possédaient pas moins de vingt vaisseaux armés et équipés à la Tortue.

Par la suite, les longues croisières au large des côtes des Antilles s'étant avérées infructueuses, les Flibustiers adoptèrent une nouvelle tactique. Ils se firent conquérants.

Ce fut un Britannique, un certain Lewis Scott, qui donna l'exemple en fonçant à l'improviste sur Saint-François de Campêche, une petite ville située à l'extrémité méridionale du golfe du Mexique et qui était un riche entrepôt de bois de teinture.

Il leva une forte contribution, sous la menace de pillage et d'incendie.

L'opération ayant réussi, l'un de ses compatriotes, Mansfield, fit plusieurs descentes fructueuses sur le même littoral.

Mais le chef le plus audacieux et le plus téméraire fut, sans

contredit, John Davis, né à la Jamaïque, de parents hollandais.

Ce John Davis exécuta un coup de main fantastique. Il aborda près de Nicaragua, laissa son navire à l'ancre, sous la garde de dix matelots. Il répartit le reste de son équipage dans trois chaloupes et, à la faveur de la nuit, il remonta sans bruit la rivière qui conduisait jusqu'à la ville de Grenade.

Parvenu à l'entrée d'un lac, il accosta, débarqua, puis fit dissimuler les embarcations sous des branchages et camper ses compagnons.

Les Flibustiers attendirent la nuit suivante pour se remettre en route en direction de la ville. À une sentinelle qui leur cria : « Qui vive ! » John Davis, le plus simplement du monde, répondit : « Espagnols ! »

Deux hommes, sautant à terre, mirent le soldat hors d'état de nuire. Puis, guidés par un Indien, les aventuriers se glissèrent dans un souterrain conduisant jusqu'à Grenade, tandis que les canots allaient s'embusquer en un lieu favorable pour recevoir le butin, sitôt la ville investie.

John Davis se fit indiquer les maisons des plus riches notables. On s'en fut y frapper. Lorsque les portes furent ouvertes, les habitants, à peine réveillés, ne purent se rendre compte de ce qui se passait. Ils furent pris à la gorge, garrottés et sommés, pour sauver leur vie, de livrer tout ce qu'ils possédaient de plus précieux.

On se rendit ensuite chez les curés des principales églises, puis, s'étant emparé des clefs des édifices, on déroba les vases sacrés et les garnitures d'autels.

Le pillage durait depuis deux heures, quand les cloches se mirent à sonner à toute volée. C'étaient quelques domestiques qui, ayant réussi à s'échapper et à tromper la surveillance des Flibustiers, donnaient l'alarme.

Les habitants qui n'avaient pas encore reçu la visite des aventuriers s'armèrent à la hâte. Ne pouvant tenir tête victorieusement, les visiteurs regagnèrent précipitamment leurs canots et s'éloignèrent du rivage à force de rames, emmenant avec eux quelques riches otages, auxquels ils rendirent la liberté contre une rançon de cinq cents bœufs nécessaires pour leur approvisionnement.

Comme ils descendaient le cours de la rivière, John Davis et ses compagnons aperçurent une troupe de six cents cavaliers qui, lancés à leur poursuite, demeuraient sur le rivage, impuissants.

Cette expédition, qui avait duré une semaine, avait rapporté 40 000 écus et de nombreux objets de grande valeur.

À la suite de cette expédition, John Davis acquit une solide réputation parmi ses compagnons. Plusieurs chefs de bandes se joignirent à lui et le nommèrent amiral avec une escadre de huit navires.

John Davis fut, par la suite, moins heureux.

À la tête de ses forces, il se rendit au large de l'île de Cuba, pour y guetter le passage des galions espagnols revenant lourdement chargés du Mexique.

Mais la flotte qu'il attendait lui échappa. Pour calmer la mauvaise humeur de ses compagnons, il mit le cap sur la Floride et pilla la ville de Saint-Augustin, malgré la résistance d'une citadelle défendue par deux cents hommes.

Se trouvant dès lors suffisamment riche, John Davis ne voulut plus affronter de nouveaux périls et rentra dans son pays.

Il finit ses jours dans l'opulence, au milieu de la considération générale...

Les trois principaux Flibustiers qui héritèrent de la renommée de John Davis furent le Français Pierre Lefranc, le Portugais Bartholoméo et le Hollandais Roc, surnommé curieusement Roc le Brésilien.

Le premier, Pierre Lefranc, partit de Dunkerque pour les Indes Occidentales, avec un brigantin et vingt-six hommes d'équipage.

Il s'embusqua devant le cap de la Vela, guettant les galions espagnols faisant route de Maracaïbo à Campêche. Forcé de gagner la côte pour échapper à un naufrage certain, il proposa à ses compagnons, qui commençaient à murmurer, de remonter la rivière de la Hache, sur les bords de laquelle les Espagnols avaient installé un établissement pour la pêche des perles. Chaque année, sous l'escorte d'un bâtiment de guerre, *l'Armadille*, armé de vingt-quatre canons, douze barques de transport s'y rendaient, venant de Carthagène. Chaque barque était montée par trois esclaves plongeurs et l'une d'elle, *la Capitane*, portait l'inspecteur de la pêche, entre les mains duquel, chaque soir, était versé le résultat des plongées.

Pierre Lefranc, bien informé se proposait tout simplement d'enlever *la Capitane* sous les yeux de son escorte.

Mais dès qu'ils l'aperçurent les Espagnols se tinrent sur leurs gardes. *L'Armadille* détacha de son bord cinquante hommes pour défendre *la Capitane*. Nullement découragé, Pierre Lefranc attendit la nuit pour déclencher l'attaque. Il dirigea l'opération avec tant de maîtrise qu'en moins d'une demi-heure, la barque de l'inspecteur fut capturée, avec toute sa précieuse cargaison.

Pierre Lefranc ne perdit que quatre de ses compagnons, mais son navire prenait eau de toutes parts et menaçait de sombrer.

Le Dunkerquois imagina une ruse pour échapper à *l'Armadille* qui fonçait droit sur lui. Il fit coucher à plat ventre les Espagnols qu'il avait désarmés et, debout à l'avant de *la Capitane*, il se mit à crier : « Victoire ! Victoire ! Nous tenons le voleur qui voulait nous prendre ! »

Les prisonniers, sous la menace des pistolets des Flibustiers, lancèrent un vibrant hurra. Le commandant de *l'Armadille*

recommanda de surveiller de très près les bandits, qu'il ferait transférer à son bord au lever du jour. Pierre Lefranc répondit qu'il n'y avait rien à craindre et qu'il allait se porter à l'écart.

À une demi-lieue de la flottille, le vent sur lequel il comptait brusquement tomba, et il dut rester sur place jusqu'au lendemain.

Les Espagnols, lorsqu'ils eurent découvert la supercherie, foncèrent sur lui pour reprendre *la Capitane*. Une bonne brise favorisait heureusement Pierre Lefranc. *L'Armadille* mit toutes voiles dehors. Le Flibustier voulut doubler les siennes, mais la trop grande charge des huniers fit craquer le grand mât. Il fallut accepter le combat.

Les prisonniers furent descendus dans les cales pour faire manœuvrer les pompes. On referma sur eux les panneaux et le combat commença.

Voyant qu'ils allaient être écrasés par des forces supérieures, Pierre Lefranc proposa de se rendre, à condition qu'on garantît la vie sauve à ses compagnons. Le capitaine espagnol, ne voulant pas pousser au désespoir des gens qui pouvaient lui faire payer cher leur défaite, accepta cette condition.

On les débarqua pieds et poings liés à Carthagène. Le gouverneur de cette place les fit passer en jugement et, en dépit des clameurs de la populace qui réclamait que ces voleurs fussent pendus, les condamna aux travaux forcés. Les prisonniers furent conduits au bastion de San Francisco de Campèche. Après deux années d'un pénible esclavage, ils furent transférés en Espagne, d'où ils s'évadèrent, gagnèrent la France, puis retournèrent en Amérique, plus furieux que jamais, n'aspirant qu'à se venger d'une nation qui les avait maltraités.

Bartholoméo était d'origine portugaise. À l'exemple de John Davis, il équipa sur les côtes de la Jamaïque une barque avec un équipage de trente hommes et armée de quatre canons.

Il croisa au large du cap de Corientès, au sud-ouest de l'île de Cuba, guettant les galions qui reliaient Carthagène à Campèche et à La Havane.

Sa première rencontre fut un brick de vingt canons, auquel il donna la chasse. Ayant essuyé sans dommage toute sa volée d'artillerie, il l'attaqua bord à bord, sans riposter à son feu, mais veillant à ne s'exposer que de flanc.

Les compagnons grimpèrent à l'arrière et attaquèrent par la dunette.

Des soixante-dix Espagnols qui défendaient le pont, plus de cinquante périrent, les armes à la main. Les autres, pour la plupart sérieusement blessés, se rendirent.

Le partage du butin suivit. Il se composait d'au moins 70 000 écus et d'une cargaison de cacao. Les dégâts causés par l'artillerie réparés, Bartholoméo reprit la route de la Jamaïque. Il eut la malchance de

rencontrer trois navires marchands armés en guerre. La partie étant inégale, les Flibustiers se rendirent et furent conduits à San-Francisco de Campèche. Bartholoméo, reconnu par un négociant, fut accusé de pillage. En conséquence, on lui mit les fers aux pieds et aux mains, en attendant qu'on décidât de son sort. Mais ce chef intrépide n'était pas homme à se livrer aux Espagnols sans tenter les chances de salut les plus désespérées.

Profitant de ce que ses gardiens relâchaient leur surveillance, il lima ses fers durant la nuit, s'empara de deux barriques vides qui servaient à transporter du vin d'Espagne, en boucha les orifices et se les attacha aux côtés avec des cordes. Trompant la vigilance de la sentinelle qui montait la garde à sa porte et s'étant armé d'un couteau, il se laissa glisser dans l'eau par un sabord et gagna la terre sans être vu. Ayant atteint un bois, il s'y cacha et endura mille privations, satisfait toutefois d'avoir échappé à une mort publique et honteuse.

Il demeura dans les fourrés, avec de l'eau jusqu'à mi-cuisses, afin de dépister les chiens que pouvaient lâcher les Espagnols pour le retrouver.

Il demeura caché pendant trois jours. Certain qu'on avait perdu ses traces, il s'achemina à travers bois dans la direction du golfe de Triste, à quarante lieues de là. Il atteignit son but après quatorze jours d'incroyables privations. Il se nourrissait de coquillages qu'il trouvait au creux des rochers.

Chaque fois qu'il avait à franchir un cours d'eau profond, il y jetait préalablement des pierres pour faire fuir les crocodiles.

La faim, la soif, la chaleur, la crainte l'obsédèrent sans répit jusqu'au jour où, dans le golfe, il rencontra un navire flibustier. L'équipage était composé de vieux camarades arrivant de la Jamaïque et de l'Angleterre. Bartholoméo leur conta ses aventures, qui pouvaient devenir un jour les leurs. Il leur parla de revanche et leur promit un navire plus grand que tous leurs canots réunis. Il demanda pour cela un bateau et trente hommes. Le navire fut équipé.

Huit jours plus tard, il atteignit Campèche, sans avoir éveillé l'attention des gens de la ville. À minuit, sans bruit, Bartholoméo aborda le bâtiment qui l'avait fait prisonnier quinze jours plus tôt et s'en empara avant que la sentinelle eût donné l'alarme.

Le chef des Flibustiers prit la route de la Jamaïque avec sa prise, mais au sud de Cuba, au large de l'île de Pinos, son vaisseau se brisa sur les rochers Jardine. Le Portugais et ses compagnons se sauvèrent dans un canot et arrivèrent à la Jamaïque d'où ils repartirent peu de temps après à la recherche de nouvelles aventures.

On ignore ce qu'il advint de Bartholoméo, mais on sait « qu'il ne fut jamais heureux ». Devint-il la proie d'un gibet, fut-il percé d'une balle ou dévoré par la mer qui guettait sa victime ? C'est là un secret qui ne

fut jamais élucidé.

Quand Œxmelin le quitta pour se rendre en Angleterre, il habitait la Jamaïque dont les Anglais s'étaient emparée en 1655 et qui, pour les Flibustiers, était devenue un nouveau centre, un point de ralliement où il leur était plus facile qu'à l'île de la Tortue de se défaire de leurs prises.

Après le Portugais, un autre chef établit sa réputation. C'était Roc le Brésilien, né à Groningue, aux Pays-Bas, d'une famille enrichie par le commerce. On l'avait surnommé le Brésilien parce que son père avait été colon au Brésil. Il avait trop voyagé pour se fixer quelque part. Sa pauvreté en fit un Flibustier.

Après trois voyages heureux, Roc devint commandant d'un brick dont l'équipage révolté contre son capitaine lui avait offert le commandement.

Quelques jours plus tard, cet homme, jusqu'alors inconnu de tous, eut la bonne fortune de capturer un galion venant de la Nouvelle-Espagne avec un chargement d'argenterie.

Roc était robuste et vigoureux, de taille moyenne, trapu et musclé. Il avait la figure large et courte, les pommettes saillantes, les sourcils épais et d'une dimension peu commune. Il était très adroit au maniement de toutes les armes, bon chasseur, bon tireur et bon pêcheur. Il portait continuellement un sabre à la main et tuait sans hésiter quiconque se montrait lâche ou tentait de se révolter.

À la Jamaïque, on le redoutait surtout lorsqu'il était ivre. Il haïssait les Espagnols et se vengeait sur eux de tout le mal que les Portugais avaient fait à ses parents.

Un jour, son navire fut pris dans un ouragan et jeté à la côte. L'équipage réussit à se sauver avec ses armes et ses munitions, mais redouta de se trouver sur un rivage peuplé d'ennemis. Roc, ayant fait charger les fusils, marcha à travers champs, puis suivit une piste qui devait le conduire au golfe Triste. Des Indiens l'ayant aperçu donnèrent l'alarme aux Espagnols et bientôt cent cavaliers se portèrent à la rencontre des aventuriers. Roc s'exclama :

« Mes amis, vous avez faim, vous êtes fatigués, suivez-moi et vous aurez toutes les commodités de la vie ! »

Les Flibustiers se précipitèrent sur les nouveaux arrivants et les taillèrent en pièces, ne perdant que deux hommes dans la rencontre.

Deux jours plus tard, ils arrivèrent à la côte et aperçurent un navire espagnol qui protégeait des hommes descendus à terre pour couper du bois. Peu après le lever du soleil Roc surprit les Espagnols qui avaient abordé sur la petite plage et s'empara du bâtiment, en s'opposant avec énergie au massacre de l'équipage.

Roc, possédant maintenant un bon navire et commandant vingt-six hommes, s'empara, quelques jours plus tard, d'un galion espagnol

venant de Maracaïbo et chargé de marchandises et d'argent. Les Flibustiers l'emmenèrent vers Campèche.

Rôdant autour du port dans un canot, le Brésilien fut fait prisonnier avec plusieurs de ses hommes et conduit devant le gouverneur qui le fit enfermer dans un donjon. Mais Roc ne perdit pas courage. Il réussit à gagner l'amitié de l'esclave noir qui lui portait sa nourriture et, par son intermédiaire, fit remettre au gouverneur une lettre dont il était l'auteur, mais qui était supposée être envoyée par un capitaine français mouillé en pleine mer, invitant le gouverneur à bien soigner les prisonniers.

En lisant la missive, le gouverneur demeura anéanti. Il commença à traiter les prisonniers avec la plus grande bonté et, désireux de s'en débarrasser au plus vite, il les envoya en Espagne, après leur avoir fait promettre qu'ils renonceraient à la piraterie.

À peine en Espagne, Roc, oubliant son serment, retourna à la Jamaïque et organisa une expédition contre la ville de Mérida, dans le Yucatan. Mais les Indiens alertèrent à temps les habitants de la Ville. La troupe des Flibustiers fut encerclée et en partie détruite.

L'astucieux Roc, qu'on prenait rarement par surprise, réussit à échapper à ses ennemis, tandis qu'un de ses partenaires, un aventurier français nommé Tributor, et ses hommes restaient entre les mains des Espagnols.

Cœmelin, dans le chapitre qu'il lui consacre dans son *Histoire de la Flibuste*, exprime son étonnement de voir Roc s'enfuir ainsi. Roc, en effet, avait toujours considéré comme une lâcheté de laisser un autre se battre avant lui. « Jusqu'à ce jour, il avait toujours été le dernier à se rendre, même lorsqu'il était entouré d'ennemis, car il disait préférer la mort au déshonneur. »

Dénué de ressources après ce revers, Roc le Brésilien cessa toute activité et disparut de la scène.



POL L'OLONNOIS



François Naud naquit aux Sables d'Olonnes, en Poitou, d'où le nom de guerre dont il se baptisa et qu'il rendit célèbre dans l'Histoire de la Flibuste.

Fils d'un honnête marchand de la ville, il eut une jeunesse très mouvementée. Ayant scandalisé sa famille par plusieurs escapades, il fut chassé de la maison paternelle et se rendit à la Rochelle. Il y rencontra un planteur de retour des îles, qui lui fit entrevoir un brillant avenir s'il partait pour les Indes Occidentales et qui s'efforça de le persuader de le suivre. L'Olonnois, s'étant laissé convaincre, signa un engagement qui le liait pour trois années. Il se vit alors condamné à une existence misérable.

Un jour, ayant abordé sur la côte de Saint-Domingue, il rencontra un groupe de boucaniers qui l'invitèrent à partager leur repas. Ils lui racontèrent certaines de leurs aventures de chasse et lui firent une peinture si mirifique de leur vie indépendante et de leurs expéditions, que le jeune homme en fut tout exalté.

Il crut toucher aux termes de ses souffrances et déserta l'habitation de son premier maître pour suivre ceux en qui il ne voyait que de généreux libérateurs. Mais arrivé sur la côte, il s'aperçut qu'il avait eu tort de partir. Il n'avait fait que de passer d'une misère à l'autre.

Contraint de servir un boucanier en qualité de valet, son nouveau maître se montra exigeant et brutal.

« Ici, lui dit son maître, un homme d'église est moins utile qu'un bon

chasseur. Pendant six jours, tu écorcheras les bœufs sauvages et, le septième, tu porteras leurs peaux au bord de la mer ! »

Le boucanier appuya cette déclaration de quelques coups de rotin.

L'Olonnois ne dit mot et se promit de tirer vengeance à la première occasion.

Un jour, atteint de fièvre, il ne pouvait suivre assez vite son maître à la chasse. Il reçut sur la tête un coup de crosse si violent qu'il tomba en syncope.

Le boucanier, croyant l'avoir tué, ne s'inquiéta pas davantage de lui. Il s'en alla dire aux autres que son valet était « marron », c'est-à-dire qu'il s'était enfui de chez lui.

L'Olonnois, revenu à lui, le suivit à la trace, mais finit par se perdre dans ce pays qu'il ne connaissait pas.

Dans son désespoir, il lui restait un ami, l'un des chiens de son maître qui ne l'avait pas abandonné.

Quelques jours plus tard, comme ils étaient tous deux tenaillés par la faim, l'animal fouillant dans les broussailles dénicha une couvée de truie. L'Olonnois se précipita et partagea avec son fidèle compagnon un petit goret qu'il dévora tout cru, n'ayant pas la possibilité de faire du feu.

Le pauvre garçon finit par s'habituer à cette existence sauvage. Il étudia les lieux où le gibier abondait. Il apprivoisa et dressa quelques chiens sauvages et des marçassins. En quelques mois, le malheureux, accoutumé à son nouveau genre de vie, n'éprouva plus le besoin de retourner parmi les hommes.

Il vécut ainsi près d'un an.

Un jour qu'il poursuivait un porc à la course, il se trouva tout à coup face à face avec plusieurs Boucaniers.

En quelques mots, il leur raconta son histoire. Ils le ramenèrent à leur « boucan » où les autres, qui le connaissaient, furent étonnés de le voir revenir dans l'état pitoyable où la misère l'avait réduit et en compagnie de trois chiens et de deux sangliers qui ne voulaient pas le quitter.

L'Olonnois, déclaré libre de toute servitude envers son maître, et en réparation des mauvais traitements et du cruel abandon qu'il avait essuyés de sa part, fut reçu dans la société des Boucaniers. Il eut quelque peine à reprendre l'usage des aliments cuits. Il se mit en rapport avec les Flibustiers et profita d'une de leurs visites sur la côte de Saint-Domingue pour entrer dans leurs rangs en qualité de novice-marin.

Le soir de son embarquement, poussé par la vengeance, il se glissa dans la cahute de son ancien maître, le surprit endormi et lui fendit le crâne d'un coup de hache.

Les Flibustiers remarquèrent, au cours des engagements qui

suivirent, le sang-froid et l'audace de leur nouveau compagnon. Ils devinèrent qu'un tel homme n'était pas fait pour végéter dans les rangs subalternes.

M. de la Place, gouverneur de la colonie, se décida même à lui confier, à ses frais, un petit navire pour aller en course.

L'Olonnois entrevit alors, dans un proche avenir, toutes les possibilités d'une rapide et prodigieuse fortune, dont les chances reposaient dans ses mains.

Il sut, dès le début, montrer ce dont il était capable et imposa aux Espagnols la terreur de son nom. Des aventuriers d'élite s'attachèrent à sa fortune.

Une terrible tempête l'ayant jeté sur les côtes de Campêche, il assista au massacre par les Espagnols de tout son équipage naufragé.

Blessé lui-même et désespérant de pouvoir s'échapper, l'Olonnois eut recours à une ruse, qui, au cours de la mêlée, lui sauva la vie. Il se barbouilla de sang la poitrine et le visage, et se laissa tomber parmi les morts, où il demeura sans faire un seul geste jusqu'au moment où les Espagnols s'éloignèrent.

Lorsque la nuit fut venue, il se traîna dans un bois voisin, pansa ses blessures du mieux qu'il put et, après avoir revêtu le costume d'un de ses ennemis restés sur le champ de bataille, il prit résolument le chemin de la ville.

À un carrefour, il rencontra quelques esclaves avec lesquels il entra en conversation. Il réussit à les convaincre de reprendre leur liberté et leur donna l'espérance de s'enrichir.

À l'aide de ses nouveaux associés, il vola une barque de pêcheurs qui se trouvait couchée sur le flanc, sur la grève d'une petite plage, et n'hésita pas à l'utiliser pour gagner l'île de la Tortue.

Depuis ce jour, son acharnement contre les Espagnols ne connut plus de bornes. Il fit le projet de se rendre avec sa barque sur la côte septentrionale de Cuba, au large de Bocas de Cravelas, où les bâtiments espagnols venaient prendre leurs chargements de cuirs, de sucre, de viande et de tabac, qu'ils transportaient jusqu'à La Havane, capitale de l'île.

L'alarme fut aussitôt donnée dans la flottille des galions qui se tint sur ses gardes.

Mais l'Olonnois gagnant de vitesse, alors que s'enfuyaient trois barques de pêcheurs, s'empara de la dernière et fit passer à son bord la moitié de son monde.

Après quoi, il alla s'embusquer au milieu d'un groupe d'îlots, les Cayes du Nord.

Un jour, ses compagnons et lui surprirent une barque de pêcheurs dont le patron leur apprit que les habitants de Cuba, informés de leur présence dans les eaux de l'île, avaient interrompu entièrement tout

commerce et demandé du secours au gouverneur de La Havane.

À la suite de cette protestation, une petite frégate de dix canons, montée par quatre-vingt-dix soldats d'élite, avait dû se mettre en route pour courir sus aux Flibustiers, avec ordre de les exterminer.

Quatre brigantins, qui mouillaient au Puerto del Principe, devaient escorter la frégate espagnole et ne rentrer au port qu'après avoir exterminé Pol l'Olonnois et tous ses compagnons.

Le chef des Flibustiers ne fut nullement impressionné par l'importance des effectifs mis en œuvre contre lui. Avec ses deux barques, il remonta une petite rivière d'eau salée où il savait que la frégate avait pris position.

Au cours de la nuit, les aventuriers se dispersèrent sur les rives, sous les manguiers touffus, et attendirent couchés à plat ventre, derrière leurs barques, le lever du jour.

Au matin, la frégate leva l'ancre et, se dirigeant vers l'embouchure de la rivière Efferá, vint à passer entre les deux lignes d'embuscade.

Au signal de l'Olonnois, une vive fusillade éclata, mitraillant les Espagnols à bout portant.

Les Flibustiers poursuivirent le combat jusqu'à midi, sans perdre un seul homme. Les Espagnols, eux, comptaient des pertes sérieuses. L'Olonnois jugea que le moment était propice pour un rapide abordage.

Malgré la résistance désespérée qu'on leur opposa, ils réussirent à se rendre maîtres du pont. Les survivants de l'équipage furent poussés dans la cale. Les blessés espagnols furent achevés à coups de sabre et de poignard. Alors, l'Olonnois, brandissant une hache, ordonna qu'on fit monter les prisonniers. Le premier qui se présenta fut un esclave noir qui, effrayé, tremblant de tous ses membres, se jeta aux pieds du chef des aventuriers et supplia : « Seigneur Capitaine, ne me tuez pas, je vais vous dire la vérité ! » L'Olonnois, surpris, l'interroge, lui promettant la vie sauve. L'esclave lui confia : « Seigneur Capitaine, M. le gouverneur, ne doutant pas que cette frégate, armée comme elle l'était, ne fut capable de vaincre le plus fort de vos vaisseaux, m'a mis dessus pour servir de bourreau et pendre tous les prisonniers que ferait notre commandant, afin d'intimider de telle sorte les gens de votre nation qu'aucun Flibustier n'ose désormais, de jour et de nuit se montrer en vue de Cuba ! »

Furieux, l'Olonnois fit traîner devant lui tous les captifs et leur fit trancher la tête, à l'exception du dernier, qu'il chargea à son tour de décapiter le nègre.

À la nouvelle de ces désastres, le gouverneur de La Havane en envoya le récit dans tous les ports espagnols d'Amérique et y joignit l'ordre de mettre impitoyablement à mort tous les Flibustiers français et anglais dont on pourrait s'emparer. Mais, les habitants, effrayés des

conséquences que de telles représailles pourraient entraîner, se soulevèrent contre lui et l'obligèrent à supprimer cette ordonnance.

Pol l'Olonnois, se voyant maître d'un bon navire, mais n'ayant guère de vivres et de munitions, rentra à l'île de la Tortue pour se ravitailler et compléter son équipage.

Il rencontra alors un Flibustier renommé, ancien officier, Michel le Basque, avec lequel il s'associa. Celui-ci avait acquis dans la course une riche aisance et ne songeait plus qu'à profiter du repos. L'Olonnois, qui avait besoin d'un second habile, jouissant, lui aussi, d'une solide réputation, entreprit de le tirer de son inactivité. Les deux hommes, s'étant mis d'accord, se partagèrent le commandement sur terre et sur mer et firent un appel général à tous les aventuriers des îles voisines.

Peu de temps après, quatre cents hommes qui avaient répondu à l'appel des deux associés furent répartis sur six navires organisés en escadre. La frégate prise par Pol l'Olonnois à Cuba reçut le titre pompeux de navire-amiral.

La fortune, dès lors, parut favoriser tous les desseins de l'amiral-flibustier, car à peine au large, il s'empara de deux bâtiments, dont l'un, portant une riche cargaison de cacao, fut dirigé sur l'île de la Tortue, et l'autre, chargé de poudre de guerre, fut envoyé à Saint-Domingue.

M. d'Orégon, qui gouvernait alors l'île de la Tortue, fut enchanté d'une prise qui valait plus de 200 000 livres. Après l'avoir rebaptisé du nom de *Cacaoyère*, il renvoya le navire espagnol à l'Olonnois, en associant à l'entreprise ses deux neveux récemment arrivés de France.

Pol l'Olonnois en fut enchanté et, dès lors, toutes les expéditions, même les plus hasardeuses, ne lui laissèrent plus la moindre inquiétude. Il passa ses hommes en revue et choisit comme vice-amiral l'un de ses plus anciens compagnons, Moyse Vauclin, en qui il avait une absolue confiance.

Lorsque tout fut prêt, alors seulement Pol l'Olonnois révéla ses intentions. Il ne s'agissait pas moins que d'aller attaquer la riche et puissante ville de Maracaïbo, dans la province de Venezuela.

Ce pays, découvert en 1499 par Ojeda, avait reçu le nom de Venezuela ou Petite Venise, en raison des dunes de sable qui protègent seules la côte contre les inondations. En 1528, Charles Quint loua ce territoire à une compagnie de négociants d'Augsbourg qui y envoyèrent quatre cent quatre-vingts Allemands pour le coloniser. En l'espace de quelques années, ces Allemands détruisirent environ un million d'indiens, qui furent par la suite remplacés par des Espagnols. Mais comme ces derniers supprimèrent les derniers indigènes, il fallut repeupler la côte avec des Noirs qui furent traités avec tant de tyrannie qu'ils se révoltèrent. Tous les mâles ayant été égorgés, la

colonie redevint un désert. Il y avait quinze ans de cela. Depuis, la région avait retrouvé sa richesse d'antan grâce aux plantations de cacao et de canne à sucre.

Maracaïbo, point de mire des Flibustiers, comptait alors (on était en 1660) environ cinq mille habitants et était défendu par une garnison de huit cents soldats.

La baie de Venezuela, sur laquelle cette ville était bâtie, ne mesurait pas moins de douze lieues de profondeur. Au fond, il y avait deux îlots, chacun d'une lieue de tour, entre lesquels passaient les eaux du lac de Venezuela, avant de se jeter dans la mer. L'un de ces îlots portait une tour et une vigie et l'autre, appelé l'Islet-aux-Ramiers, était armé d'un fort qui commandait la rade. À douze lieues au large étaient les îles d'Oruba et de Las Monges, peuplées d'indiens et couvertes de pâturages.

La ville de Maracaïbo, petite cité élégante et riche, se dressait en amphithéâtre sur les bords du lac. Les maisons, couvertes de sculptures et ornées de balcons, environnaient un port empli de bâtiments de commerce. Maracaïbo comptait quatre couvents, plusieurs églises et un hôpital richement doté. Il y avait un chantier maritime où l'on construisait et réparait les bâtiments.

Non loin de là, toujours en bordure du lac, s'étendait la belle bourgade fortifiée de Gibraltar, entourée de riches cultures de tabac, de cacao et de canne à sucre.

Gibraltar, en quelque sorte la forteresse du pays, communiquait avec l'intérieur par des routes bien entretenues. La ville la plus rapprochée était Mérida, siège du gouvernement de cette région. Les eaux qui abondaient dans ce pays y apportait une extraordinaire fécondité.

C'était là une riche proie pour Pol l'Olonnois et ses compagnons.

L'escadre des Flibustiers, composée de huit navires, fit escale à l'île d'Oruba pour s'y ravitailler en eau potable. Elle y demeura jusqu'au coucher du soleil.

Pour mieux masquer ses desseins, le chef de l'expédition tenait à attendre que la nuit fût complète pour mettre le cap vers le continent. Il espérait ainsi surprendre les habitants de Maracaïbo et les dominer avant qu'ils eussent le temps de passer à la défensive. Mais la sentinelle de faction sur la tour de vigie, remarquant des navires inconnus, donna l'alerte aux soldats de l'Islet-aux-Ramiers. Ceux-ci, aussitôt, tirèrent le canon pour avertir les gens de la ville.

Pol l'Olonnois, ne pouvant pénétrer dans la gorge du lac sans avoir réduit au silence les canons du fort, s'empressa de débarquer avec Michel le Basque et la moitié de ses hommes. Cette troupe déterminée passa aussitôt à l'attaque et se précipita sur les avant-postes espagnols, qui n'étaient couverts que par de sommaires palissades chargées de

terre. Elle culbuta les défenseurs et, poursuivant les fuyards, pénétra sur leurs talons jusque dans l'intérieur du fort.

Les Flibustiers s'emparèrent de quatorze canons, avant que les artilleurs, gênés par l'obscurité et craignant de tirer sur leurs propres camarades, n'eussent pu lâcher une seconde décharge.

Les bâtiments de l'Olonnois, avertis par des signaux, pénétrèrent dans le lac et se dirigèrent vers la ville, distante de six lieues.

À Maracaïbo régnait la plus grande confusion.

Plusieurs soldats, qui avaient échappé au carnage, avaient apporté aux citadins la nouvelle de leur défaite.

Tous les citadins, se souvenant d'une attaque antérieure et sachant par expérience tous les maux que les Flibustiers apportaient avec eux, tombèrent dans la plus profonde consternation. Chacun d'eux ne songea plus qu'à son propre salut.

Nombreux furent ceux qui s'entassèrent dans leurs barques avec leurs femmes, leurs enfants et leurs meubles, pour chercher asile à Gibraltar.

D'autres se réfugièrent dans les bois avec les enfants et les vieillards.

En un instant, la ville fut désertée par toute sa population, qui abandonna ses marchandises et ses approvisionnements à la merci de l'ennemi.

Pol l'Olonnois tenait à assurer sa retraite en cas d'échec. Avant d'atteindre les premières maisons de la ville, il fit détruire de fond en comble le fort de l'Islet-aux-Ramiers et enclouer les canons qu'il ne pouvait emporter.

Lorsque sa troupe pénétra dans Maracaïbo, sa surprise fut grande de trouver les rues désertes. Les aventuriers, tout heureux, s'installèrent dans les plus belles et confortables maisons, établirent des postes aux issues de la grand-place et dans la plus vaste église. Après quoi le pillage commença.

Le lendemain, le chef, peu rassuré sur les suites probables de la disparition des Espagnols, envoya un détachement de soixante hommes pour fouiller les bois et fourrés des environs.

La patrouille rentra le soir même avec quatre-vingts prisonniers, cinquante mulets chargés de butin et une somme d'argent importante. Les prisonniers, paraissant être les plus riches notables, furent mis à la torture afin qu'ils révèlent les endroits où leurs compatriotes avaient caché leur or.

Pour inspirer plus de terreur et les inciter à avouer, Pol l'Olonnois eut la cruauté de faire couper les mains et les pieds à un malheureux, menaçant les autres du même sort s'ils persistaient dans leur mutisme. Il n'en put rien apprendre, sinon que les habitants de Maracaïbo s'étaient enfoncés dans les bois avec les soldats de la garnison et qu'il s'exposerait à d'inutiles dangers s'il se lançait à leur poursuite. Ceux

qui avaient réussi à atteindre Gibraltar y organisaient une résistance formidable.

« Voilà qui est bon signe, dit l'Olonnois, s'ils agissent ainsi, c'est qu'ils ont quelque chose à défendre ! »

Pendant deux semaines, les Flibustiers se livrèrent à un pillage effréné et s'adonnèrent à tous les plaisirs.

Pol l'Olonnois décida alors, en dépit des recommandations de certains notables, de marcher sur Gibraltar.

Les fuyards avaient trouvé bon accueil dans cette ville où était venu pour les assister le gouverneur de Mérida, vieux militaire, qui s'était illustré dans les guerres des Flandres. Il avait amené avec lui quatre cents hommes de troupes régulières, auxquels se joignirent autant d'habitants armés jusqu'aux dents. À la hâte, tout ce monde éleva des retranchements au bord de la mer et rendit impraticable le chemin qui, du côté terre, conduisait à la ville. Par contre, ils en ouvrirent un menant jusqu'aux bois, pouvant permettre en cas de danger d'exécuter une prompte retraite. Le gouverneur, habitué à voir tout trembler devant lui, était persuadé qu'il viendrait facilement à bout d'un tas de coquins sans discipline.

Lorsque Pol l'Olonnois fut mis au courant de ces travaux de défense, ses compagnons eurent un moment d'hésitation. Comprenant la nécessité de relever leur courage, le chef des Flibustiers leur dit : « Camarades, il ne faut pas nous dissimuler que d'innombrables difficultés menacent le succès de notre expédition ! Les Espagnols, alertés, ont eu le temps de s'apprêter à nous recevoir chaudement. Ils ont beaucoup de soldats, des canons de fort calibre et des magasins regorgeant de munitions. Mais de braves gens tels que vous ne faiblissent pas devant les obstacles. Il faut conquérir les trésors qui nous attendent ou les perdre avec une vie désormais inutile. Voyez votre chef et sachez suivre son exemple ! »

Cette courte harangue produisit sur l'assistance l'effet désiré. Tous les Flibustiers furent littéralement galvanisés et jurèrent d'emporter Gibraltar ou de mourir jusqu'au dernier. Aux équipages, les chefs annoncèrent que tous les trésors échappés de Maracaïbo se trouvaient à Gibraltar. Les hommes enthousiasmés se précipitèrent sur leurs armes.

Juste avant de débarquer, Pol l'Olonnois en choisit trois cent quatre-vingts armés chacun d'un sabre, d'un pistolet et de trente cartouches. Alors, se mettant à leur tête, il lança : « En avant ! Si je succombe, vengez mon sang dans celui des Espagnols ! Mais je vous avertis que le premier lâche qui recule périra de ma main ! »

Le débarquement eut lieu aux premières heures du jour. Un prisonnier pauvre, espérant retrouver sa liberté, s'était offert pour guider Pol l'Olonnois et ses compagnons. Ignorant les préparatifs du

gouverneur de Mérida, il conduisit les Flibustiers à l'entrée du chemin creux menant à la ville, dans lequel ils ne purent s'engager car, de distance en distance, la chaussée était traversée par de profonds fossés, hérissés de pieux taillés en pointes.

Le guide suggéra alors de passer par les bois, mais là encore d'autres surprises attendaient les conquérants.

À une courte distance d'un poste espagnol, ils s'enfoncèrent dans la vase fétide d'un marécage qui faillit les engloutir. Loin de rebrousser chemin, les aventuriers poursuivirent leur avance, au prix de mille efforts.

Cinq pièces de canon vomirent sur eux une abondante mitraille. Cette attaque, loin d'ébranler leur courage, les stimula au contraire.

Après plusieurs heures d'efforts, les Flibustiers réussirent à sortir du marécage et, sentant sous leurs pieds un sol solide, ils retrouvèrent leur enthousiasme et leur ardeur quand soudain, des taillis qui les environnaient, partit une décharge foudroyante.

Une batterie de vingt canons venait d'entrer en action, faisant parmi les compagnons de Pol l'Olonnois de terribles ravages. Les plus braves furent fauchés, les autres déconcertés.

Les hommes firent demi-tour en maugréant et se précipitèrent dans les eaux stagnantes dont la traversée leur avait été si pénible.

Pol l'Olonnois, avec plusieurs de ses meilleurs combattants avait eu la chance de traverser la ligne de feu de la batterie la plus dangereuse sans être atteint. Mais, les échelles indispensables pour monter à l'assaut se trouvaient encore en fin de colonne.

Une fois encore le chef des Flibustiers trouva la solution, en imaginant un stratagème d'une audace inouïe.

Il feignit de prendre la fuite.

Les Espagnols toujours convaincus qu'ils avaient devant eux une troupe désordonnée, sortirent de leurs retranchements pour les charger l'épée à la main.

C'était ce que désirait Pol l'Olonnois.

Les fuyards serrés de près, se retournèrent à son ordre et contre-attaquèrent. Leur ennemi ne pouvait utiliser son artillerie qui risquait de tuer pêle-mêle assaillants et assiégés. Les adversaires durent combattre au poignard au sabre et au couteau. Il n'y avait des deux côtés, aucune pitié à espérer. Le gros des Flibustiers, voyant cesser le feu de la redoute, reprit courage et accourut au secours de son chef.

Vainqueurs, les aventuriers pénétrèrent dans les retranchements en franchissant un monceau de cadavres. Dans cette rencontre, plus de cinq cents soldats ou habitants de Gibraltar trouvèrent la mort. Le reste de la troupe se rendit.

Pol l'Olonnois et son compagnon Michel le Basque, tous deux protégés par une chance inouïe, n'avaient pas reçu la moindre

égratignure, mais quarante de leurs hommes payèrent la victoire de leur vie et soixante-dix-huit autres grièvement blessés devaient succomber par la suite.

Dès leur entrée dans Gibraltar, ils enfermèrent dans la plus importante des églises les prisonniers avec les femmes, les enfants et les esclaves capturés, tandis que tous les cadavres, entassés dans des barques, étaient emmenés au large et jeté dans la mer.

Gibraltar fut pillé de fond en comble. Le butin fut apporté à une masse commune et conservé jusqu'au moment du partage.

Les prisonniers qui furent pris les armes à la main furent abandonnés sans vivres et condamnés ainsi à mourir de faim.

Nullement satisfait de cette première victoire, Pol l'Olonnois voulait marcher sur Mérida, qui se trouvait sur le versant opposé des montagnes, mais ses compagnons refusèrent d'aller plus loin.

Les prisonniers entassés dans l'église, parmi lesquels se trouvaient de nombreux malades, étaient dans une effroyable misère. Il en mourait chaque jour un grand nombre et comme on ne prenait pas le soin d'enterrer les cadavres, ceux-ci, lorsqu'ils n'étaient pas dévorés par les oiseaux voraces, étaient abandonnés à l'air libre et se décomposaient sous la chaleur, en dégageant une odeur épouvantable.

Les compagnons de Pol l'Olonnois sentirent la nécessité de quitter au plus vite cette région devenue mortelle pour les santés les plus robustes.

Avant leur départ, quatre habitants furent envoyés dans les bois pour dire aux fuyards qui s'y trouvaient encore cachés, que si, dans un délai de deux jours, ils ne payaient pas une somme de dix mille piastres, leur ville serait mise en cendres.

Les deux jours écoulés, on ne vit revenir personne. L'argent n'ayant pas été versé, Pol l'Olonnois donna l'ordre d'allumer l'incendie.

Comme ses hommes s'approchaient des premières maisons, les autres habitants se jetèrent aux pieds du vainqueur, lui promettant de verser une double rançon s'il daignait épargner ce qui restait de leurs foyers détruits.

Un nouveau délai fut accordé, mais lorsque les vingt mille piastres furent comptées, la grande église et plus de la moitié de la ville n'étaient plus que décombres.

Les Flibustiers prirent la route de Maracaïbo et lorsqu'ils arrivèrent dans cette ville, ils y trouvèrent les habitants qui y étaient restés. Ils exigèrent une rançon de trente mille piastres pour compenser la perte de ce qui leur avait échappé lors de leur premier passage. En cas de non paiement de cette somme, la ville pour la seconde fois serait mise à sac.

Les Espagnols choisirent la solution la moins dramatique et, après avoir mis en commun toutes leurs ressources, ils offrirent vingt-cinq

mille piastres et cinq cents bœufs.

Les Flibustiers acceptèrent mais ne crurent pas bon d'exclure du pillage les couvents et les églises qu'ils savaient contenir des trésors considérables.

La rançon de Maracaïbo payée, les aventuriers se rendirent plus au Sud, dans l'île de la Vache, pour y faire le partage du butin.

Une assemblée générale réunit autour de Pol l'Olonnois et de Michel le Basque les chefs inférieurs qui jurèrent sur la Croix, l'un après l'autre, qu'ils n'avaient absolument rien détourné de la masse commune et qu'ils acceptaient les règlements en usage.

Le butin se montait à deux cent mille piastres, sans compter les menus produits du pillage individuel.

Après que chaque Flibustier eut tiré son lot, on fit la part des morts qui fut mise de côté pour être donnée à leurs parents ou à leurs amis, quand ils se seraient faits connaître avec des preuves irréfutables.

Le partage du butin se fit sans querelle, conformément aux conventions. Les blessés et les chirurgiens reçurent, tant en monnaie qu'en esclaves, l'indemnité fixée par la « chasse-partie ».

Alors, Pol l'Olonnois donna l'ordre de lever l'ancre et de regagner l'île de la Tortue. Deux navires français, ayant cargaisons de vins et d'eau-de-vie, s'y trouvaient en mouillage.

En moins de six semaines, le fruit de tant de cruauté, de dévastation et de mort passa tout entier aux mains des marchands, revendeurs et cabaretiers. Les Flibustiers, dépouillés jusqu'à leur dernier écu, se trouvèrent un matin aussi pauvres qu'avant l'expédition. Ils ne songèrent plus qu'à recommencer, pour remplir leur escarcelle.

Pol l'Olonnois se trouvait assez riche pour ne plus défier le hasard. Mais comme, sans mener une vie très dispendieuse, il vivait en grand seigneur et jouait beaucoup, il se trouva bientôt débiteur de sommes considérables.

Il dut reprendre la mer à la recherche de nouvelles fortunes.

Dès qu'il fit part de ses intentions, il se trouva sollicité par de nombreux volontaires.

Le pillage de Maracaïbo et de Gibraltar avait fait une très grande impression sur ses compagnons, qui n'attendaient que son signal pour le suivre.

Sept cents hommes vinrent se ranger sous son commandement.

Au moment de mettre à la voile, il annonça son intention de se diriger vers le lac de Nicaragua, pour y piller les villes espagnoles bâties sur ses bords.

« C'était, disait-il, une région jusqu'alors inconnue aux plus téméraires aventuriers et qui regorgeait de richesses. » Pol l'Olonnois fut chaleureusement acclamé. Tous lui promettant un concours total, il

rédigea, sur-le-champ, une nouvelle « chasse-partie ». Quand tout le monde l'eut signée, il remit à ses lieutenants des instructions écrites et leur donna rendez-vous, en cas de tempête ou d'autres incidents, à Mattamo, sur la côte méridionale de Cuba.

Le calme plat qui surprit les Flibustiers les entraîna dans le golfe de Honduras. En dépit des efforts de tous, ils ne purent en sortir. On dut se résigner au contretemps qui frappait l'expédition et attendre les vents favorables qui ne se manifestèrent qu'au bout d'un mois.

Pendant cette attente, les Flibustiers, voyant leurs vivres diminuer de façon inquiétante, descendirent à terre et mirent au pillage les habitations indiennes du rivage, dans lesquelles ils ne trouvèrent que quelques volailles et du blé de Turquie.

Redoutant les disettes, le mécontentement et les révoltes, le chef de l'expédition modifia ses plans et proposa des descentes répétées dans les bourgades espagnoles s'échelonnant sur toute la longueur du golfe de Honduras.

Cet avis fut adopté et l'on choisit, comme première victime, la ville de Puerto Cavallo.

L'escadre atteignit ce port après trois jours de navigation. Sitôt en vue du havre, les Flibustiers s'emparèrent d'un navire de vingt-quatre canons et de plusieurs barques et débarquèrent un détachement de troupe qui devait attaquer par le rivage. Puerto Cavallo était un dépôt de cochenille, d'indigo, de cuir et de salsepareille.

Pol l'Olonnois espérait faire une importante razzia, mais la saison des transports était passée ; les magasins étaient vides et les quelques Espagnols capturés déclarèrent que l'on pouvait retourner la ville sens dessus-dessous, qu'on n'y trouverait pas un seul ducat d'or.

Les aventuriers, furieux, donnèrent libre cours à leur colère, se retournant vers les malheureux et en leur infligeant des tortures inimaginables.

Le dernier survivant, vaincu par la terreur, prit la tête du détachement, encadré par deux aventuriers, les mains attachées derrière le dos, les chevilles reliées par des entraves.

La horde des pillards n'avait pas fait trois lieues, qu'elle tomba dans une embuscade préparée par les Espagnols, dans un bois touffu.

Pol l'Olonnois se retournant vers le guide, lui lança : « Tu m'as trahi ! » Et d'un coup de pistolet, il l'étendit à terre.

Puis s'adressant à ses compagnons, il commanda : « En avant ! »

Ses hommes, électrisés par son exemple, s'élancèrent, tête baissée, parmi les Espagnols. La nécessité de vaincre fit accomplir des prodiges de valeur.

Vers le soir, une seconde embuscade fut décelée, mais l'aspect terrifiant des Flibustiers couverts de sang et portant les dépouilles de leurs ennemis produisit une telle impression aux défenseurs de

l'ouvrage que ceux-ci lâchèrent pied sans combattre. Ils se retirèrent en désordre sur un dernier ouvrage se trouvant seulement à un quart de lieue de la ville de San Pedro.

Les compagnons de Pol l'Olonnois, fatigués par la marche forcée qu'ils venaient d'effectuer et tenaillés par la faim et la soif, firent halte dans le retranchement abandonné, en ayant soin de placer de tous côtés des sentinelles pour parer à toute attaque imprévue.

Le jour suivant, reprenant leur marche, ils s'approchèrent du dernier avant-poste en redoublant de précautions et en ayant soin de se ménager une retraite. Le bastion était protégé par une triple haie de cactus et c'était là un obstacle particulièrement dangereux, car les longues épines risquaient fort d'accrocher les conquérants par leur veste de toile. Pol l'Olonnois s'écria : « Frères de la Côte, ne faisons point de quartier à tout ce qui se défendra. Plus nous tuerons d'hommes, meilleur marché nous aurons la ville ! »

Abrités par d'épais taillis qui bordaient la route, les Flibustiers se tinrent tout d'abord sur une prudente réserve, ne voulant tirer qu'à coup sûr, alors que les Espagnols gaspillaient leurs munitions.

Après quatre heures de fusillade, les assiégés avaient plus des deux tiers de leurs hommes mis hors de combat. Le chef des assiégeants donna le signal de l'assaut et se porta au point le plus périlleux, tandis qu'une partie de ses gens, gardant la position, harcelaient chaque Espagnol qui se montrait. Au même instant, cinquante garçons choisis parmi les plus intrépides se précipitèrent sur la barrière des cactus, la hache à la main, et y firent une large trouée.

Une dernière rencontre eut lieu dans les retranchements, où les conquérants eurent à déplorer trente morts et vingt blessés.

Pol l'Olonnois entra en grand vainqueur à San Pedro, dont la défense énergique lui faisait espérer la découverte d'un important butin. Mais la conquête de la ville se révéla aussi inutile que celle de Puerto Cavallo. La plus grande partie des habitants s'étaient enfuis dès l'annonce de l'arrivée des Flibustiers. Certains avaient eu le temps de cacher en lieu sûr les biens qu'ils désiraient soustraire au pillage. Seuls, les plus pauvres étaient restés dans leurs maisons.

Le chef des aventuriers entra dans une colère violente et somma ces derniers de lui verser en piastres une somme égale à la valeur des marchandises en magasins. Devant l'impossibilité dans laquelle les habitants se trouvaient de lui payer quarante mille écus, Pol l'Olonnois fit mettre le feu à la ville et retourna à ses navires.

En remontant à son bord, il apprit par trois Indiens, qu'un navire espagnol, jaugeant huit cents tonneaux, faisait tous les ans à cette époque le trajet d'Espagne au golfe de Honduras. Il était chargé de marchandises d'Europe qui étaient échangées contre des produits de la région aussitôt après son arrivée dans le port le plus proche.

Cette nouvelle satisfait pleinement Pol l'Olonnois, bien décidé à ne pas laisser passer une pareille occasion. Il résolut de s'emparer de la houque et de son chargement de draps fins, de toiles, de soieries, de liqueurs et de vins de toutes sortes.

Il fit cacher ses bâtiments dans plusieurs petites baies et laissa, à l'embouchure de la rivière de Guatemala, deux canots pour guetter la venue de sa victime.

Les capitaines avaient reçu l'ordre d'enlever les agrès sitôt parvenus à leurs cachettes et de feindre de réparer leurs embarcations. Les Flibustiers exécutèrent point par point les consignes, se mirent à faire des cordages et des filets pour la pêche, cela pour dérouter les espions qui auraient pu les surveiller.

De temps à autre, Pol l'Olonnois dépêchait des éclaireurs vers les petites îles de Zamvula, à proximité de la pointe de Tutacan. Ces hommes, qui prétextaient rechercher de l'ambre gris, s'abouchèrent avec les canots de surveillance et revinrent rendre compte à leur chef de ce qu'ils avaient appris.

Trois mois s'écoulèrent ainsi dans une vaine attente. L'inaction commençait à peser lourdement aux Flibustiers lorsqu'un matin, on signala le bâtiment espagnol. L'ordre d'appareiller fut immédiatement donné. Plusieurs capitaines ayant suggéré qu'il serait plus avantageux d'attendre le retour de la houque, car elle serait probablement chargée de quelque somme d'argent, l'Olonnois ne voulut pas tenir compte de leurs suggestions. Pendant ce temps, soit que la présence des Flibustiers ait été repérée, soit pour une tout autre raison, l'équipage espagnol se contenta de débarquer sa cargaison et resta au mouillage.

Pol l'Olonnois, voyant ses plans bouleversés, perdit patience et résolut d'attaquer. L'ennemi était sur ses gardes et cinquante-six canons en batterie étaient prêts à cracher leur mitraille sur les assaillants. À bord du navire espagnol, ils n'étaient que soixante hommes pour soutenir le combat.

Assaillis de toutes parts, par un ennemi supérieur en nombre et surtout bien décidé à combattre, ils furent bousculés et ne purent faire usage de leur artillerie.

Après un engagement qui dura jusqu'au milieu de l'après-midi, la houque fut prise à l'abordage et les survivants passés au fil de l'épée. La malchance s'acharnait sur les Flibustiers. Dans la cale, ils ne trouvèrent que vingt mille rames de papier, quelques ballots de toile et de drap et cent tonneaux de fer en barre qui servaient de lest.

Parmi les équipages des différents navires, il y avait un grand nombre d'aventuriers qui avaient accepté de suivre Pol l'Olonnois, parce qu'il leur avait promis qu'ils reviendraient riches comme des nababs. Hélas, la réalité ne correspondait pas à ce qu'ils avaient espéré. Ils commencèrent à se plaindre et à déclarer tout haut qu'ils

voulaient rentrer à l'île de la Tortue.

Les vétérans, habitués aux privations, se moquèrent d'eux et il y eut bientôt, dans chaque équipage, deux clans qui se dressaient l'un contre l'autre, prêts à s'affronter.

L'expédition se divisa en deux groupes. Le plus important se rangea du côté de Moyse Vauclin qui quitta l'escadre après le coucher du soleil, emmenant avec lui la houque prise aux Espagnols avec ses cinquante-six canons.

Un autre lieutenant de Pol l'Olonnois quitta son chef, mais sans faire cause commune avec son collègue. Il se nommait le Picard, du pays de sa naissance. Il alla croiser au large des côtes, tandis que Moyse Vauclin rentrait à la Tortue.

Le destin devait lui être contraire. Quelques jours plus tard, son navire rencontra un banc de sable sur lequel il s'échoua. Les prisonniers espagnols profitèrent de la confusion qui régnait parmi l'équipage pour descendre à terre dans les chaloupes et se disperser dans la nature.

De son côté, le Picard, au lieu de gagner la Tortue comme il en avait eu par la suite l'intention, changea d'avis. Il alla au large de Costa Rica, à l'endroit où la rivière Chagre se jette dans l'Océan.

Lassé de ne rien faire, le Flibustier tenta une descente contre la bourgade de Varagna, dont il s'empara sans rencontrer de résistance. Il fouilla chaque demeure mais sans y découvrir rien d'intéressant. Les habitants du lieu avaient comme industrie la recherche de l'or, dans les montagnes voisines. En dépit de leurs efforts la récolte du métal jaune ne payait pas leurs peines et leurs efforts.

Pol l'Olonnois fut très contrarié par la défection de ses deux amis. Il eut un vif chagrin, car ces deux abandons l'empêchaient de mettre à exécution ses projets.

Sur la frégate, il demeurait entouré de trois cents fidèles compagnons, mais ses vivres s'épuisaient de jour en jour et son bâtiment, trop lourd pour la course, ne pouvait continuer seul ses expéditions.

Chaque jour, une partie de l'équipage devait descendre à terre pour chasser les singes et d'autres animaux qu'on dévorait faute de mieux.

Le soir, on remettait les voiles et l'on repartait au gré du vent. Seul, un miracle pouvait faire éviter le pire.

Pol l'Olonnois voulait regagner le lac de Nicaragua, lorsque, pour comble de malheur, sa frégate toucha un banc de sable devant l'île de Las Perlas.

Vainement, pour sortir de cette situation critique, le chef des Flibustiers fit jeter, par-dessus bord, les canons, les mâtures de rechange, les embarcations, aucun de ses efforts ne fut couronné de succès.

Cependant, l'Olonnois ne voulut pas désespérer. Déjà une partie de ses hommes avait gagné le rivage à la nage, lorsqu'il imagina de dépecer les membrures de son navire échoué et de s'en servir pour construire une grande barque. Cela nécessitait un travail considérable et il fallait vivre en attendant. Rassemblant ses hommes, il les adjura de lui demeurer fidèles et de ne pas s'abandonner à un funeste découragement. Il sut se montrer éloquent et ses compagnons lui promirent de faire comme il l'entendait.

Des cases furent construites sur le rivage. La préparation de la nouvelle embarcation demanda cinq mois d'efforts.

Lorsqu'elle fut achevée, elle ne pouvait contenir que trois cents hommes. Il fut décidé qu'on s'en remettrait au sort pour désigner ceux qui seraient du premier voyage.

Ceux-ci devaient, par serment, s'engager à revenir chercher leurs camarades moins privilégiés.

Pol l'Olonnois partit. Mais son étoile l'avait abandonné. Sa barque avait à peine atteint la rivière de Saint-Jean, qui se jette dans le lac de Nicaragua, qu'une bande d'Espagnols surgit sur les rives.

L'ennemi, aidé par des esclaves, ouvrit sur les Flibustiers un feu de mousqueterie des plus meurtriers. L'Olonnois perdit plus d'un tiers de son monde.

Cet échec n'avait pas abattu le courageux aventurier qui, se souvenant des promesses qu'il avait faites à ses compagnons restés sur le rivage, voulait capturer à tout prix un navire espagnol ou périr dans les flots.

La malchance s'acharna sur lui sans discontinuer. Les vents le poussèrent dans le golfe de Darien. Il y débarqua pour y chercher des vivres, lorsqu'il fut assailli par une horde d'indiens libres que les cruautés des Espagnols avaient dressés contre tous ceux qui portaient un visage européen. Assailli de toutes parts, Pol l'Olonnois tenta de faire face aux ennemis qui l'entouraient, tandis que de la voix, il ranimait le courage de ses compagnons.

Hélas, les malheureux eurent beau se défendre comme des lions et faire montre de prodiges d'audace, ils ne purent dominer leurs ennemis.

Plusieurs Flibustiers succombèrent sous le nombre et bientôt, ceux qui étaient encore en vie se trouvèrent désarmés et faits prisonniers. Pol l'Olonnois était du nombre.

Garrottés, ils furent entraînés dans les profondeurs de la forêt jusqu'à un village de quelques cases.

Un matin, ils furent sortis de leur prison et emmenés sur une grande place où, à tour de rôle, ils subirent les plus atroces supplices. Cinq hommes seulement échappèrent à ce sinistre carnage. Ils eurent la chance de retrouver la barque et de rentrer à l'île de la Tortue.

Pendant ce temps, ceux qui étaient restés à l'île de Las Perlas attendaient avec impatience le retour de leurs amis. Cette impatience ne tarda pas à faire place à une violente colère. Se croyant délaissés, oubliés, ils maudissaient Pol l'Olonnois et ses compagnons du premier voyage.

Après onze mois de misère et de privations, ils aperçurent enfin une voile à l'horizon. C'était un navire des Frères de la Côte qui ne faisait point partie de leur escadre, mais qui, ayant aperçu leurs signaux, jeta l'ancre et les recueillit à son bord.

Ensemble, ils allèrent aborder au cap de Gracias de Dios où ils abandonnèrent leur navire qui prenait l'eau.

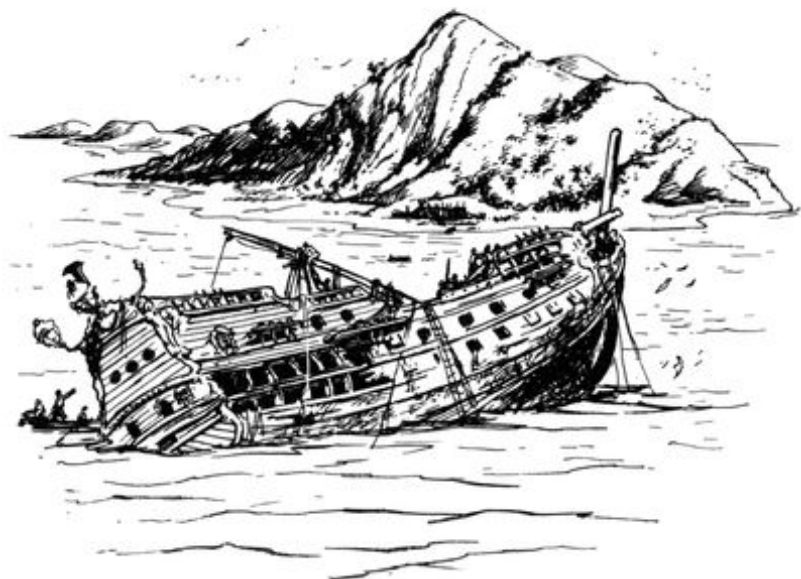
Les habitants, en les voyant débarquer, s'enfuirent dans les bois en emportant leurs provisions avec eux.

Les survivants de la troupe de l'Olonnois durent errer sur une côte déserte et se trouvèrent, par la suite, obligés de dévorer le cuir de leurs souliers et les fourreaux de leurs sabres.

Les Espagnols, qui les surveillaient sans répit, voyant leur nombre diminuer chaque jour et leur faiblesse devenir plus grande, les attaquèrent un beau matin et les exterminèrent jusqu'au dernier.

Un matin, la nouvelle parvint à l'île de la Tortue que Pol l'Olonnois, après avoir subi comme ses compagnons de terribles tortures, avait été déchiré et dévoré vivant par les indigènes qui l'avaient capturé.

Ainsi finit Pol l'Olonnois, amiral des Frères de la Côte.



ALEXANDRE DIT BRAS DE FER



Ainsi, la plupart des Flibustiers avaient une fin tragique. Ils étaient ou bien tués dans les combats, ou bien ils mouraient dans la plus profonde misère, après avoir dilapidé leurs richesses dans de folles et souvent inutiles dépenses.

Quelques-uns, toutefois, réussirent à dompter la fortune, à force de volonté.

Un contemporain de Pol l'Olonnois nous en offre un exemple.

C'était un gentilhomme français qui, traqué par ses créanciers impitoyables, avait dû, pour leur échapper, s'expatrier. C'était là souvent une manière dangereuse d'oublier ses dettes.

Il se présenta à la Flibuste sous son seul prénom : Alexandre, pour sauver son orgueil de famille et rentrer chez lui avec une nouvelle fortune conquise au cours d'une vie d'aventures.

Ses nouveaux compagnons, devant sa force extraordinaire, le surnommèrent Bras de Fer. Ils admiraient tout autant sa prudence que son audace. Œxmelin, dans ses chroniques, dit de lui qu'il était grand parmi les Grands et le compara même à Alexandre le Grand. L'épithète est sans doute un peu excessive car s'il y a quelques rapports entre les deux guerriers, il y a également beaucoup de différences. En effet, Alexandre le Grand, roi de Macédoine, était aussi brave que téméraire, Alexandre Bras de Fer était, lui, aussi brave que prudent. Le premier aimait le vin, le second l'eau-de-vie. L'ancien fuyait les femmes par grandeur d'âme ; le nouveau les cherchait par tendresse de cœur. Un

jour, en ayant trouvé une sur un galion espagnol capturé, il abandonna sa part de butin pour lui sauver la vie.

Alexandre Bras de Fer, ancien officier du roi de France, déployait un grand jugement dans la conception de ses expéditions et le plus grand courage dans leur exécution. Il ne visait pas aux entreprises brillantes, mais seulement aux plus fructueuses. Il voulait faire fortune et, mieux avisé que ses compagnons qui dépensaient sans compter, il économisait ses parts de butin.

Il se montrait parfois avare et Cœxmelin, qui était chirurgien, se flatte de l'avoir soigné pour une blessure qui aurait fait la fortune du médecin, si le malade avait été généreux, ce qui ne fut pas le cas.

Alexandre Bras de Fer ne voulut jamais organiser d'escadre. Il partait en croisière à bord de son brigantin le *Phoenix*, ainsi nommé car sa supériorité le faisait considérer parmi les autres bâtiments comme le phoenix l'était parmi tous les oiseaux.

Le voilier de Bras de Fer naviguait donc solitaire, ayant à son bord un équipage d'élite. C'était un oiseau de proie n'aimant pas partager son butin, qu'il ne gardait que pour lui. Son capitaine pensait qu'il était assez difficile de maintenir son équipage dans le devoir et la discipline sans s'exposer à la mutinerie, la trahison et l'indiscipline des autres commandants de bord.

Si la solitude accroissait les risques, elle augmentait aussi les probabilités de succès.

Au cours d'une de ses randonnées, Alexandre Bras de Fer fut surpris par un calme prolongé qui interrompit la croisière. Selon l'habitude, le capitaine et ses hommes se mirent à prier, demandant au Ciel le changement du temps. Leurs vœux furent exaucés, car une violente tempête soudainement se leva. La mer se déchaîna, s'enflant en de gigantesques vagues. Le vent et le feu de la foudre semblèrent s'affronter pour la possession du navire et de son équipage qui était comme cloué par la terreur. Des éclairs frappèrent les mâts qui furent abattus. Le feu du Ciel toucha le pont et le perça jusqu'à la soute aux poudres. Une épouvantable explosion fit sauter la moitié du navire avec tous les Flibustiers qui s'y trouvaient. Le reste de la carène coula sous les flots.

Trente-trois hommes seulement en réchappèrent et réussirent, en dépit des courants violents, à gagner une île à la nage. Alexandre était parmi eux et, en digne capitaine, avait voulu abandonner le dernier la carcasse fumante de son brigantin foudroyé.

Les naufragés abordèrent sur le rivage avec l'espoir de découvrir un bâtiment de leur parti ou de voir rejeter par les vagues les débris de leur voilier avec lesquels ils pourraient construire un radeau de fortune.

Leur situation était critique. Ils manquaient de tout et pouvaient

redouter les attaques des sauvages.

Quelques soirs plus tard, un fort détachement d'indiens, qui n'avait cessé de les observer, fondit sur eux. Mais Alexandre, qui avait placé des sentinelles, ne fut pas pris au dépourvu. Il les reçut de pied ferme et combattit avec bravoure, tuant les plus acharnés, dispersant les autres et faisant même quelques prisonniers.

Il garda près de lui, pendant un certain temps, les captifs auxquels il sut inspirer une vive terreur dont leur ignorance fit les frais. Après quoi, il les relâcha afin de leur permettre de rejoindre leurs compagnons, certain que ceux-ci, avertis, ne recommenceraient pas les hostilités.

Bras de Fer fit appliquer, en leur présence, sur le tronc d'un gros arbre, un plastron de buffle très épais et invita par signe certains des indigènes à décocher leurs flèches contre ce but. Ils le firent avec autant de vigueur que d'adresse. Mais leurs pointes, faites d'arêtes de poissons ou de cailloux aiguisés, égratignèrent à peine la surface du cuir.

Sur un ordre d'Alexandre, un des Flibustiers se saisit de son fusil au long canon et alla se placer à une distance double de celle du point d'où les sauvages avaient tiré. Il épaula et fit feu. Sa balle perça la peau de buffle et s'enfonça profondément dans l'arbre.

Les Indiens examinèrent le coup avec beaucoup d'attention et l'un d'eux demanda une balle pour la lancer à son tour. L'indigène l'ayant placé sur son arc, banda celui-ci et lâcha la corde, mais le plomb tomba à ses pieds. Les naufragés, alors, apparurent aux sauvages comme des êtres surnaturels, possesseurs du tonnerre et maîtres de la Mort. Les visiteurs s'en retournèrent dans les bois et firent part à leurs compagnons de ce qu'ils avaient vu. Dès lors, les Indiens ne se hasardèrent plus à tenter une nouvelle incursion.

Alexandre Bras de Fer et ses compagnons vécurent en se nourrissant de coquillages, de crabes et de poissons péchés dans les criques voisines, jusqu'au jour où l'un d'eux, interrogeant l'horizon, découvrit un navire qui se dirigeait dans leur direction. Les naufragés aussitôt se cachèrent sous les branchages, pour ne pas inspirer de défiance et tinrent conseil sur le parti qu'ils devaient prendre. Les uns suggérèrent de se présenter comme de simples navigateurs perdus sur une île déserte qui avaient droit à l'humanité de toutes les nations. Les plus sages peut-être firent remarquer qu'ils risquaient fort d'être reconnus comme des Flibustiers et qu'il était préférable de se tenir sur une prudente réserve et même sur la défensive.

Alexandre, invité à se prononcer en dernier, ne fut ni d'un avis, ni de l'autre. Il avait sa propre proposition à faire.

Ayant réclamé toute l'attention de ses compagnons, il leur dit : « Nous sommes ruinés et l'unique objet de nos vœux serait de

remplacer le bâtiment que nous avons perdu. Attendre ici la possibilité d'une attaque, c'est nous reconnaître à moitié vaincus, c'est presque nous livrer à la discrétion de ceux qui voudraient disposer de notre sort. S'il y a des lâches ici, qu'ils aillent se réfugier au plus profond des bois. Il me restera, je l'espère, assez d'amis fidèles pour tenter la capture de cette coquille ! »

Le sang-froid de Bras de Fer, son assurance et sa détermination, ainsi que la puissance de son regard qui, s'arrêtant sur chacun tour à tour, semblait fouiller dans les cœurs, rendirent l'audace aux plus hésitants.

La proposition du chef fut acceptée par tous.

Le navire s'était approché de l'île. Il jeta l'ancre à une courte distance d'une petite plage de sable. À ses mâts claquaient au vent les couleurs espagnoles. Sa structure annonçait qu'il s'agissait d'un bâtiment de commerce, mais dans les embrasures du pont apparaissaient les bouches menaçantes de huit canons.

Une partie de l'équipage, ayant mis à l'eau une embarcation, descendit à terre pour s'y approvisionner en eau douce. Plusieurs officiers accompagnaient le détachement.

Cette troupe, à elle seule, était plus importante et comptait plus d'hommes que celle qui entourait Alexandre.

Les Flibustiers, nullement déconcertés, décidèrent de tendre une embuscade.

Ils s'échelonnèrent sans bruit, se glissant sous les taillis et sous les branches basses, puis se placèrent de distance en distance, à intervalles réguliers. Dès que chacun fut en position d'attaque, Bras de Fer fit un signe. Une vive fusillade claqua, se répétant dans un bruit d'enfer. Aux premières détonations, les matelots espagnols s'arrêtèrent décontenancés et regardèrent autour d'eux. Les aventuriers ne se montrèrent pas et se tinrent cachés derrière les massifs, mais la fumée de leurs armes trahit leur présence. Ne sachant à quel nombre d'ennemis ils avaient affaire, les officiers firent coucher leurs hommes sur le sable, espérant ainsi attirer leurs assaillants jusqu'au découvert.

De leur côté, les Flibustiers, ne voyant plus rien bouger, crurent avoir mis les Espagnols hors de combat.

Alexandre Bras de Fer, impatient, s'élança hors du bois, suivi de quelques hommes, afin de voir ce qui se passait.

En le voyant apparaître sur le découvert les Espagnols poussèrent de grands cris et se relevèrent.

Le chef des Flibustiers, courant vers le commandant espagnol, eut la malchance de buter contre une racine d'arbre enfouie dans le sable.

Déjà, un des matelots s'était précipité vers lui, brandissant une hache au-dessus de sa tête et prêt à asséner un coup mortel.

Mais Bras de Fer, qui s'était relevé d'un bond, saisit l'Espagnol par le bras et, lui faisant une brutale torsion, l'obligea à lâcher l'arme.

Tout en maîtrisant l'ennemi, Alexandre se mit à crier de toutes ses forces : « À moi ! À moi, camarades ! » À cette voix qui leur était familière, les Flibustiers demeurés à l'abri accoururent de tous côtés et attaquèrent les Espagnols, qu'ils prirent sous un feu croisé, parvenant ainsi à dégager leur chef.

Les Espagnols, voyant leur retraite coupée, leurs officiers couchés parmi les morts, jetèrent leurs armes et implorèrent grâce.

Mais Alexandre Bras de Fer resta sourd à leurs supplications. Il lança : « Point de quartier ! Un seul fuyard ferait tout perdre ! »

Insensibles et cruels, les aventuriers se ruèrent sur les hommes désarmés et les massacrèrent jusqu'au dernier.

Cependant, à bord du bâtiment espagnol, on avait entendu le bruit de la fusillade. Mais le capitaine ne manifestait pas la moindre inquiétude. Il déclara : « Nos hommes ont dû rencontrer des indigènes et ces sauvages ont reçu une fameuse leçon ! »

Quelques coups de canon furent tirés à blanc pour impressionner les naturels vivant dans les parages et pour encourager les combattants, lesquels, à n'en pas douter, allaient bientôt rentrer triomphants et glorieux, leur mission accomplie.

Mais les matelots restés à bord étaient loin de la vérité. Les Flibustiers, après la rencontre, qui avait été cachée par des dunes de sable, s'étaient empressés de déshabiller les cadavres de leurs victimes et de revêtir leurs uniformes, sans oublier les grands bonnets de laine qui couvraient leurs têtes et encadraient leurs visages.

Ayant achevé de se travestir, les aventuriers se dirigèrent vers la barque abandonnée sur la grève en poussant des cris de triomphe.

Prenant place dans la chaloupe, ils ramèrent de toutes leurs forces vers le navire. Massés sur le pont, accoudés au bastingage, les Espagnols les accueillirent avec des vivats et des applaudissements.

Les échelles furent descendues pour permettre aux occupants de la frêle embarcation de remonter à bord. Mais, à peine sur le pont, les Flibustiers, démasquant leur batterie, foncèrent sur leurs adversaires l'arme au poing et en vinrent à bout en un clin d'œil.

Un quart d'heure plus tard, Alexandre Bras de Fer était maître du navire.

Celui-ci portait dans ses flancs une riche cargaison, qui, une fois le partage terminé, permit d'indemniser chacun des pertes qu'il avait subies et des souffrances qu'il avait endurées.

Tous se trouvèrent satisfaits et rentrèrent à l'île de la Tortue, bien décidés à se donner du bon temps.

Alexandre Bras de Fer, selon son habitude, se garda de faire d'inutiles dépenses. Il annonça à ses compagnons que l'aventure qu'ils venaient de vivre était la dernière de leur vie commune, car il avait décidé d'interrompre son existence tumultueuse et de rentrer en

France, pour y finir dans le calme et la quiétude les jours qui lui restaient encore à vivre.

Ce qu'il fit.





LE CHEVALIER DE GRAMMONT



Le chevalier de Grammont était le descendant d'une ancienne famille de France, dont la noblesse d'épée avait acquis une certaine renommée.

Né à Paris, vers 1650, il était fort jeune lorsque mourut son père. Il fut en grande partie élevé par sa mère, dont le second mari avait donné accès dans sa maison à un officier de fortune, c'est-à-dire d'une noblesse peu ancienne, lequel devint subitement amoureux de la sœur de Grammont.

Celui-ci, blessé des galanteries assidues d'un homme dont la naissance lui semblait méprisable et qu'il jugeait indigne de devenir son beau-frère, se mit en tête de l'éconduire.

À diverses rencontres, il ne se gêna pas pour lui faire part de ses pensées et lui dire combien sa présence lui était insupportable.

Un jour, il alla plus loin. Appelant les laquais de sa mère, il leur ordonna de jeter dehors le visiteur. Mais sa mère et sa sœur, étant accourues au bruit de la querelle, le traitèrent d'enfant mal élevé et firent des excuses à l'officier qu'elles accueillirent, ensuite avec plus de ferveur que jamais.

Le chevalier, piqué au vif, déclara que la première fois qu'il trouverait l'importun dans les salons de sa mère, il n'hésiterait pas à le tuer.

On fit peu de cas de ses menaces et l'on eut tort.

Le jour suivant, l'officier, choqué par les airs de mépris qu'affichait de Grammont, le traita si cavalièrement que le jeune homme, sautant sur une épée qui traînait dans un coin du salon, pressa son adversaire de se défendre, s'il ne voulait pas être tué sur place.

Le fiancé de Mlle de Grammont, qui songeait plutôt à parer les coups qu'à en donner, ne put résister longtemps à la furie de son adversaire et tomba sur le plancher, percé de part en part.

On le transporta chez lui avec d'infinies précautions. Il était dans un état désespéré.

En dépit des soins qui lui furent donnés, le malheureux expira deux jours plus tard.

Mais avec une noble générosité, le blessé, avant de rendre l'âme, fit adresser à son meurtrier une somme importante pour favoriser sa fuite et légua à la sœur de Grammont dix mille livres. M. de Castellan, major des Gardes, étant venu s'informer de son état, il s'efforça de le persuader que le duel s'était déroulé dans toutes les règles de l'Honneur.

Cette déclaration, jointe aux instances de la famille du chevalier, eut pour résultat de faire annuler les poursuites contre le jeune de Grammont.

Celui-ci, peu de temps après, fut admis à servir en qualité de cadet dans le régiment royal des Vaisseaux, placé sous le commandement de M. de la Leuretière.

Au bout de quelques années, M. de Grammont devint capitaine de frégate, mais sa passion pour le vin et le jeu ne tarda pas à ruiner sa fortune et son avenir.

Il dut s'enfuir pour échapper aux poursuites de ses créanciers et se rendit aux Amériques où, au lieu de cacher son nom comme Alexandre dit Bras de Fer, il le brandit bien haut et se distingua par son éloquence et sa bravoure.

Il ne tarda pas à devenir chef de pirates. Ruiné par les excès, il fit preuve, comme devait le dire un célèbre historien, Roubaud, parmi les Flibustiers, de hautes qualités qui, en Europe, l'auraient fait distinguer et rechercher par tous les cercles. Il avait peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grâce, de la générosité, qui le firent regarder bientôt comme le premier de tous les Flibustiers.

Dès qu'il voulut armer un bâtiment, plus de mille braves vinrent lui offrir leurs services.

Il choisit sept cents hommes, qui furent enrôlés pour le suivre. C'était en 1678.

Il leva l'ancre et s'en fut attaquer Maracaïbo, qui tomba sans opposer la moindre résistance. Mais, comme il n'y trouva pas les richesses qu'il avait espérées, il abandonna son navire et s'enfonça dans l'intérieur du pays.

Sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter, après des privations de toutes sortes, il arriva en vue de Tortilla. Il n'y trouva que des maisons vides. Là, comme à Maracaïbo, les habitants avaient eu le temps de s'enfuir, emportant avec eux leurs biens les plus précieux.

Grammont ordonna à ses compagnons de battre en retraite, regagna son vaisseau et rentra à l'île de la Tortue avec un butin des plus modestes.

Ce début ne fut guère encourageant. Cependant, il n'affaiblit aucunement la confiance que le noble Grammont savait inspirer à son monde.

Ayant réparé ses pertes ; il se trouva l'année suivante à la tête d'une nouvelle troupe, disciplinée et bien organisée, avec laquelle il entreprit une expédition sur la côte de Cumana.

Le pays, d'abord surpris par sa soudaine attaque, revint ensuite de sa stupeur. Les habitants ayant compté les Flibustiers, s'aperçurent que cent quatre-vingts aventuriers seulement s'étaient emparés de Puerto Cavallo, avaient emporté deux forts, détruits les ouvrages et encloué les canons.

Réagissant, ils coururent aux armes tandis qu'une troupe d'au moins deux mille soldats s'approchait à marches forcées.

Grammont, qui occupait Puerto Cavallo avec quarante de ses hommes, se voyant attaqué par une avant-garde de trois cents Espagnols, alluma un pétard pour donner le signal de la retraite au reste de sa bande qui occupait les deux forts.

Cette petite troupe eut à soutenir un combat furieux, au cours duquel Grammont fut blessé à la nuque d'un coup de feu. Il sut néanmoins conserver tout son calme et son énergie pour surveiller et protéger l'embarquement de tout son monde.

Il réussit à échapper à l'ennemi, entraînant avec lui cent cinquante riches prisonniers, parmi lesquels le gouverneur de la ville.

Pour suppléer à la modicité du butin, les Flibustiers comptaient sur les rançons de leurs captifs. Ils furent cruellement déçus.

Comme il était à l'ancre dans la rade de Gouva, souffrant terriblement de sa blessure, un ouragan violent jeta ses navires à la côte et détruisit celui qui transportait son butin et ses prisonniers.

C'était là une perte irréparable, d'autant plus que dans le sinistre, il avait été dépouillé de cent cinquante-deux pièces d'artillerie.

Ce fut pour Grammont un coup dur. Il ne fut pas seulement ruiné, mais perdit son influence. Il ne trouva plus de soldats. Il n'eut plus de vaisseaux.

Fatigué et las, il rentra à l'île de la Tortue où il se fit soigner et prit un très long repos. Quelques mois plus tard, il était d'aplomb et avait retrouvé la santé. Il reçut alors la visite de deux capitaines flibustiers de très grande renommée. Van Horn et Laurent de Graff. La

conversation à peine engagée, Grammont proposa une association.

Ils préparaient une expédition contre Veracruz. Grammont, très intéressé, s'offrit à les accompagner, et puisqu'il n'avait pas de navire, il demanda à être engagé comme simple Flibustier.

Van Horn et Laurent de Graff acceptèrent de le voir se joindre à eux et lui offrirent le commandement d'un tiers de leurs forces. Ces deux capitaines étaient des hommes habiles. Leur audace alliée à celle du chevalier pouvait permettre d'espérer de grandes choses. La venue de Grammont ne pouvait qu'être utile aux deux aventuriers qui, depuis un certain temps, ne vivaient pas en parfaite harmonie.

Laurent de Graff reprochait à son camarade d'avoir gardé pour lui seul le produit de plusieurs captures pour le partage desquelles ils étaient associés.

Les préparatifs de leur nouvelle expédition, la présence à leurs côtés de leur nouveau partenaire leur fit, pour un certain temps, oublier leur dissentiment.

Les associés de Grammont méritent d'être connus.

Van Horn était originaire de Hollande. Il avait débuté dans la marine comme simple matelot. Ayant économisé le plus qu'il pouvait, il était parvenu à mettre de côté quelques centaines de piastres. Il déserta son bord, où il avait subi de mauvais traitements, et réussit à atteindre le Havre de Grâce, en France.

La Hollande et la France étaient en guerre. Le déserteur n'eut aucune peine à obtenir des lettres de marque pour aller en course contre le commerce de ses compatriotes.

Il équipa alors un petit bâtiment de pêcheurs, réunit une trentaine d'hommes d'équipage bien armés et sortit du port sans canons, mais décidé à se procurer ceux du premier venu qu'il pourrait prendre à l'abordage.

Soutenu par la chance des audacieux, il captura successivement plusieurs petits voiliers de commerce qu'il vendit à Ostende et, avec la somme encaissée, il put acheter un navire de guerre.

En peu de temps, sa renommée devint telle qu'il fut sollicité par plusieurs capitaines désireux d'opérer sous ses ordres et il eut à commander une véritable escadre.

Van Horn se rendit redoutable à la marine marchande de tous les pays. À l'exception des bâtiments français, il forçait tous les autres à amener leur pavillon pour rendre hommage au sien sous peine de pillage.

La paix de Nimègue ayant mis un terme aux hostilités entre la Hollande et la France, il déclara à son équipage qu'à l'avenir il ne ferait plus de distinction entre amis et ennemis sur les routes des mers.

Il tint parole.

Plusieurs capitaines français rançonnés par lui portèrent plainte

devant le gouvernement. Le maréchal d'Estrées, qui avait reçu l'ordre de le chasser, se mit à sa poursuite et détacha contre lui une frégate pour le prendre mort ou vif. Van Horn se trouva bientôt serré de près et, séparé de son escadre, chercha vainement à gagner le large.

Il lui était impossible de soutenir une lutte inégale sans risquer d'être coulé bas. Il prit alors une singulière résolution. Il fit replier les voiles et se rendit en chaloupe à bord du navire français avec l'assurance d'un innocent qui vient demander l'explication d'une méprise ou d'une injustice.

Le commandant de la frégate le laissa monter à bord et consentit à le recevoir. Ce fut pour lui dire qu'il avait reçu l'ordre de l'arrêter et de le conduire en France.

Le Hollandais feignit la plus grande surprise et protesta que sa conduite n'avait jamais cessé d'être fidèle au mandat qu'il avait obtenu.

Le commandant du navire lui répondit avec une certaine ironie : « Je veux bien croire aux assurances que vous me donnez, mais j'ai des ordres formels et il ne dépend pas de moi de les modifier. Je ne doute pas que M. le maréchal d'Estrées, entre les mains de qui je dois vous remettre, ne s'empresse de vous faire justice ! »

Van Horn, tout en écoutant l'officier, remarqua que les matelots de la frégate s'apprêtaient à lever l'ancre.

Entre deux dangers, celui de rester prisonnier et celui de se faire massacrer sur place, le corsaire n'hésita pas un seul instant. Redressant la tête et fixant son interlocuteur dans les yeux, il lui lança d'une voix impérative :

« Commandant, prenez garde à ce que vous allez faire ! »

Le capitaine de la frégate ne dit mot. Van Horn, un sourire narquois sur les lèvres, poursuivit : « Croyez-vous, commandant, que les miens souffriront qu'on m'enlève sous leurs yeux ? Mon lieutenant ne me verra point partir sans venir attacher son navire comme un brûlot aux flancs de votre frégate ! Si vous avez envie de sauter en l'air avec moi, vous n'avez qu'à faire un mouvement. Mes ordres étaient donnés d'avance et les compagnons de Van Horn ne sont pas gens à reculer ! »

Le commandant pâlit à cette menace. L'épouvantable renommée des Flibustiers ne lui permettait pas de mettre en doute les périls qui le menaçaient.

Comme il n'avait pas reçu l'ordre de s'exposer aux hasards d'un combat, il décida de rendre la liberté à son prisonnier.

Van Horn qui, intérieurement, se félicitait de son audace, s'empressa de regagner son bord en toute hâte et hissa les voiles pour s'éloigner au plus vite.

Il mit le cap vers les Amériques et cingla vers Porto Rico.

À cette époque de l'année, les galions du roi d'Espagne devaient

quitter ce port, les cales bourrées de cargaison, et gagner, sous escorte, les côtes d'Europe.

Les Espagnols redoutaient davantage les corsaires de France et de Hollande que les marines de ces deux puissances. Les galions n'osaient se mettre en route sans être escortés par deux ou trois navires de guerre.

Van Horn rencontra deux navires montés par des Flibustiers anglais. Leur ayant fait part de ses intentions, il les associa à l'exécution de son plan.

Cette escadre, quelques jours plus tard, jeta l'ancre devant Porto Rico.

Confiant dans son étoile, faisant montre d'une incroyable témérité, le chef descendit avec vingt hommes dans un canot et pénétra dans le port au bruit des cymbales et des trompettes.

Il mit pied à terre, déclarant que l'ingratitude du gouvernement français l'ayant dégoûté, il venait à la tête de trois navires se mettre au service des Espagnols.

Le gouvernement de Porto Rico le crut sur parole et lui fit un accueil des plus empressés, le comblant de faveurs.

Van Horn déclara qu'il était impatient de montrer son zèle et son dévouement. Il demanda que pour la première épreuve on lui confie la mission d'escorter les fameux galions.

Si incroyable que cela pût paraître, on s'empressa d'accéder à son désir.

Les précieux navires reçurent l'ordre de mettre à la voile, tandis que Van Horn obtenait du gouverneur des lettres qui le recommandaient au ministre de la Marine d'Espagne et demandaient pour lui les plus hautes récompenses pour le remercier du succès de sa mission.

Trois jours plus tard, les trois navires flibustiers s'échelonnaient sur le flanc du convoi. Van Horn fit hisser un pavillon rouge à la flèche du grand mât. C'était le signal convenu avec ses associés.

Chaque navire corsaire choisit sa proie et passa à l'attaque. Les bâtiments espagnols tentèrent de fuir. Trois y parvinrent, un quatrième, durement maltraité, réussit à les rejoindre, mais les deux derniers, criblés de mitraille et prêts à couler, tombèrent au pouvoir des assaillants.

Van Horn se trouva à la tête d'un fabuleux butin. Il récompensa largement ses compagnons et les Anglais qui l'avaient utilement secondé. Il comprit qu'à la suite de ses succès, il n'avait plus aucun ménagement à attendre des nations européennes.

Sa trahison envers les Espagnols allait être rendue publique. Il devenait un pirate isolé et se trouverait à la merci des événements.

Il n'avait d'autre ressource que de se joindre aux Frères de la Côte. Ce fut alors qu'il rencontra de Grammont.

Laurent de Graff, troisième membre de l'association, était un Flamand, qui ne cédait en rien aux deux autres en courage et en habileté.

On ne vit jamais plus habile canonnier ; son coup d'œil n'avait point d'égal pour la justesse du pointage et les tireurs au fusil les plus expérimentés étaient moins sûrs de leurs coups que Laurent du boulet dont il réglait la portée.

Prompt, hardi, résolu dans les calculs d'un plan, il ne croyait à rien d'impossible et se riait des obstacles. Il avait servi dans la marine espagnole en qualité d'officier d'artillerie et participé à plusieurs combats contre les Flibustiers à la Jamaïque et à Saint-Domingue.

Les chances de la guerre le firent tomber entre les mains de ses adversaires. Ceux-ci éprouvèrent son courage par les apprêts de la torture et, le voyant impassible en face de la mort affreuse qu'on lui préparait, ne crurent pas acheter trop cher le concours d'un tel homme en lui offrant le commandement d'un navire.

Laurent de Graff n'aimait pas les Espagnols. Il les avait servis uniquement par intérêt. Les prestiges de l'indépendance et de la fortune le séduisirent et l'entraînèrent dans le sillage de plusieurs aventuriers de la Flibuste.

Ses premières courses furent si heureuses que les Espagnols concentrèrent toutes leurs forces, dans le seul but de réduire un aussi dangereux adversaire.

Ayant appris qu'à la suite d'une légère mésentente, l'escadre de Van Horn s'était détachée de lui, ils envoyèrent à la poursuite de Laurent de Graff deux de leurs meilleurs bâtiments, armés chacun de soixante canons et ayant à bord mille cinq cents soldats.

Pour l'approcher plus facilement, les Espagnols lorsqu'ils l'aperçurent, hissèrent le pavillon rouge des Frères de la Côte. Laurent crut avoir affaire aux navires de Grammont. Il se laissa gagner de vitesse, mais lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il se trouvait à portée de feu des Espagnols.

La partie n'était pas égale. Il ne laissa pas apparaître ses appréhensions et, jugeant qu'il ne pouvait sortir de là que par la victoire ou en se sacrifiant, il réunit son équipage. Du banc de quart il dit : « Il ne faut pas fuir, mais attaquer ! Chacun à son poste pour l'abordage et n'oubliez pas que les Espagnols mettent à la torture tous les Flibustiers pris les armes à la main ! »

Ces paroles stimulèrent ses compagnons.

À ce moment, les Espagnols tirèrent leur première bordée. Les Flibustiers y répondirent par un feu de mousqueterie.

Quoique blessé par un boulet, le chef des aventuriers dirigea lui-même le feu de ses canons avec tant d'adresse qu'il renversa le grand mât de son plus proche ennemi.

Le désordre causé par la chute de ce mât permit aux Flibustiers de s'enfuir et de gagner le large sans être poursuivis.

Ce bref combat fit du bruit.

Le gouvernement anglais envoya à Laurent de Graff des lettres de naturalisation.

En Espagne, les deux capitaines qui n'avaient pu s'emparer d'une poignée de forbans furent jugés par un tribunal de Madrid et condamnés à mort.

À quelque temps de là, Laurent de Graff ayant appris que trois navires espagnols le recherchaient, rassembla une escadre de huit navires, avec des capitaines tels que Michel Bouage, Jocquet, Lesage et Braha et se mit à la poursuite des Espagnols.

En vain, ceux-ci, traqués, tentèrent de fuir. Laurent de Graff ne leur en donna pas le temps.

Après un combat de neuf heures il s'empara de trois de leurs vaisseaux.

Ainsi de Grammont, Laurent de Graff et Van Horn formaient une redoutable association. À celle-ci devaient se joindre, mais sans avoir l'initiative des opérations, d'autres capitaines de valeur, tels que ceux qui avaient participé au dernier combat de Laurent de Graff contre les Espagnols.

Mille deux cents aventuriers répartis sur quatre navires leur obéissaient.

Leur but était Veracruz, sur la côte de la Nouvelle-Espagne (qui devait devenir plus tard le Mexique).

L'entreprise n'était pas sans difficultés. La ville de Veracruz était alors défendue par un mur flanqué de huit tourelles et de deux bastions dominant le rivage. Ces ouvrages mal entretenus pouvaient néanmoins soutenir un siège, car ils étaient complétés par la forteresse de San Juan d'Ulloa, construite sur un rocher à un mille du port. Trois mille soldats étaient répartis dans les différents postes militaires.

On ne pouvait attaquer la ville qu'avec les plus grandes précautions. On garda le secret le plus absolu et les trois chefs ne révélèrent pas le but de l'expédition. Ils déclarèrent seulement en termes vagues qu'on se dirigeait vers le continent américain et qu'on était assuré d'un grand succès.

Ces réticences ne plurent aucunement aux Flibustiers, habitués à connaître les secrets de leurs chefs. Ils manifestèrent si peu de bonne volonté que de Grammont suggéra un expédient propre à vaincre leurs hésitations.

Ils firent comparaître devant eux des prisonniers espagnols qui annoncèrent que, sous peu de jours, deux galions devaient quitter Goava pour Veracruz.

L'enthousiasme fut à son comble et les aventuriers se présentèrent

pour signer leur engagement.

Cette troupe embarqua aussitôt sur quatre bâtiments, qui mirent à la voile sans plus attendre.

Lorsque l'escadre arriva devant Veracruz, deux navires seulement s'approchèrent de la ville. Ils portaient les couleurs espagnoles. Les habitants accoururent sur le rivage et les prirent pour les deux voiliers chargés de cacao qu'ils attendaient.

Mais ils remarquèrent que les deux navires manœuvraient au large, au lieu d'avancer. Cela fit naître quelques inquiétudes et un groupe d'hommes s'en fut alerter le gouverneur, don Luis de Cordoba. Mais ce gentilhomme refusa de partager leurs craintes.

La nuit survint ; les habitants de Veracruz se couchèrent tranquillement, persuadés qu'à leur réveil ils trouveraient les deux navires à l'ancre.

Vers minuit, les vaisseaux d'arrière-garde, ayant rejoint les autres, mouillèrent à la faveur des ténèbres dans la vieille Veracruz, située à deux lieues de la nouvelle ville. Six cents aventuriers descendirent à terre et se divisèrent en deux colonnes.

La première, commandée par de Grammont, se porta sur la ville qu'elle atteignit au petit jour. Les sentinelles surprises ne purent donner l'alarme et les occupants des avant-postes furent massacrés. Les soldats, bousculés dans leurs casernes, se rendirent sans résistance.

Les habitants n'eurent pas le temps de fuir et, en moins de deux heures, la ville tout entière était au pouvoir des Flibustiers.

Pendant ce temps, Laurent de Graff, avec la seconde colonne, avait marché vers San Juan d'Ulloa. Il n'eut qu'à mettre les factionnaires de service endormis sur les remparts hors d'état de nuire, pour devenir maître des batteries qu'il retourna aussitôt pour tenir en respect les gens du fort et ceux de la ville. Après quoi, il fit rouler des barils de poudre près des casernes. Dans d'effroyables explosions, la citadelle sauta.

La ville devint rapidement la proie de violents incendies. Les Flibustiers, se dispersant dans les rues, achevèrent à coups de fusil les soldats qui avaient été épargnés par les explosions.

D'autres traînèrent dans la plus grande église les habitants prisonniers et entourèrent l'édifice de fascines et de barils de poudre. Ils firent savoir qu'ils étaient prêts à y mettre le feu, au moindre geste de rébellion.

Cette précaution leur permit de piller la ville à loisir.

Ils employèrent deux heures à charger leurs vaisseaux de tout ce que la ville contenait de plus précieux. Le butin consistait en or et argent monnayés, en bijoux, en cochenille, en meubles de prix, pour un total de six millions de piastres.

Ils ne purent emporter davantage. Leurs sentinelles, voyant

s'avancer une armée formidable, donnèrent l'alerte.

Avant de quitter les lieux, les Flibustiers firent entrer les prêtres dans les églises, pour y prêcher aux prisonniers le sacrifice de ce qu'ils pouvaient avoir caché. Les malheureux, qui n'avaient bu ni mangé depuis trois jours, se cotisèrent en hâte et réunirent deux cent mille piastres. C'était peu. On les menaça de mort. Ils ne purent donner davantage.

Heureusement, l'évêque de Veracruz, en tournée dans son diocèse, prêta deux millions de piastres que ses fidèles s'engagèrent à lui rembourser dans les plus brefs délais.

La moitié de cette somme fut immédiatement versée. Il fallut attendre le reste pendant quelques jours.

Mais le bruit se répandit que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'approchait avec dix-sept vaisseaux et des forces armées considérables.

Les Flibustiers comprirent la nécessité de s'éloigner le plus vite possible. Ils rembarquèrent sans tarder et, pour s'indemniser du million qui leur manquait, ils emmenèrent mille cinq cents esclaves noirs.

La flotte du vice-roi les rencontra non loin des côtes mais elle passa à côté d'eux sans tirer un coup de canon.

Van Horn et Laurent de Graff ne cessaient de se disputer. En vain, de Grammont s'efforçait de faire cesser leur mésentente.

Pendant le retour, Laurent de Graff, profitant de ce que le Hollandais dormait affalé sur une table, après de nombreuses libations, le frappa traîtreusement de son poignard et le tua.

Grammont se déclara aussitôt héritier du défunt, ce qui amena de vives protestations de la part des Flibustiers. Ceux-ci n'aimaient pas Van Horn, qui les avait souvent brutalisés, mais ils détestaient son héritier, qui affectait un souverain mépris pour tout ce qui n'était pas de la noblesse. Il trouva très peu de compagnons qui voulussent demeurer à son bord. Il en resta toutefois assez pour lui permettre de rejoindre l'île de la Tortue.

À quelque temps de là, un bâtiment britannique armé de trente canons vint rôder au large des côtes françaises de Saint-Domingue. Il semblait très intéressé par ce qui se passait à terre. Son insistance inquiéta le gouverneur qui dépêcha une chaloupe pour lui demander ce qu'il faisait. L'Anglais, avec morgue et dédain, répondit : « Je me promène. D'ailleurs je n'ai de compte à rendre à personne. La mer n'est-elle pas libre ? »

Lorsque cette réponse fut rapportée à de Grammont, celui-ci entra dans une violente colère. Frappant du poing sur la table, il s'écria : « Je vais déranger la promenade sentimentale de ce Goddam ! »

Il se rendit lui-même à la rencontre du Britannique, l'aborda,

l'accrocha, bondit sur le pont et se rendit maître du navire, après avoir passé tout l'équipage au fil de l'épée. Le capitaine seul survécut et fut emmené prisonnier.

Pendant ce temps, les Flibustiers qui avaient abandonné de Grammont s'en étaient allés croiser non loin de Carthagène, avec deux navires à peine en état de tenir la mer. Le gouverneur de cette ville leur envoya deux frégates en excellent état et un navire armé de quatre-vingt-quinze canons. En moins d'une heure de combat, les Flibustiers se rendirent maîtres de cet armement.

Ils chargèrent un groupe d'Espagnols qui avaient échappé à la mort de porter au gouverneur le message suivant :

« Monseigneur,

Nous vous remercions de l'attention délicate que vous avez eue en nous envoyant deux frégates dont nous avons le plus pressant besoin pour remplacer nos chaloupes vermoulues. Si votre Seigneurie possède encore quelques bons vaisseaux dont elle veuille se défaire, nous les recevrons avec joie et reconnaissance. Mais que votre Haute et Puissante Seigneurie n'oublie pas d'y mettre beaucoup d'argent, sinon nous aurions la douleur d'exterminer, sans quartier, tous ceux qui les monteraient. Nous attendons votre réponse pendant quinze jours. »

Le gouverneur ne répondit pas. Les aventuriers alors revinrent à Saint-Domingue.

De Grammont attendait leur retour pour se lancer dans de nouvelles entreprises.

Plus de mille deux cents hommes vinrent lui offrir leurs services, escomptant une audacieuse et fructueuse aventure.

Le désir général était de tenter un coup de main contre Carthagène, mais le manque de vivres fit décider qu'on irait d'abord piller Campêche pour se ravitailler.

On fit les préparatifs en s'entourant d'infinies précautions. Néanmoins, il fallut mettre dans la confidence le nouveau gouverneur de l'île, M. de Cussy, pour lui demander des lettres de marque, sous prétexte de faire la course aux bâtiments espagnols.

La véritable intention du chef de l'expédition ne fut pas révélée. Aussi, grande fut la surprise du chevalier de Grammont lorsque, tout étant prêt au départ, il reçut à son bord la visite de M. de Cussy, en personne, qui lui déclara que le gouvernement français désapprouvait formellement la conduite licencieuse des Flibustiers et avait envoyé plusieurs frégates pour dissoudre leur association. Grammont n'était pas homme à se laisser intimider par une autorité dont il se sentait prêt à secouer le joug impuissant. Dissimulant son intention de désobéir, il fit l'apologie de ses compagnons, qui ne méritaient pas une telle ingratitude en remerciements des services qu'ils avaient rendus.

Ajoutant le sarcasme à ses plaintes, le chevalier déclara : « Après

tout, Monsieur, comment sauriez-vous prouver que le roi est informé de nos projets actuels alors que la plupart de mes frères les ignorent complètement ? Je puis toutefois conjecturer de tout ceci que votre philanthropie ne peut souffrir les petites cruautés auxquelles la résistance des Espagnols nous entraîne parfois malgré nous. Je vous jure, foi de Corsaire, que nous ne nous livrerons, plus à aucun excès en dehors de ceux tolérés par les lois de la guerre ! »

M. de Cussy eut le courage de s'adresser directement aux équipages en leur proposant d'interrompre leurs courses. Plus de mille deux cents voix rauques couvrirent la sienne.

De Grammont fit remarquer : « Vous voyez, Monsieur le gouverneur, je n'ai point dicté leur réponse. Je ne saurais, sans une insigne lâcheté, me séparer de ces intrépides aventuriers qui m'ont donné leur confiance ! »

M. de Cussy voulut ajouter un mot, mais de nouvelles protestations s'élevèrent. Certains proposèrent de le jeter par-dessus bord. Il put quitter le navire sans être molesté, grâce au sang-froid de Grammont. Le gouverneur exhala sa colère en menaces impuissantes. Il regagna la côte sous les lazzis et les injures des Flibustiers.

Dans la nuit du 16 juillet 1685, la petite escadre de Grammont, profitant d'un vent favorable, se dirigea vers le port de Campêche et jeta l'ancre à quatorze lieues de la ville.

Le chef des Flibustiers fit aussitôt descendre neuf cents hommes dans vingt-deux canots et leur ordonna d'avancer en longeant la côte le plus près possible, mais en évitant de faire du bruit.

Le lendemain, les aventuriers arrivèrent à une portée de canon de Campêche. Le jour se levait et personne ne s'était douté de leur présence. À neuf heures, Grammont donna l'ordre de descendre. Les Espagnols les regardèrent s'approcher, ne pouvant s'imaginer qu'on put ainsi essayer d'attaquer en canots, en plein jour, une ville fortifiée.

Les Flibustiers se formèrent en colonne et se mirent en marche, avançant avec une entière sécurité. Une frégate espagnole, mouillée dans le port, prise d'inquiétude, avait tiré un coup de canon pour donner l'alarme, mais voyant que cette troupe étrangère ne s'arrêtait point, en conclut qu'il ne pouvait s'agir que de pillards et, lui tournant le flanc, lui vomit une bordée de mitraille. Mais, par un incident imprévu que l'on peut attribuer à une imprudence des canonniers ou de quelques matelots, le feu prit à la Sainte-Barbe et, malgré tout le zèle déployé par l'équipage, la frégate sauta au bout de quelques minutes.

Dans la ville, on crut que les Flibustiers avaient amené avec eux des brûlots et l'épouvante fut à son comble. Mais l'avantage des lieux et la discipline ne purent tenir tête à l'audacieuse fortune de Grammont.

La décharge des Espagnols n'atteignit que huit hommes. Fidèles à

leur système de lutte au corps à corps, les Flibustiers s'élancèrent sus à l'ennemi, le bousculant jusque dans ses retranchements, puis dans la ville où furent harcelés les fuyards.

Mais, là, un nouveau danger les attendait.

Les habitants s'étaient barricadés avec des meubles et des charrettes amoncelés, derrière lesquels on avait mis en place plusieurs batteries d'artillerie.

Mais Grammont avait prévu les intentions des Espagnols. Il fit entrer ses hommes dans les premières maisons qu'ils rencontrèrent, avec ordre de massacrer tous ceux qui tenteraient d'opposer la moindre résistance.

Des fenêtres des étages supérieurs, ils descendirent les canonniers près de leurs pièces et mitraillèrent ceux qui se tenaient derrière les barricades.

La rue principale fut promptement nettoyée. Grammont alors, se jetant à la tête d'un groupe d'élite, fonça vers les canons abandonnés et les retourna contre les assiégés.

En trois heures de combat, il fut maître de la place et les habitants éperdus implorèrent humblement de sa pitié la suspension du carnage.

Pour compléter cette victoire, il fallait s'emparer d'un fort que défendaient encore quatre cents hommes, disposant de vingt-quatre canons. Cet obstacle était d'importance et nécessitait un siège en règle.

Grammont ne voulut l'entreprendre qu'après avoir donné à ses hommes trois jours de repos et de pillage.

Pendant ce temps, ses navires vinrent s'emboîser devant la ville pour en défendre l'approche aux bâtiments espagnols qui pouvaient se montrer d'un instant à l'autre.

Les quarante pièces trouvées dans la ville furent dressées en batterie. Alors, le feu s'ouvrit, terrible et meurtrier. Il dura neuf heures et fut si intense qu'il sembla que la petite citadelle devait tomber en cendres.

Du haut d'une éminence voisine, six cents Flibustiers abattaient avec une redoutable précision chaque soldat espagnol qui s'avavançait à découvert au-delà des remparts.

Cependant, soit que les murailles fussent trop épaisses, soit que les pièces d'artillerie ne fussent pas assez puissantes, il fut impossible de percer une brèche.

Les munitions s'épuisaient en pure perte et les aventuriers, impatients, réclamaient à cor et à cri qu'on leur donnât le signal de l'assaut.

Grammont, lui-même, lassé d'une si longue attente qui pouvait lui amener de nouveaux adversaires, résolut de tenter le lendemain, à la première lueur du jour, un enlèvement de vive force, lorsqu'il apprit le soir même par un transfuge, le départ de la garnison.

Les Flibustiers prirent tout d'abord cette nouvelle pour une ruse de

guerre ; ils redoublèrent de prudence, pour éviter tout traquenard.

Cependant, la nuit fut tranquille. Au matin, ils envoyèrent un détachement en reconnaissance. Ces hommes pénétrèrent dans la forteresse abandonnée et y trouvèrent deux hommes seulement : un Anglais qui avait servi dans l'armée espagnole et un jeune officier qu'un rare sentiment de l'honneur avait enchaîné à son poste en une violente protestation contre la couardise de ses soldats.

Les Flibustiers demeurèrent deux mois à Campèche, envoyant chaque jour des groupes battre la campagne dans un rayon de douze lieues afin de ramasser quelque butin.

Sur ces entrefaites, le gouverneur espagnol de Mérida, informé de ce qui s'était passé, s'était porté avec un détachement de neuf cents hommes dans les forêts proches de Campèche où il s'était tapi.

Un jour, un détachement d'aventuriers qui battait la campagne tomba au milieu de cette troupe. Ils étaient montés sur des chevaux et des mulets et, peu accoutumés à cette manière de voyager, ils se trouvèrent désarmés et dans l'impossibilité de combattre.

Profitant de la seule chance qu'il leur restait, ils tournèrent bride au plus vite et regagnèrent la ville de toute la vitesse de leurs montures.

Toutefois, pris en chasse par les Espagnols, ils laissèrent sur le terrain une vingtaine des leurs dont deux prisonniers.

Grammont, vivement affecté par cette perte et surtout par le sort qui menaçait deux de ses plus braves compagnons, hasarda pour leur rendre la liberté une tentative d'un genre nouveau.

Il fit proposer au gouverneur de Mérida de lui envoyer en échange tous les habitants de Campèche qu'il tenait bloqués dans leurs murs, ajoutant que, si cette négociation était repoussée, il ordonnerait un massacre général.

Le gouverneur répondit fièrement que les Flibustiers étaient maîtres d'incendier et d'égorger suivant leurs caprices, que l'Espagne était assez riche en hommes et en trésor pour rebâtir et repeupler Campèche.

Cette réponse mit Grammont en fureur. Il prit le messenger du gouverneur et le promena dans la ville que les aventuriers incendiaient en de nombreux points. Il fit trancher, en sa présence, la tête de cinq habitants et le renvoya tout ruisselant de sang au général espagnol pour lui dire que ce n'était là que le prélude de sa vengeance.

Le gouverneur, indigné, envoya un second émissaire porteur de menaces plus sévères. Grammont se contenta de raser les fortifications et d'abandonner les malheureux habitants dépouillés de tout au milieu des débris de leurs meubles et de leurs demeures dont il fit faire un feu de joie.

Le 29 août, ne voyant pas revenir le messenger du gouverneur, lequel

menaçait toujours d'attaquer mais ne le faisait jamais, le chef des flibustiers se rembarqua avec toute sa bande et mit la voile vers Saint-Domingue.

En y arrivant, Grammont apprit qu'en son absence, les Espagnols étaient venus faire une descente sur la côte française et avaient enlevé plusieurs bâtiments dans les ports.

Ces événements avaient considérablement modifié les intentions de M. de Cussy, qui jusqu'alors avait vainement cherché autour de lui un aussi bon chef que le chevalier.

M. de Cussy demanda que le poste de lieutenant pour la partie Sud de Saint-Domingue fût offert à l'intrépide corsaire.

M. de Grammont était loin de s'attendre à un pareil accueil. Il accepta bien volontiers cette proposition, qui lui assurait une existence régulière et une situation lui valant la considération de tous. Mais il demanda au gouverneur d'entreprendre, avant l'arrivée de son brevet, une dernière course, sous le pavillon des Frères de la Côte, à la renommée duquel il avait si largement contribué.

Grammont leva l'ancre aussitôt, emmenant avec lui quatre-vingt-quatre hommes d'élite soigneusement sélectionnés.

Laurent de Graff, lui aussi, avait été pourvu d'un nouveau poste officiel. C'était là une manière de régulariser la situation et d'enlever aux chefs de la Flibuste toute possibilité d'entreprendre des activités personnelles.

Lorsqu'il fut pourvu d'un titre officiel, Laurent de Graff ne fut plus bon à rien. Ce fut un déclassé, incapable d'agir. Il ne put même devenir un officier passable.

Quelques années plus tard, un détachement espagnol ayant débarqué, Laurent de Graff qui, autrefois, lorsqu'il entreprenait un raid en territoire ennemi, faisait montre d'une rare audace, ne tenta pas de repousser les visiteurs. Il fit sauter le fort et s'enfuit après avoir détruit une partie de la ville. Il abandonna même sa femme aux Espagnols.

Mandé en France pour y être interrogé, le corsaire fut reconnu inapte au commandement des troupes de terre. On lui donna le grade de capitaine de frégate.

Grammont, plus astucieux, comprenant qu'en lui offrant le poste de lieutenant du roi, on voulait mettre fin à toutes ses activités, avait donc pris une dernière fois la mer.

On demeura de longs mois sans la moindre nouvelle de lui.

M. de Cussy, ayant enfin obtenu de Versailles son brevet, ne put le remettre à son titulaire.

Grammont ne revint jamais.

Que devint-il ? Quelle fut sa destinée ? Le mystère demeure entier.

Grammont périt-il dans un naufrage ? Fut-il attaqué par des forces

supérieures ? Fit-il sauter son navire, pour ne pas tomber aux mains de l'adversaire duquel il ne pouvait attendre aucune générosité, ni pitié ?

On ne le saura jamais.

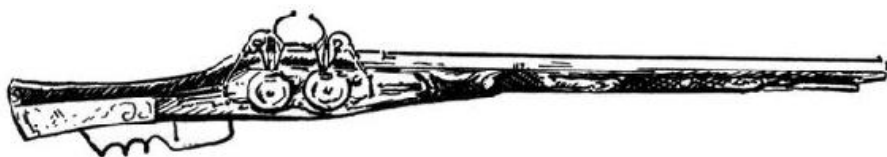
Après lui, la Flibuste française, entravée, persécutée, entra dans une période de décadence.

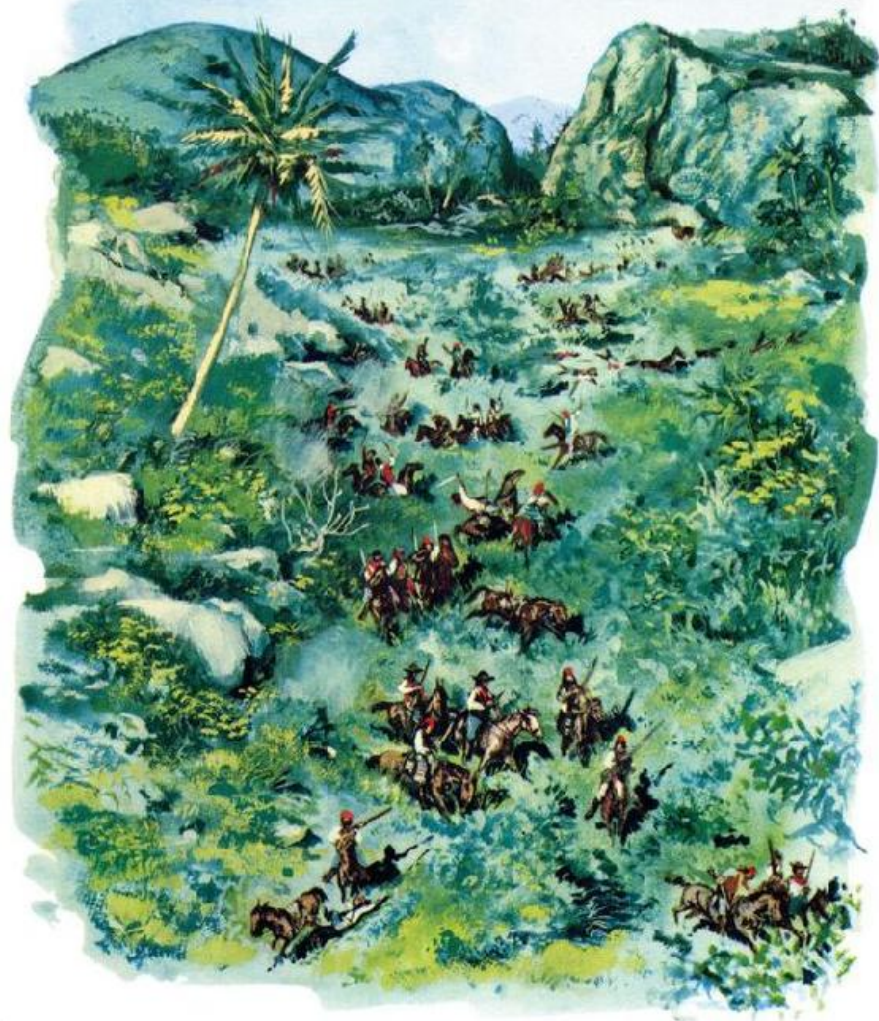
Le gouverneur de Saint-Domingue essaya vainement de retenir les corsaires et les pirates et d'en faire de paisibles habitants, se livrant à la culture ou à la pêche.

Presque tous émigrèrent à la Jamaïque.

Mais les Frères de la Côte n'allaient pas interrompre leur existence à cause de la disparition de l'un d'entre eux.

Après Grammont, un autre allait prendre sa place, un Anglais, qui fut certainement le plus illustre de tous les coureurs de mers : Morgan.





MORGAN



L'île de la tortue n'étant plus assez grande pour servir d'entrepôt et de repaire aux Flibustiers, dont le nombre ne cessait de s'accroître de jour en jour, il fallut chercher un nouveau centre.

Les Anglais s'étant emparés de la Jamaïque en 1655, cette île devint le point de ralliement de tous les aventuriers britanniques.

La Jamaïque offrait plus de ressources que le rocher de la Tortue. De plus elle présentait du point de vue stratégique d'énormes avantages et la vente des prises se fit plus facile.

Le premier Anglais qui s'installa en ce nouveau lieu fut Lewis Scott. De là, il entreprit sa première expédition qui le conduisit à San Francisco de Campèche, où il pénétra à l'improviste et qu'il pillra. Les Habitants lui ayant payé une forte rançon, il revint tranquillement à la Jamaïque.

Peu de temps après, un second aventurier, du nom de Manswell, suivit son exemple, fit plusieurs incursions sur la même côte et tenta même de passer dans la mer du Sud, c'est-à-dire l'océan Pacifique, en traversant l'isthme de Panama. De violentes disputes s'étant élevées entre ses compatriotes et des Français engagés dans sa troupe, sa tentative ne réussit qu'à moitié.

Néanmoins, Manswell s'empara de l'île de Sainte-Catherine et s'y installa un certain temps, y créant une petite république d'aventuriers.

Un des Flibustiers parmi les plus audacieux et les plus intrépides

naquit à la Jamaïque de parents hollandais. C'était Jean Davis, dont il fut question dans un chapitre précédent.

Après lui, l'Anglais Morgan devint le chef le plus redouté des aventuriers de la Jamaïque.

Cet homme violent, brutal, sans scrupules, menant l'existence d'un véritable bandit, enrichi par le vol, termina sa vie dans son pays natal entouré de l'estime et de la considération de ses concitoyens.

Il était le fils d'un laboureur aisé du pays de Galles. Affecté dès son enfance d'une indicible paresse, il s'enfuit un jour de la ferme paternelle. Vainement son malheureux père avait tenté de lui inculquer des sentiments d'honnêteté et de lui donner le goût du travail.

Le jeune garçon gagna la côte, s'en fut rôder sur les quais d'un port et bavarda avec les matelots dans les cabarets. Cela lui donna l'idée de voir du pays et il embarqua comme simple mousse sur un bâtiment de la marine royale.

À l'escale de la Barbade dans les Antilles, il déserta, et s'en fut errer sur les routes se faisant, tour à tour, vagabond, mendiant et même brigand.

Il fut recherché et poursuivi pour quelques méfaits dont la potence pouvait fort bien être le salaire. Il gagna donc aussi vite que possible la Jamaïque et fut tout heureux de contracter un engagement parmi les Flibustiers de sa nation.

Il ne tarda pas à acquérir une certaine réputation. Habile au jeu, il s'enrichit rapidement, acheta un modeste navire et s'associa avec plusieurs compatriotes. Ensemble, ils firent une expédition sur la côte de Campêche et revinrent avec un butin appréciable.

Manquant d'expérience, comprenant qu'il avait encore beaucoup de choses à apprendre, Morgan offrit ses services à un vieux corsaire, Manswell, qui le prit comme lieutenant.

Ensemble, ils dirigèrent une expédition contre l'île de Sainte-Catherine, où ils fondèrent une colonie.

La mort de Manswell, en 1668, laissa au plus brave l'héritage du commandement.

Pleins d'affection pour un chef qui les avait souvent conduits à la fortune, les flibustiers anglais estimèrent qu'ils devaient honorer sa mémoire en confiant leur destinée à celle du jeune lieutenant qu'il avait choisi.

Morgan, sans la moindre opposition, fut élu chef des six cents aventuriers, qui tous lui jurèrent fidélité.

Rêvant de grandes entreprises, Morgan, après quelques courses heureuses mais sans grande importance, lança un appel à tous les Flibustiers qui voulaient se joindre à lui et leur donna rendez-vous à l'île de Cuba, peu distante de celle de Sainte-Catherine.

En attendant leur venue, il s'installa à Sainte-Catherine, qu'il transforma en une puissante forteresse et un centre d'approvisionnement. Il envoya des messagers aux marchands de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre pour obtenir d'eux, moyennant finances, des vivres et des munitions. Avant d'avoir obtenu leurs réponses, il se trouva dans l'obligation de prendre la mer.

Il se rendit à Cuba, où l'attendaient sept cents hommes décidés, Anglais et Français, qui tous lui jurèrent de l'accompagner là où il jugerait bon de les emmener, et de combattre sous ses couleurs.

Pressentant de nombreuses dissensions entre des gens de deux nations, il inséra dans l'acte d'association une clause qui lui donnait le pouvoir de condamner immédiatement à mort, sans jugement, tout aventurier qui en blesserait ou tuerait un autre.

Les Flibustiers se réunirent ensuite en conseil pour mettre au point leur plan d'action.

Certains proposèrent un raid contre Santiago, qui avait déjà été pillé. D'autres suggérèrent une descente sur La Havane ou Campêche. Plusieurs aventuriers qui avaient séjourné dans la première ville firent remarquer que le château défendant La Havane était en réparation, par conséquent hors d'état de résister et que, par ailleurs, le clergé y était immensément riche.

La proposition était fort tentante, mais d'autres aventuriers qui avaient fait un séjour dans les geôles cubaines soulignèrent que pour réussir une telle entreprise, il fallait être au moins mille cinq cents hommes.

Quelqu'un, ensuite, proposa Porto del Principe, ville populeuse de Cuba, enrichie dans le commerce des cuirs. Situé dans la plaine, assez loin de la côte, facile à surprendre, Porto del Principe n'avait encore jamais été attaqué.

Une telle suggestion fut acceptée d'emblée.

On partit pour Sainte-Marie, le port le plus proche du but à atteindre.

Morgan avait embarqué sur son propre vaisseau un prisonnier espagnol dont il comptait utiliser les services une fois débarqué. Mais l'homme, profitant de l'obscurité de la nuit, trompa la surveillance de ses gardiens, se jeta à la mer et gagna le rivage à la nage.

Il courut à Porto del Principe et alerta les autorités de la ville. Le gouverneur, réveillé, prit à la hâte les premières mesures défensives. Les habitants reçurent des armes et furent postés en différents points. Des arbres furent abattus pour constituer des obstacles sur la route, tandis que huit cents hommes se portaient à la rencontre des aventuriers, espérant pouvoir s'opposer à leur débarquement.

Malheureusement, ils arrivèrent trop tard. Déjà Morgan et ses compagnons avaient mis pied à terre. Ils avaient même largement

progressé et découvert certains des obstacles dressés pour les arrêter.

Morgan, afin d'éviter toute perte de temps et aussi toute rencontre pouvant le retarder, modifia sa route et avança sous bois, à l'abri des regards indiscrets.

Lorsque les Flibustiers quittèrent la forêt pour s'engager à découvert dans la savane, le gouverneur de Puerto del Principe, qui les avait repérés, jugea le moment opportun pour déclencher la contre-attaque et donna ordre à sa cavalerie de charger.

Les aventuriers rapidement formèrent le carré et reçurent à bout portant les cavaliers contre lesquels ils déclenchèrent un violent feu de mousqueterie, avec une extraordinaire précision. Tous les coups portèrent, opérant de sérieux dommages dans les rangs espagnols.

Après quatre heures de combats violents, le terrain resta au pouvoir des assaillants. Les rescapés, parmi les défenseurs de la ville, se replièrent dans leurs maisons et, des fenêtres, arrêtaient pour un temps l'avance de l'ennemi.

Morgan, comprenant qu'il devait pour conquérir la ville en faire le siège maison par maison, préféra recourir à un moyen énergique et radical. Il fit savoir aux habitants que si la ville ne se rendait pas immédiatement, il y mettrait le feu. De plus, il ferait tuer sous leurs yeux les femmes et les enfants déjà en son pouvoir.

Cette menace plongea toute la ville dans la plus profonde consternation et entraîna la capitulation. Pour sauver leur vie, celles de leurs femmes et de leurs enfants, les habitants se plièrent aux exigences du chef des Flibustiers.

Durant le premier combat, aux abords de la ville, de nombreux notables s'étaient empressés de faire partir des marchandises, du mobilier et des biens précieux, pour les soustraire au pillage.

Les aventuriers s'en rendirent compte et entrèrent dans une vive fureur. La trêve fut violée et les maisons devinrent le théâtre de sanglantes exactions. Certains habitants furent torturés, afin de révéler la cachette où ils avaient dissimulé leurs biens.

Les Espagnols, avec un extraordinaire courage, tinrent tête aux forbans et plus d'un préféra mourir plutôt que de parler.

Puerto del Principe fut méthodiquement pillé tandis que tous les rescapés, hommes et femmes, les enfants et les esclaves, étaient parqués dans la grande église. Les aventuriers exigèrent une double rançon : l'une pour leurs personnes, s'ils ne voulaient pas se voir déportés à la Jamaïque ; l'autre pour leur ville, s'ils ne voulaient pas la voir détruite par un embrasement total.

Quatre prisonniers furent envoyés dans les bois environnants, pour y avertir leurs compatriotes qui s'y étaient réfugiés et pour leur demander de réunir la somme exigée. Ils furent promptement de retour et déclarèrent que la double rançon serait payée mais que cela

nécessiterait un délai d'au moins quinze jours, délai qui fut accordé.

Seulement, quelques jours plus tard, on découvrit sur un prisonnier une lettre qu'il avait reçue secrètement du gouverneur de Santiago, par laquelle celui-ci incitait les habitants à se faire tirer l'oreille pour le paiement de la rançon et à retenir sous n'importe quel prétexte les pirates dans la ville. Il leur assurait qu'il n'allait pas tarder à arriver à la tête d'une puissante armée et qu'ils les libéreraient.

Morgan prit la décision de repartir au plus tôt et annonça qu'il se contenterait seulement de cinq cents bœufs et vaches pour le ravitaillement de ses navires. Mais il ne faisait pas pour cela abandon de la rançon. Afin d'être assuré de la toucher, il désigna parmi les habitants de Campêche six des notables les plus riches et les emmena comme otages.

Les Flibustiers n'étaient pas contents. Le butin qu'ils étaient parvenus à amasser ne dépassait pas une valeur de cinquante mille piastres. Il y eut entre eux des querelles, des chicanes, des disputes. Des clans se formèrent par nationalités et les hommes faillirent en venir aux mains.

Morgan, pour éviter le pire, décida de séparer ses hommes en deux groupes, les Anglais et les Français, et céda à ses derniers un de ses vaisseaux.

Ainsi, la plupart des Français quittèrent Morgan et, s'étant désigné un chef de leur nationalité, s'en furent chercher fortune sous leur propre pavillon.

Le départ des Français ne fit que renforcer l'entente entre les Britanniques, qui se regroupèrent plus intimement autour de Morgan. Ils lui jurèrent fidélité et s'efforcèrent de lui amener de nouvelles recrues. En très peu de temps, les Anglais se virent à la tête de neuf bâtiments de divers tonnages et formant une troupe homogène de quatre cent soixante hommes.

Cherchant de nouveaux objectifs, Morgan arrêta son choix sur le port de Porto-Bello, ville florissante qui était considérée comme le plus grand marché du Nouveau Monde pour les métaux précieux. C'était, après La Havane, la plus forte place de toutes les possessions espagnoles en Amérique.

Porto-Bello était défendu par trois bastions fortifiés et deux châteaux, Saint-Jacques et Saint-Philippe, montaient la garde de chaque côté de l'entrée du port.

Mais le climat de la ville était fort insalubre et quatre cents familles seulement vivaient à l'intérieur de la vaste enceinte. Il y avait de nombreux magasins et entrepôts dont les propriétaires résidaient non loin de là, dans une région plus hospitalière, celle de Panama.

Lorsque Morgan révéla ses intentions, ce fut parmi ses compagnons une très vive stupeur. Aucun d'entre eux n'aurait osé envisager un

aussi téméraire et audacieux projet. Il y eut des protestations et certains même, parmi les plus intrépides, é mirent des objections. Ils étaient, assurèrent-ils, en infériorité numérique et ne pouvaient se lancer dans une telle aventure.

Morgan haussa les épaules et répliqua : « L'enjeu en vaut la peine ! Et moins nous serons, plus importantes seront nos parts de butin ! »

Cette remarque subtile rallia les derniers hésitants. L'entreprise contre Porto-Bello fut décidée.

La paix venait d'être signée à Aix-la-Chapelle. Les Espagnols firent remarquer qu'ils n'étaient plus en guerre avec l'Angleterre. Ils demandèrent aux Flibustiers de suspendre les hostilités. Les aventuriers répliquèrent :

« Ce traité dont vous nous parlez ne nous concerne pas ! Nous n'avons pas été invités aux conférences et n'avons pas participé aux conversations ! »

Ils refusèrent donc catégoriquement de revenir sur leur décision.

Morgan et ses hommes vinrent mouiller, durant la nuit, à quelque distance de la ville. Il laissa ses bâtiments à la garde de quelques-uns de ses compagnons, tandis que les autres prenaient place dans des embarcations pour aller débarquer dans un silence absolu non loin du port.

Un Britannique qui connaissait les lieux guida quatre de ses compagnons et les entraîna dans les ruelles sombres. Ce détachement avait reçu l'ordre de se rendre jusqu'au premier poste espagnol ; d'égorger la sentinelle et d'occuper ce point stratégique.

Le factionnaire, appuyé sur sa hallebarde, luttait contre le sommeil qui alourdissait ses paupières. Il n'entendit pas venir l'ennemi. En un tournemain, il fut assailli, dominé et mis hors d'état de nuire. Un bâillon sur la bouche, il fut conduit par deux flibustiers devant Morgan, qui procéda aussitôt à son interrogatoire. Sous la menace, le prisonnier finit par parler et donna tous les renseignements voulus.

Après quoi, Morgan fit avancer sa troupe jusqu'au pied du fort le plus proche. Voulant ménager ses hommes, le chef des Flibustiers eut recours à une ruse.

Appliquant la pointe de son poignard contre les côtes du prisonnier, il obligea celui-ci à répéter mot pour mot les paroles qu'il lui dicta. L'Espagnol, ainsi, invita ses camarades à ne pas tenter une inutile résistance, évitant de ce fait de sévères représailles.

Alerté, le commandant du fort se précipita au milieu de ses soldats et tenta de les convaincre. Il y parvint et les défenseurs de la ville, un moment indécis, foncèrent sur les remparts et ouvrirent un feu nourri, tirant dans toutes les directions, ne sachant où se trouvait l'ennemi tant la nuit était épaisse.

L'artillerie, à son tour, déclencha un feu violent. Les boulets, passant

au-dessus des assaillants blottis contre les murailles du fort, allaient tomber loin de là, ne causant pas la moindre victime parmi les Flibustiers.

Mais ceux-ci ne demeurèrent pas inactifs. Patiemment, ils creusèrent au pied des fortifications une profonde cavité dans laquelle ils placèrent un baril de poudre, auquel était fixée une longue mèche soufrée. Ayant déroulé celle-ci sur le sol, ils s'éloignèrent prudemment après y avoir mis le feu.

Quelques secondes plus tard, une violente explosion ébranla l'air et lorsque la fumée se dissipa, une large brèche apparut dans le système de défense de la ville.

Morgan poussa un rugissement de joie et, brandissant une hache, il s'élança le premier à l'assaut. Ses compagnons, subjugués par son exemple, le suivirent.

En quelques instants, la garnison du fort fut mise hors d'état de nuire.

Le chef des Flibustiers avant de quitter les lieux fit mettre le feu à un magasin de poudre. Les vainqueurs s'étant promptement éloignés, une nouvelle explosion retentit. Du fort il ne restait que ruines fumantes. Pas un seul de ses défenseurs n'était en vie.

Ne rencontrant plus aucune résistance, les Flibustiers foncèrent vers la ville au pas de course.

Les habitants, saisis d'angoisse, s'empressaient de cacher leurs biens les plus précieux. Certains les déposèrent au fond de leurs puits ; d'autres dans un coin de leur jardin, d'autres encore dans leurs caves.

Le gouverneur, réussissant à se glisser par une porte de derrière, quitta Porto-Bello et s'empressa de gagner le second fort, d'où il fit tirer une vive canonnade sur les assaillants.

Les hommes de Morgan engagèrent la riposte. Celle-ci se poursuivit jusqu'au milieu du jour sans apporter de grands changements. Un assaut fut tenté contre le fort, il échoua. Alors, les aventuriers se mirent à tirer à boulets rouges, de plein fouet sur les portes du bastion. Mais celles-ci, bardées de fer, résistèrent victorieusement. Aucun projectile ne parvint à les ébranler.

Les Espagnols, du haut des chemins de ronde, ripostaient en utilisant toutes sortes de projectiles, des grenades aussi bien que des pots à feu et même de simples pierres, qui firent de nombreuses victimes parmi les Anglais.

La lutte était rude et, un instant, Morgan douta de la victoire, quand, à une courte distance du premier fort conquis, il vit claquer au vent les couleurs britanniques. Ce spectacle lui redonna de l'assurance, ainsi qu'à ses compagnons.

Il envoya chercher tous les moines et toutes les religieuses des couvents de la ville, les rassembla en une seule troupe et leur fit porter

des échelles jusqu'au mur d'enceinte du fort.

Les échelles furent liées l'une à l'autre, côte à côte, afin de permettre à douze hommes de monter de front à l'escalade.

Elles furent appliquées contre la paroi et les religieux contraints de monter les premiers. Pour les inciter à obéir, les Flibustiers leur lardaient les côtes de la pointe de leurs lances ou de leurs épées.

Morgan avait pensé qu'en voyant apparaître ses compagnons, le gouverneur cesserait son tir meurtrier. Il n'en fut rien. Les malheureux moines et religieuses crièrent de toutes leurs forces, lui demandant de les épargner. Les défenseurs du poste demeurèrent sourds à leurs supplications.

Pendant ce temps, en retrait, les aventuriers réussissaient à tirer par-dessus la muraille, peu élevée, sur les pièces d'artillerie qui étaient comme à découvert. Les canonniers tombaient pendant la manœuvre nécessaire au chargement des canons.

Le désespoir commença à s'emparer des soldats, qui entrevoyaient pour eux l'issue fatale de la rencontre. Ils manifestèrent leur intention de déposer les armes, mais le gouverneur demeura sourd aux supplications des officiers, comme il était demeuré sourd à celles des moines et des religieuses.

Le fort fut bientôt jonché de cadavres espagnols. Les Flibustiers s'élancèrent à l'assaut, se servant des morts pour escalader la muraille jusqu'au faîte.

Ayant enjambé le parapet, ils se mirent à lancer contre les derniers défenseurs de la place des boulets faits de terre cuite emplie de poudre, qui causèrent de sérieux ravages parmi les Espagnols, lesquelles reculèrent pas à pas, en s'efforçant de contenir leurs ennemis avec leurs piques.

La première enceinte fut enfin occupée. Il restait le plus gros du fort à conquérir. C'était une tour carrée et massive, dominant le port et qui, puissamment armée d'artillerie échelonnée sur une plate-forme, tenait à distance les vaisseaux de Morgan.

Le chef des Flibustiers, une fois encore, somma le gouverneur de se rendre. Celui-ci lui répondit en lâchant sur les assaillants une violente bordée d'artillerie.

Il ne restait plus qu'à poursuivre le combat.

En dépit des difficultés que cela représentait, les Flibustiers s'élancèrent à l'assaut, le sabre à la main et en poussant de sourdes clameurs.

Toute résistance fut vaincue. Ils attaquèrent la tour, puis forcèrent la porte avec les canons pris sur le mur d'enceinte. Après quoi, ramassant tout le bois qu'ils pouvaient trouver, des affûts de canon, des broussailles, des branches d'arbres brisées, des clôtures et des portes des bâtiments, ils allumèrent un grand feu pour enfumer les derniers

défenseurs de Porto-Bello. Certains de ceux-ci, commandés par leurs officiers, tentèrent une ultime sortie mais ils furent reçus par les Anglais à l'affût.

Le gouverneur persistait à tenir tête. Les derniers Espagnols se révoltèrent contre lui. Morgan, admirant son courage, voulut lui sauver la vie. Le fier Castillan lui répondit avec mépris et refusa la grâce qu'on lui offrait. Vainement, son épouse et ses deux filles le supplièrent de se rendre.

« J'ai fait mon devoir, dit-il avec un calme déconcertant. Je préfère trouver la mort ici que de comparaître un jour, devant mon roi qui, me sachant vaincu par de tels bandits, me demandera des comptes ! »

Les Flibustiers outrés de se voir traités de bandits, l'abattirent sous une rafale de leurs mousquets.

Le combat terminé, tous les prisonniers, hommes et femmes, furent enfermés dans un enclos, tandis que les Flibustiers blessés étaient rassemblés dans une des plus belles maisons de la ville, transformée ainsi en hôpital. Ils reçurent les premiers soins que nécessitait leur état.

Alors, le pillage de la ville commença.

Refusant de secourir les malheureux habitants blessés en défendant leurs biens et leur ville, les Flibustiers se répandirent dans les ruines et firent montre d'une incroyable sauvagerie, appliquant à ceux qui avaient le malheur de tomber en leur pouvoir des supplices et des tortures inimaginables.

Un messenger vint avertir Morgan que le président du Panama, don Juan Perez de Guzman, était en train de regrouper toutes ses troupes disponibles et se préparait à marcher au secours de Porto-Bello.

Quinze jours s'écoulèrent sans la moindre alerte. Pas une seule troupe ennemie ne se montra aux alentours. Pendant ce laps de temps, les Flibustiers s'efforcèrent de réunir des vivres en quantités importantes et de les transporter ainsi que leur butin à bord de leurs navires.

Ils gaspillèrent inutilement leurs ressources, ce qui les amena à ne plus se nourrir que de viande d'âne ou de cheval.

Les cadavres des gens et des animaux morts n'étaient pas enterrés, aussi l'air était-il irrespirable. Des maladies pestilentiennes sévirent parmi les occupants et les habitants. Morgan comprit qu'il était indispensable de quitter la région au plus vite.

Auparavant, il eut l'audace de dépêcher auprès de don Juan Perez de Guzman, deux prisonniers chargés de lui réclamer cent mille piastres pour la rançon de Porto-Bello.

Le président de Panama n'avait réussi à enrôler que mille cinq cents hommes. Il jugeait que ce n'était pas assez. Il se mit néanmoins en route, voulant rejoindre les Flibustiers avant leur départ et leur faire

payer très cher leur vandalisme.

Morgan, qui avait placé des observateurs aux alentours de la ville et qui avait aussi ses espions, fut aussitôt alerté. Quinze cents hommes, c'était une force redoutable. Oui, mais pas pour Morgan, qui se mit en devoir de s'organiser afin de leur offrir une réception digne d'eux.

Ayant rassemblé sa bande, il se glissa dans un défilé abrité par d'épais bosquets et des bois touffus. Il laissa passer le président de Panama et son armée et leur coupa aussitôt après la retraite. Tombant brutalement sur les arrières de l'ennemi, il engagea le combat avec une rare violence.

Don Juan Perez de Guzman reçut le choc avec beaucoup de sang-froid et montra dans le métier des armes une habileté digne des meilleurs stratèges. Profitant de ce que Morgan n'avait pas fermé les deux issues du défilé, il s'y engouffra et parvint à sortir de l'étreinte que s'efforçait de refermer sur lui le chef des Flibustiers.

Il réussit à s'éloigner et, une fois hors d'atteinte, il envoya à Morgan un de ses officiers, lui disant que s'il ne quittait pas le jour même Porto-Bello, il engagerait à nouveau le combat.

Le chef des Anglais répliqua qu'il ne quitterait les rivages proche de la ville que lorsqu'il aurait reçu la rançon exigée. De plus, si on le faisait attendre trop longtemps, sa patience, et surtout celle de ses hommes, pourrait être à bout. Alors le feu serait mis à la ville, qui brûlerait avec tous les prisonniers.

Le président de Panama fut anéanti par une telle réponse, à laquelle il était loin de s'attendre. Il avait espéré une solution pacifique et se trouvait devant une situation quasi inextricable. Il était dans un complet isolement. Incapable de se porter au secours des habitants de Porto-Bello, il les fit avertir qu'il ne pouvait plus rien entreprendre pour les aider à sortir de leurs ennuis. Il leur suggérait d'aller payer à Morgan ce qu'il pouvait sur la rançon exigée.

Oëxmelin écrit, à ce sujet : « Guzman avait servi dans les armées des Flandres un certain temps avec le grade de « mestre de camp ». Il ne put refuser une espèce d'admiration à ces aventuriers surprenants, qui, sans entreprendre un siège en forme, étaient parvenus, en quelques heures, à emporter une ville défendue par une muraille, deux forts et du canon. Il ne pouvait concevoir de quelles armes ces conquérants s'étaient servis pour obtenir un tel succès.

Il envoya donc un nouveau parlementaire à Morgan pour lui offrir de sa part quelques présents et le prier de lui faire passer un échantillon de ses armes, qu'il désirait garder en souvenir. »

Morgan reçut fort aimablement l'émissaire et lui tendit un simple pistolet de poche, avec douze balles et une poire à poudre. Il lui dit :

« Remettez de ma part ce petit cadeau à M. le Président, puisqu'il digne y attacher quelque importance en ma faveur. C'est là un

échantillon des armes qui ont conquis Porto-Bello ! Que M. le Président daigne le garder précieusement pendant une année. Passé ce laps de temps, j'aurai l'honneur d'aller à Panama, pour lui en démontrer l'usage ! »

Don Juan Perez de Guzman comprit sans peine ce que cachait l'ironique compliment du chef des Flibustiers. Il lui répondit par l'envoi d'une splendide émeraude enchâssée dans un anneau d'or pur. En même temps, il lui retournait son pistolet, ses balles et sa poire à poudre ; lui déclarant qu'il était en possession de telles armes et qu'il tenait à lui épargner les frais du voyage à Panama, où il risquait de recevoir un tout autre accueil qu'à Porto-Bello.

Les Anglais rembarquèrent après avoir hissé à bord de leurs navires les canons du fort. Ils enclouèrent ceux qu'ils ne purent emporter.

Ils firent voile vers l'île de Cuba, où ils procédèrent au partage du butin, composé en grande partie de marchandises précieuses et de bijoux. L'ensemble pouvait être chiffré à près de deux cent cinquante mille piastres en or ou en argent monnayé.

Lorsque fut terminée la répartition, laquelle ne se passa pas sans échanges de mots et de violences, les Flibustiers regagnèrent la Jamaïque, où les cabaretiers firent des affaires d'or. En quelques jours, en échange de mauvais alcools, ils devinrent les propriétaires de ces inestimables richesses.

Redevenus oisifs, désœuvrés, sans un liard et sans crédit, les aventuriers ne songèrent plus qu'à repartir pour de nouvelles courses.

Morgan reçut, par protection du gouverneur de l'île, le commandement d'un navire de guerre armé de trente-six canons.

Il regroupa ses partisans et, au mois de janvier 1669, il leva l'ancre pour Saint-Domingue.

Dans un des ports, au cours d'une escale, il rencontra un navire de Saint-Malo, armé de vingt-deux pièces d'artillerie avec un équipage de corsaires.

Ce navire était la propriété d'armateurs qui l'avaient affrété pour commercer avec les Espagnols, mais les matelots s'étaient révoltés, sitôt arrivés dans les mers d'Amérique. Ils étaient prêts à faire cause commune avec les Flibustiers de l'île de la Tortue.

Morgan leur fit des propositions afin de les rallier sous son pavillon, car ces hommes pouvaient être pour lui de précieuses recrues. Les Français refusèrent de se ranger sous ses ordres.

Ils n'avaient pas la conscience très tranquille, car, dans les premiers jours de leur croisière indépendante, ils avaient attaqué un bâtiment de commerce battant pavillon britannique et lui avaient subtilisé une grande partie de sa cargaison.

Ils eurent la légèreté d'avouer ce méfait à Morgan, qui parut n'y attacher aucune importance, mais qui en lui-même se promettait de

venger l'affront fait à la marine de son pays natal.

Il invita à son bord pour dîner le capitaine et les officiers du voilier malouin, les traita avec magnificence et, une dernière fois, leur demanda de devenir ses partenaires. Devant un nouveau refus, Morgan se leva, fit un signal. Une porte s'ouvrit à double battant et un groupe de flibustiers anglais armés jusqu'aux dents apparut, menaçant. Les convives, sidérés, étaient désormais prisonniers.

Quelques heures plus tard, Morgan, ayant réuni ses lieutenants en un conseil de guerre, leur fit part de ses intentions de se rendre à Savanah. Il avait appris la venue dans ce port d'une flotte d'Espagne transportant d'innombrables richesses.

Puis il harangua ses hommes auxquels il exposa son plan. L'assistance l'écouta avec ravissement et lui proclama son soutien absolu.

Les aventuriers, prévoyant leurs futures conquêtes, s'abreuvèrent d'eau-de-vie et défoncèrent les tonneaux de vin.

Les ombres de la nuit avaient envahi les alentours, quand brusquement retentit une violente explosion. Le navire venait de sauter et sombra, engloutissant avec lui trois cent cinquante Anglais et les prisonniers français.

Trente hommes seulement échappèrent à la catastrophe. Morgan était parmi eux. Ils avaient eu la chance de se trouver dans la grande cabine, à l'autre extrémité du pont et loin du centre de l'explosion.

Les rescapés et les équipages des autres navires tentèrent de porter secours aux malheureux qui se noyaient. Ils ne repêchèrent que des débris humains ou des cadavres.

Sur plusieurs morts français, on trouva des papiers portant des menaces et des injures à l'adresse des Britanniques.

Quelques jours plus tard, quatorze navires se présentèrent au rendez-vous que leur avait donné Morgan. Le reste de l'équipage du bâtiment de Saint-Malo, qui, du fait de la perte de ses officiers, avait été empêché de reprendre la mer, se voyant entouré de toutes parts, se rendit sans combattre et fut conduit à la Jamaïque, où, plainte ayant été portée contre lui, il passa en jugement.

Morgan se trouvait fort handicapé par la perte qu'il venait de subir.

La plus importante unité de son escadre disposait seulement de quatorze pièces d'artillerie de petit calibre et il avait une troupe de neuf cent soixante hommes dévoués et prêts à la suivre.

D'autres épreuves l'attendaient.

Une nuit, une violente tempête se déchaîna, malmenant à tel point ses navires que huit d'entre eux furent perdus.

Il était convenu qu'en cas de séparation par la suite d'attaques et d'incidents de navigation, les commandants devaient se regrouper dans la baie d'Ochoa.

Morgan s'empressa de s'y rendre, mais personne ne vint l'y rejoindre. Il n'avait avec lui que cinq cents compagnons.

Conseillé par un des lieutenants, le célèbre Pierre le Picard, il résolut d'entreprendre une incursion contre Maracaïbo.

Sans rencontrer la moindre difficulté, il parvint jusqu'à l'entrée de la baie. Mais les Espagnols, sur les ruines de l'Islet-aux-Ramiers, qui, on s'en souvient, avait été détruit en 1666, par Pol l'Olonnois, avaient reconstruit un nouveau fort doté d'une artillerie puissante. Celle-ci ouvrit le feu sur l'escadre ennemie.

Morgan s'attendait à une vive résistance, mais à sa grande surprise, le combat, brusquement, cessa comme par enchantement.

Plutôt que de prolonger la résistance et d'utiliser au mieux le système de fortifications, le chef de la garnison espagnole donna l'ordre d'évacuer le fort.

Avant de quitter les lieux, il entassa à proximité de la poudrière des matières inflammables, auxquelles il mit le feu. Il escomptait que l'incendie se communiquerait aux munitions lorsque les Flibustiers arriveraient sur les lieux.

Morgan, en progressant, s'était douté de quelque supercherie et promit une forte récompense à quiconque irait explorer les lieux. Vingt volontaires se présentèrent. Lorsqu'ils parvinrent au faîte de l'enceinte, ils aperçurent une épaisse fumée.

Ils foncèrent vers l'incendie et disparurent au milieu des flammes. Peu après, ils réapparaissaient sur les chemins de ronde en agitant les bras pour signaler que la route était libre.

La place tout entière fut investie et Morgan fit démolir le fort, ne voulant pas laisser derrière lui une position que pourraient utiliser contre ses troupes de nouveaux ennemis.

Les aventuriers avaient encore à franchir une distance de six lieues, mais les eaux ayant baissé, ils durent quitter leurs vaisseaux et poursuivre leur progression dans de simples canots.

Les Espagnols évacuèrent Maracaïbo, non seulement la ville, mais aussi les retranchements, les bastions et tous les points stratégiques d'où ils pouvaient retarder l'avance des assaillants.

Morgan rencontra, sur sa route, quelques vieux esclaves impotents et des malades réunis dans un petit hôpital. Dans les maisons abandonnées, il n'y avait que des vivres en très petites quantités.

Soucieux de mettre à l'abri leur marchandise et leur mobilier, les habitants, ne pensant qu'à leur propre salut, s'étaient enfuis le plus loin possible de leurs demeures.

Morgan, furieux, ordonna à un groupe de Flibustiers d'aller fouiller les bois environnants. Ses hommes revinrent avec cinquante mulets lourdement chargés de biens précieux et une trentaine de fugitifs, hommes, femmes et enfants, qui furent mis à la torture pour leur faire

avouer les emplacements de leurs cachettes. Quelques esclaves qui ne voulurent point trahir leurs maîtres furent mis à mort.

Chaque matin, la chasse aux Espagnols reprenait dans les forêts environnantes et chaque soir, de terribles supplices étaient infligés aux nouveaux prisonniers.

Il en fut ainsi pendant trois semaines.

Devant l'insuccès de leurs recherches, les Flibustiers continuèrent leur route vers Gibraltar, où ils pensaient que les habitants de Maracaïbo avaient trouvé refuge.

Lorsqu'ils apprirent l'arrivée prochaine des aventuriers, les gens de Gibraltar, se souvenant de leurs malheurs précédents, furent pris d'une folle terreur et se précipitèrent dans les bois, où ils se retranchèrent en faisant des fascines, au moyen d'abattis d'arbres.

Les Flibustiers réussirent à retrouver deux cent cinquante habitants dans la campagne environnante. Les malheureux, garrottés, furent traînés sur la place centrale de Gibraltar et soumis, comme à l'accoutumée, à des tortures odieuses.

Personne ne fut épargné. Femmes, vieillards, enfants, prêtres et religieuses furent livrés à leurs sanguinaires bourreaux.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi dans un horrible carnage. Certains individus ayant préféré révéler les lieux de leurs cachettes furent épargnés. Ils demeurèrent néanmoins prisonniers. Morgan en désigna quatre et leur accorda la liberté en déclarant qu'il gardait les autres comme otages jusqu'au jour où lui serait versée la rançon qu'il exigerait et qui devait être payée à Maracaïbo.

De retour dans cette ville, Morgan fut soudain pris d'une grande frayeur en voyant trois vaisseaux de guerre espagnols apparaître à l'entrée du lac. Ainsi placés, ils interdisaient le moindre passage. L'un d'eux était armé de quarante canons, le second de trente-huit et le troisième de vingt-quatre. Plus de mille cinq cents hommes étaient répartis sur leurs bords. À l'Islet-aux-Ramiers, un détachement procédait à la remise en état des retranchements.

Les bâtiments des Flibustiers se trouvaient en fâcheuse posture, engagés sur des bas-fonds qu'ils ne pouvaient quitter qu'en s'exposant dangereusement à la canonnade ennemie. Toute fuite s'avéra impossible. Toutes les informations reçues révélaient que la situation de Morgan était des plus critiques.

Le chef des aventuriers dépêcha l'un de ses prisonniers à l'amiral espagnol lui faisant savoir que si on ne le laissait pas passer, l'affaire finirait dans le feu et le sang.

La réponse fut la suivante :

« Nos alliés et nos voisins m'ayant donné avis que, nonobstant la paix et la forte amitié qui règnent entre le roi d'Angleterre et Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne, mon maître, vous avez eu

l'insolence d'entrer dans le lac de Maracaïbo pour y commettre toutes sortes d'hostilités, piller les sujets de l'Espagne, massacrer les uns et mettre les autres à contribution, je suis venu avec des forces suffisantes pour châtier exemplairement les auteurs de cette infâme action...

« Je consentirai à vous laisser passer sans représailles pour retourner dans votre pays, si vous rendez jusqu'à la dernière parcelle toutes les dépouilles dont regorgent vos embarcations. Si vous refusez d'accepter ma parole comme garantie, car les officiers d'un royaume civilisé ne traitent pas avec des voleurs, si vous refusez de vous soumettre immédiatement à la condition que je vous impose, si demain, au soleil levant, je n'ai pas reçu des otages l'assurance que tous vos prisonniers sont en pleine liberté et jouissent de la pleine restitution de ce que vous leur avez ravi, j'irai vous chercher à Maracaïbo, et, dussiez-vous changer la ville en fournaise, je saurai vous atteindre et vous traiter comme vous le méritez. »

Ce message était signé de l'amiral don Antonio del Campo d'Espinosa. Il était daté du 24 avril 1669, à bord de *La Magdalena*.

Morgan, en lui-même, reconnut que la situation était encore plus dramatique qu'il ne l'avait supposé. Il ne pouvait sortir de là que par un miracle.

Il tenta une ultime négociation, répondant en ces termes :

« Les Flibustiers offrent d'évacuer Maracaïbo, sans faire aucun dommage à la ville et sans insister davantage sur la rançon qu'ils avaient droit d'exiger des vaincus. Ils proposent en même temps, de remettre en liberté tous les prisonniers qu'ils ont faits, la moitié des esclaves et les otages qu'ils ont faits à Gibraltar pour garants des contributions promises. Ils demandent, en échange, à sortir librement de la baie sans être visités et inquiétés, sous aucun prétexte, par l'escadre espagnole. »

L'amiral repoussa ces propositions avec hauteur et mépris. Il répondit en déclarant sèchement qu'il accordait deux jours, pas un de plus, aux Flibustiers pour accepter ses premières conditions. Faute de quoi, ils devaient s'attendre à être traités sans merci.

Ainsi les aventuriers n'avaient plus qu'à choisir entre une retraite honteuse ou un combat à mort.

Morgan ne se laissa pas abattre et donna à ses hommes l'exemple du courage. Il fit face à la situation.

Il donna ordre de ligoter tous les prisonniers espagnols, les esclaves indiens et tous les otages amenés de Gibraltar.

Après quoi, il fit réunir tout ce qu'il y avait de poix, de soufre et de poudre qui n'était pas indispensable, avec l'intention de convertir l'un de ses plus gros vaisseaux en brûlot.

Il fit ensuite fabriquer des sortes de bombes, constituées d'un

mélange de poix et de soufre, enduites de goudron, lesquelles pouvaient être utilisées comme de simples grenades.

Puis on amincit intérieurement les parois du bâtiment choisi, afin de le rendre plus vulnérable et qu'il puisse voler en pièces au moindre choc.

Sur le pont, il fit aligner des mannequins grossièrement façonnés en bois et en chiffons, que l'on pouvait confondre de loin avec des soldats immobiles attendant les ordres. Ces blocs de bois, en effet, étaient revêtus d'habits d'hommes et coiffés de chapeaux à larges bords. Ils portaient des armes et arboraient des drapeaux.

Enfin, dans les flancs du navire, on tailla des embrasures dans lesquelles on plaça des poutres en bois qui, de loin, pouvaient être prises pour des canons.

Afin que la supercherie fût complète, on fixa près du gouvernail un large pavillon britannique.

Le brûlot fut placé en tête d'un convoi qui se composa ensuite de chaloupes, de canots et de barques de différentes grandeurs. Au centre, dans une seule embarcation, se trouvaient groupés tous les prisonniers mâles. Les femmes étaient dans le canot suivant, avec tous les effets précieux, or, argent, pierreries et étoffes de prix. Le reste du butin était réparti entre toutes les autres embarcations.

Don Antonio del Campo d'Espinosa était des plus optimistes et il avait la certitude d'avoir l'avantage. Il tenait à sa merci le redoutable Morgan. Il déclara même à ses officiers qu'il regrettait de les envoyer à un combat sans risque ni danger.

Les préparatifs des aventuriers demandèrent presque une semaine. Lorsqu'ils furent enfin terminés, Morgan réunit tous ses hommes et leur fit jurer de combattre jusqu'à la mort. Il leur affirma qu'ils n'avaient aucune grâce à attendre des Espagnols.

Le 30 avril 1669, la flottille de Morgan leva l'ancre et mit le cap vers la mer. Le jour se levait à peine.

L'amiral, dont le bâtiment se trouvait au milieu du chenal entre l'Islet-aux-Ramiers et le rocher de la Vigie, observa attentivement la lente progression de ses ennemis, prenant le brûlot qui était en tête pour le navire de Morgan.

Don Espinosa, voulant tirer à coups sûrs, ordonna à son artillerie d'attendre ses instructions pour ouvrir le feu. Mais il s'aperçut brusquement de son erreur. Hélas, il était trop tard. Le brûlot poursuivant son avance inexorable se trouvait près d'eux. En vain, ses matelots tentèrent de l'arrêter, tout au moins de le détourner.

Les Flibustiers montés à bord du vaisseau bourré de poudre lancèrent alors à toute volée des grappins qui s'en furent se fixer dans les haubans et sur le bastingage du navire-amiral. Lorsque les deux bâtiments furent près de se toucher, les hardis volontaires, en un ordre

parfait, sautèrent dans une barque qui les attendait et qui les éloigna promptement du lieu de l'explosion.

Don Espinosa, ayant compris la ruse de Morgan, donna ordre à plusieurs de ses hommes de sauter sur le brûlot et de tenter de parer au pire. Mais il était trop tard. Les flancs du bâtiment corsaire ayant craqué sous le choc, le feu se propagea au vaisseau espagnol. Les explosions se succédèrent causant des ravages sans pareil. Les matelots espagnols, hurlant de douleur, tentèrent en vain, d'échapper au désastre.

Une demi-heure plus tard, ce qui avait été l'un des orgueils de la flotte de Sa Majesté très Catholique, le roi d'Espagne, fut englouti dans les flots.

Il n'y eut que de très rares rescapés, parmi lesquels don Espinosa, qui réussirent à atteindre à la nage l'Islet-aux-Ramiers.

Morgan, voyant sa tentative pleinement réussie, se lança avec ses compagnons à l'attaque du second bâtiment qui fut pris à l'abordage.

Le troisième voilier ennemi, lui, refusa le combat. Devant l'évolution dramatique de la situation, les Espagnols qui s'y trouvaient préférèrent se mettre en sûreté et cinglèrent vers l'Islet-aux-Ramiers où, après avoir débarqué, ils sabordèrent leur navire en perçant un trou dans sa cale.

Tenant désormais la situation bien en main, Morgan décida d'attaquer les retranchements de l'Islet-aux-Ramiers. Mais il dut déchanter, l'amiral avait étalé tous ses hommes disponibles sur une ligne de résistance, occupant les points stratégiques. Le chef des Flibustiers lança ses compagnons à l'assaut, mais il n'insista pas, ayant perdu soixante-dix hommes dans cette téméraire entreprise.

Avec la moitié de sa flotte, il fit voile sur Maracaïbo. Dans ce port, il fit radoubler la frégate espagnole qui était armée de vingt-deux canons.

Il profita de ce bref arrêt pour envoyer à don Antonio del Campo d'Espinosa un nouvel ultimatum, l'enjoignant de payer une nouvelle rançon s'il voulait voir la ville épargnée. L'amiral refusa de se soumettre, mais les habitants de la ville se montrèrent moins intransigeants. Ils discutèrent avec Morgan et lui remirent vingt mille piastres de rançon avec cinq cents bœufs pour la nourriture de ses hommes.

Morgan adressa à l'amiral un dernier message lui demandant le libre passage, en échange de quoi il rendrait tous les prisonniers. En cas de refus, ceux-ci seraient tous pendus aux vergues de ses navires.

Ceux qui furent chargés de remettre cette missive à son destinataire supplièrent don Espinosa de se soumettre. L'amiral demeura inflexible.

« Si vous aviez empêché l'entrée de ces infâmes pirates, comme je suis décidé à empêcher leur sortie, vous ne seriez pas aujourd'hui dans une semblable situation. »

Lorsqu'il reçut la réponse, Morgan se mit à rire de ce qu'il appela « la forfanterie d'un invalide ». Il rétorqua :

« Eh bien soit, puisqu'il n'a pas assez de courtoisie pour m'accorder une liberté qui me semble bien méritée je ferai fi de son consentement, mais je ne manquerai pas de le « saluer » au passage ! »

Alors eut lieu la distribution du butin. Chacun apporta ce qu'il avait sous sa garde et le partage commença.

L'ensemble des prises, tant en or, en argent et en pierres précieuses, se chiffrait à plus de deux cent cinquante mille piastres. Il y avait, en outre, de nombreux esclaves et quantité de marchandises.

Chacun reçut sa part, qu'il devait désormais défendre lui-même.

Pour échapper aux Espagnols, Morgan, une fois encore, eut recours à la ruse.

Il fit descendre à terre dans des barques, bien ostensiblement, une centaine de ses hommes qui s'en furent se cacher derrière d'épaisses broussailles. Après s'y être dissimulés pendant plusieurs heures, ces mêmes hommes retournèrent aux embarcations, mais en ayant soin cette fois de ne pas se montrer. Ils se couchèrent à plat ventre dans les canots et remontèrent à leur bord.

Cette opération se renouvela plusieurs fois dans la journée de façon identique.

L'amiral, qui avait observé ce manège, fut trompé par ce stratagème. Il pensa que les Flibustiers se préparaient à lancer de nuit une attaque par la terre.

Les Espagnols, précipitamment, déplacèrent leurs lourds canons et changèrent toutes leurs troupes de place, laissant tout le bord de mer sans défense.

Les Flibustiers voyaient leur plan complètement réalisé. La route vers la haute mer était libre.

Ils levèrent l'ancre la nuit venue et se laissèrent entraîner par le courant. Ils ne hissèrent leurs voiles qu'une fois au large de l'Islet-aux-Ramiers.

La haute mer fut atteinte sans encombre, mais auparavant, plusieurs salves de mousqueterie furent tirées pour saluer, non sans ironie, don Antonio del Campo d'Espinosa, amiral de Sa Majesté très Catholique, le roi d'Espagne.

Se voyant désormais hors de danger, Morgan, après un certain temps de navigation, fit mettre en panne et débarqua les prisonniers sur les grèves voisines, ne conservant à son bord que les habitants de Gibraltar, qui lui garantissaient le paiement d'une forte rançon.

Ayant repris le large, Morgan eut à subir une violente tempête qui démâta plusieurs de ses navires et arracha les ancres.

Un vent violent entraîna ses bâtiments à la dérive tandis que plusieurs voies d'eau se déclaraient sur certains voiliers. Il fallut les

colmater tant bien que mal.

Cet orage dura quatre jours et quatre nuits, au cours desquels, selon Oëxmelin, « les yeux des Flibustiers restèrent constamment ouverts, de peur d'être fermés pour toujours ».

Le calme, enfin, revint. Les aventuriers virent à l'horizon six vaisseaux qu'ils prirent pour des Espagnols.

C'était une escadre du maréchal d'Estrées, qui s'empressa de se porter à leur secours et de leur donner l'aide dont ils avaient si grand besoin.

Le calme revenu, les aventuriers se séparèrent. Certains gagnèrent Saint-Domingue ; les autres, demeurant fidèles à Morgan, retournèrent à la Jamaïque où ils arrivèrent sans encombre.

Au cours de ses intrépides randonnées, Morgan, avait acquis une fortune considérable, dont il aurait voulu profiter en toute tranquillité.

Mais s'il était économe, la plupart de ses compagnons dissipèrent rapidement dans les cabarets et les tripots le produit de leurs pillages.

Totalement ruinés, ils vinrent le solliciter, le supplier de monter quelques nouvelles opérations, de nouvelles courses qui devaient les rendre riches, une fois encore.

Morgan ne put résister à leurs exhortations.

Lorsqu'il eut donné une réponse affirmative, la nouvelle fut colportée d'île en île et, de toutes parts, de nombreux aventuriers arrivèrent à la Jamaïque, demandant à combattre sous ses ordres.

Ayant fait sa sélection parmi les candidats, Morgan fixa la date du départ au 24 octobre 1670. Ce jour-là, tout devait être prêt.

Lorsqu'il passa en revue sa flotte, celle-ci était la plus importante et la plus puissante que possédât jamais chef de Flibustiers. Il disposait en effet de trente-sept navires de différents tonnages, tous armés de puissantes pièces d'artillerie. Le bâtiment de Morgan en possédait trente-deux ; les autres trente, dix-huit et seize. Sans compter les mousses et les matelots, les équipages formaient un ensemble de deux mille hommes destinés aux combats.

Morgan, ayant assuré à ses compagnons qu'ils n'auraient pas à regretter d'être venus se ranger sous son commandement, divisa ses forces en deux groupes, ayant chacun un pavillon différent ; l'un rouge ; l'autre blanc.

Il se donna alors le titre pompeux de contre-amiral.

Chaque capitaine reçut une patente et des lettres de marque déclarant qu'il était autorisé à attaquer les Espagnols de quelque façon que ce soit, tant sur terre que sur mer, étant donné qu'ils étaient ennemis déclarés du roi d'Angleterre.

Des conventions nouvelles furent rédigées dans une « chasse-partie » comprenant les dix-huit articles ci-dessous :

« 1 – Morgan, amiral des Frères de la Côte ; en vertu des pleins

pouvoirs qui lui ont été conférés par le gouverneur de la Jamaïque, au nom de Sa Majesté Britannique, prélèvera le centième sur la totalité des dépouilles conquises pendant toute la durée de l'expédition. Il jouira, ensuite, d'une part de Flibustier, après le prélèvement des parts de chaque centaine d'hommes.

2 – Chaque commandant de navire, indistinctement, recevra une valeur de huit parts, non compris le remboursement des avances qu'il aura faites pour l'équipement, la réparation et le ravitaillement de son navire.

3 – Quiconque enlèvera le pavillon ennemi d'une forteresse ou d'un retranchement, pour y arborer le pavillon anglais recevra, outre sa part, cinquante piastres.

4 – Quiconque fera un prisonnier, lorsque la troupe aura besoin de recueillir des renseignements sur la position de l'ennemi, recevra outre son lot, cent piastres.

5 – Pour chaque grenade lancée dans un fort, le grenadier recevra cinq piastres outre sa part de prise.

6 – Quiconque prendra dans le combat un officier de considération, en risquant sa vie, sera récompensé, selon le mérite de cette action d'éclat, à la pluralité des voix.

7 – Quiconque aura perdu deux jambes, par le fer ou le feu de l'ennemi, recevra mille cinq cents piastres, à titre d'indemnité, ou quinze esclaves, à son choix, si un nombre d'esclaves suffisant fait partie du butin.

8 – Celui qui aura perdu les deux bras aura mille huit cents piastres ou dix-huit esclaves, sous la condition fixée par l'article précédent.

9 – Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de la droite ou de la gauche, recevra six cents piastres ou six esclaves.

10 – Celui qui aura perdu une main ou un bras, sans distinction du droit ou du gauche, aura pareillement six cents piastres ou six esclaves.

11 – Pour la perte d'un œil, il sera donné cent piastres ou un esclave.

12 – Pour la perte des deux yeux, deux mille piastres ou vingt esclaves, au choix de l'estropié.

13 – Pour la perte d'un doigt, cent piastres ou un esclave.

14 – En cas de blessure grave d'un membre ou d'une partie de ce membre, si l'estropié est entièrement privé de son usage, il obtiendra la même récompense que si ce membre était perdu.

15 – Dans le cas d'une blessure particulière, qui obligerait l'estropié à porter une canule, il lui sera alloué cinq cents piastres ou cinq esclaves au choix.

16 – Toutes les récompenses stipulées par les articles précédents seront acquises indépendamment de la part individuelle de butin et

seront prélevées sur la totalité, avant le partage.

17 – Si un vaisseau ennemi est capturé en pleine mer, ou dans quelque port, par un seul navire des Frères de la Côte, le produit de cette prise sera partagé loyalement entre toute la flotte, à moins qu'elle ne soit estimée à une valeur dépassant dix mille écus. Dans ce cas, mille écus seront prélevés au profit de l'équipage qui aura fait la capture ; et en outre, sur chaque somme de dix mille écus que pourra valoir la dite capture, mille écus seront prélevés au profit du navire qui l'aura procurée.

18 – Le chirurgien et le charpentier de chaque navire recevront, outre leur lot, une gratification de deux cents piastres pour le premier et de cent piastres pour le second. Cette somme sera payée à la fin de la campagne et prélevée sur les parts de chaque équipage. »

Tout étant bien établi, soigneusement retranscrit et adopté, Morgan révéla ses plans.

Il s'agissait en fait d'une entreprise téméraire et folle : aller attaquer l'opulente cité de Panama.

Cette ville se trouvait à une distance assez considérable des côtes et personne ne connaissait la route à suivre pour y parvenir.

Morgan, pour rassurer ses hommes, déclara que tout d'abord on irait à l'île de Sainte-Catherine, qui servait de lieu de relégation pour les malfaiteurs arrêtés par les Espagnols.

Le signal du départ fut donné le 16 décembre 1670. La traversée fut sans incident et quatre jours plus tard, la flotte arriva au crépuscule au large de l'île.

Ce fut seulement le lendemain, vers midi, que les trente-sept vaisseaux jetèrent l'ancre dans une vaste rade, l'Aguada, où les Espagnols avaient mis en place une batterie d'artillerie de quatre pièces, que les servants abandonnèrent aussitôt.

Morgan décida de débarquer un millier de ses hommes, dont il prit le commandement et qu'il entraîna à travers bois avec, pour guides, quelques aventuriers qui, en 1668, sous la conduite de Mansfield, avaient parcouru l'île.

Il se mit à tomber une pluie fine et froide, qui dura jusqu'au lendemain. Il fut décidé de camper au milieu d'un épais fourré de broussailles. La plupart des hommes n'étaient vêtus que d'une simple chemise et d'un caleçon de toile. Ils subirent l'averse avec stoïcisme.

Lorsque le soleil enfin reparut, leurs cartouches étaient détrempées et les ruisseaux transformés en de véritables torrents.

Vers midi, heureusement, la température était redevenue clémente.

Morgan, alors, envoya quatre de ses compagnons signifier aux Espagnols qu'il était préférable pour eux de rendre l'île. À la moindre résistance de leur part, tout serait mis à feu et à sang.

Le gouverneur de Sainte-Catherine délégua le major de la garnison,

escorté d'un enseigne, parlementer avec Morgan. Il devait établir les conditions de la reddition des forts sans que le roi d'Espagne et les gouverneurs généraux des colonies américaines trouvent prétexte à l'accuser de lâcheté. Les parlementaires devaient demander au chef des Flibustiers de simuler une attaque, au cours de laquelle des coups de feu seraient échangés, sans tuer ni blesser personne. Le simulacre serait monté selon un programme minutieusement établi. Les Espagnols tenteraient une sortie pour gagner, du fort Saint-Jérôme, un autre bastion du voisinage.

Au cours de ce trajet, Morgan enlèverait le gouverneur et le ferait prisonnier. L'honneur espagnol ainsi serait sauf.

Morgan sourit à l'exposé du major et donna son acceptation.

À la tombée de la nuit, il se rendit au lieu convenu. Les Espagnols firent grand tapage et évitèrent de blesser leurs adversaires.

L'un après l'autre, les forts tombèrent.

Pendant ce combat ridicule, la poudre fut généreusement gaspillée d'un côté comme de l'autre.

Sans coup férir, les dix forts ouvrirent toutes grandes leurs portes aux aventuriers.

Dans l'un d'eux, situé sur un rocher escarpé, le fort Sainte-Thérèse, on enferma tous les habitants de l'île.

Les Flibustiers explorèrent les terrains conquis et firent l'inventaire de leur butin. Il y avait dans l'île quatre cent cinquante-neuf personnes, dont cent quatre-vingt-dix soldats, quarante-deux malfaiteurs, soixante-six Noirs et quatre-vingt-cinq enfants. Les dix forts de l'île contenaient soixante-huit canons de calibres divers. Dans les magasins, une importante quantité de fusils, de grenades et d'autres munitions fut découverte, ainsi qu'une ample réserve de poudre à canon d'excellente qualité. Bien entendu, tout cet arsenal fut réparti sur les différents navires de Morgan. Les quelques pièces trop difficiles à transporter furent enclouées et détruites.

Tous les forts furent rasés, à l'exception d'un seul, dans lequel les aventuriers tinrent garnison.

Parmi les malfaiteurs qui purgeaient une peine dans les cellules de la prison, Morgan en choisit trois parmi les plus éveillés. Ceux-ci devaient lui servir de guides jusqu'à Panama. Lorsqu'il serait de retour à la Jamaïque, le chef des Flibustiers leur rendrait la liberté et même leur verserait, en échange de leurs services, une part de butin.

La ville de Panama était située non loin des rivages de la mer du Sud. C'était une cité très vaste et très riche, qui comptait deux mille grandes habitations et cinq mille de moindre importance, presque toutes à trois étages. La plupart étaient en pierres et en bois de cèdre et magnifiquement meublées.

L'ensemble était entouré de murailles et protégé par des remparts

fortifiés.

Panama était un centre important du commerce espagnol en Amérique centrale. On y entreposait l'or du Mexique et du Pérou, que cinq mille mulets transportaient au travers de l'isthme, vers les ports de la côte atlantique.

La traite des Nègres florissait à Panama et les principaux trafiquants étaient d'origine anglaise, française, danoise et hollandaise. Mais les plus habiles dans le commerce étaient les Italiens, les Génois entre autres.

Le président de Panama assumait les fonctions d'intendant en chef pour les affaires civiles et de capitaine général de toutes les troupes de la vice-royauté du Pérou.

Il avait également sous son contrôle les villes de Porto-Bello et Nata, habitées en majeure partie par des Espagnols, et les bourgades de Véragua, Capira, Penoma et Cruses.

Panama était un archevêché dépendant de l'évêque de Lima. La ville était d'une très grande richesse et possédait plusieurs comptoirs financiers ainsi que des galeries d'art.

C'était donc une proie de choix pour les Flibustiers.

Morgan devait commencer l'investissement de la ville en occupant le château de Saint-Laurent se trouvant sur les berges de la rivière Chagre.

Morgan chargea de cette besogne son lieutenant Brodely, un homme intrépide et audacieux, lequel, avec quatre bâtiments et quatre cents hommes, réussit à mener à bien sa mission, après avoir réduit au silence un poste espagnol secondé par des Indiens, dont les flèches empoisonnées firent plus de ravages que les boulets et les balles.

Au début de la rencontre, devant leurs pertes, les aventuriers fléchirent et songèrent, un moment, à battre en retraite. Du haut de leurs remparts, les Espagnols les invectivaient et leur lançaient des sarcasmes :

« Chiens d'Anglais ! Hérétiques ! Suppôts du Diable ! Vous trouverez ici votre tombeau ! »

Frémissant sous les insultes, les Flibustiers prirent la résolution de conquérir la place ou de mourir.

Soudain, un boulet atteignit leur chef, lui emportant les deux jambes. Brodely refusa d'être évacué et continua à commander ses compagnons. L'un de ceux-ci reçut une flèche à l'épaule où elle demeura profondément enfoncée. L'homme, surmontant la douleur, l'arracha d'un geste brusque en clamant :

« Courage, mes amis ! les Espagnols sont perdus. Il me vient une idée ! »

Tirant de l'étaupe de sa poche, il en recouvrit le bout de la baguette de son fusil, qu'il enfonça dans le canon de celui-ci. Après quoi, ayant

battu le briquet et mis le feu au coton, il tira, sur les toits en bois léger et en feuilles de palmier des maisons du fort, ce brandon enflammé.

Ses plus proches compagnons imitèrent son exemple et, bientôt, plusieurs habitations furent en feu. Une explosion retentit. C'était un caisson de poudre qui venait de sauter.

Les défenseurs du fort, cessant leur tir, ne songèrent plus qu'à tenter de circonscrire l'incendie.

Bientôt, les ombres de la nuit s'étendirent sur le bastion. Les Flibustiers en profitèrent pour mettre le feu aux palissades, faites d'un bois très combustible. Les soubassements que retenaient ces clôtures s'écroulèrent faute de soutien et comblèrent les fossés.

Les aventuriers purent progresser et bousculèrent les Espagnols qui cédèrent le terrain et qui, pour ne pas être capturés, sautèrent dans la rivière.

Les Flibustiers firent une vingtaine de prisonniers. C'était là tout ce qui restait d'une garnison de trois cent quarante hommes.

Brodely, en dépit de ses affreuses blessures, continuait à encourager ses compagnons de la voix. Il avait compris que son évacuation des lieux du combat aurait compromis la progression de ses camarades.

Le chef courageux attendit ainsi la venue de Morgan et de son escadre.

Les vainqueurs triomphants se livrèrent à des excès et burent plus que de raison sans songer un seul instant aux conséquences.

Il y avait dans la rivière de Chagre de nombreux écueils, dont certains à fleur d'eau. Il fallait pour y naviguer faire preuve d'une extrême prudence et surtout être très vigilant.

Les Flibustiers ivres perdirent quatre bâtiments, qui coulèrent à pic avec toute leur cargaison. Parmi ces navires se trouvait celui de Morgan.

Les équipages s'étant ressaisis à temps, les chargements purent être sauvés.

Profondément attristé par la perte de son navire, Morgan fit néanmoins une entrée triomphale dans Saint-Laurent, où il mit en place une garnison d'environ cinq cents hommes.

Plusieurs voiliers espagnols étaient à l'ancre dans la rivière. Le chef des aventuriers donna ordre à un détachement de s'en emparer, ce qui fut fait sans retard.

Ce qui restait de la troupe reçut comme instructions de se préparer à un départ imminent. Ces hommes ne devaient prendre avec eux que l'indispensable au point de vue nourriture pour ne pas être retardés en route.

Le 18 janvier 1761, l'ordre de départ fut donné. L'objectif était Panama. Ceux qui participaient à l'entreprise étaient au nombre de mille trois cents et avaient été sélectionnés parmi les soldats les plus

habiles.

L'artillerie fut embarquée sur cinq vaisseaux tandis que la troupe s'installait très à l'étroit sur trente-deux barques.

Les Flibustiers ne trouvèrent rien à Rio de los Bracos, car les Espagnols s'étaient enfuis en emportant tout ce qui pouvait être déplacé.

Le lendemain, le niveau de la rivière ayant baissé du fait de la sécheresse, les navires ne purent progresser qu'au prix de mille difficultés. L'une d'elles était l'abondance des épaves qui descendaient au fil du courant.

Le troisième jour, les aventuriers suivirent un chemin dans une forêt qui les conduisit à un marécage aux eaux fétides.

Certains en furent réduits à manger les feuilles des arbres et la nuit venue, ils durent dormir à la belle étoile vêtus seulement d'une chemise et d'un caleçon de toile. Ils furent transis de froid.

Ils poursuivirent leur avance en longeant la rivière et en mettant à l'eau les barques lorsque la profondeur du cours d'eau le permettait.

Ils arrivèrent au soir du quatrième jour à Torna Cavallos, que les Espagnols avaient prudemment évacué.

L'unique découverte des Flibustiers fut celle de sacs de cuir dans un entrepôt. C'était la seule chose qui n'avait pas été emportée ou détruite par le feu.

Les vivres étaient rares à un tel point que le soir, pour leur subsistance, les hommes de Morgan découpèrent ce cuir en menus morceaux, les râpèrent et les battirent entre deux pierres. Les lanières obtenues furent ensuite détrempées dans de l'eau, pour être ramollies et on les mangea rôties.

Ainsi restaurés, après un bref repos, les aventuriers se remirent en route et atteignirent quelques heures plus tard après être venus à bout de nombreux obstacles, Torna Munni qu'ils trouvèrent dans un complet état d'abandon.

Le lendemain, ils étaient à Barbacoa où les Espagnols avaient tout détruit pour ne pas leur laisser la moindre subsistance.

Cependant, dans une cachette, entre deux rochers, un Flibustier découvrit deux sacs de farine, des fruits et deux jarres de vin.

Morgan refusa de partager le repas de ses compagnons et donna ordre que ces provisions fussent distribuées aux plus faibles et aux malades. Lorsqu'on se remit en route, l'avance fut plus lente, car non seulement, les aventuriers progressaient par des sentiers escarpés, mais tout le monde était épuisé.

Le jour suivant, Morgan et ses compagnons arrivèrent à une ferme abandonnée par son propriétaire, lequel était parti sans avoir eu le temps d'emporter le contenu de sa grange. On y trouva du maïs en abondance et cette découverte remplit d'aise les malheureux affamés.

Les grains furent aussitôt broyés et certains dévorèrent cette farine sans prendre le temps de la préparer et de la faire cuire. Les autres firent de très nombreuses galettes, semblables aux « tortillas » des Mexicains.

Chaque Flibustier reçut une ration pour lui-même, et ceux qui étaient les moins fatigués se chargèrent des portions destinées à leurs camarades moins solides.

Un peu plus tard, en bordure d'une rivière, les aventuriers découvrirent, sur l'autre versant, une troupe d'indiens qui s'éclipsèrent dans les taillis après quelques coups de fusil.

Le pays traversé était solitaire et sans ressources. Il n'y avait ni habitations, ni cultures. Certains hommes, déçus, murmurèrent et parlèrent de quitter Morgan. Les autres se tenaient sur une prudente réserve.

Il se passa encore une nuit, au cours de laquelle peu nombreux furent ceux qui dormirent, tant ils étaient inquiets.

Mais le lendemain, après plusieurs heures de marche, la petite troupe se trouva arrêtée par une large rivière.

Sur l'autre berge, se trouvait une bourgade assez importante. Morgan la désigna du doigt et dit :

« Il ne nous reste plus qu'à passer sur l'autre rive et là-bas, nous trouverons peut-être des hommes, mais sûrement des vivres ! »

Le cours d'eau traversé, la lente progression se poursuivit et bientôt, les Flibustiers purent voir dans le ciel monter d'épais nuages de fumée noire. La ville était en flammes. C'était Crusès.

Les habitants, avant de fuir, avaient mis eux-mêmes le feu à leurs maisons.

Les aventuriers se dispersèrent dans les rues et cherchèrent des provisions. Ils ne trouvèrent que quelques chiens et chats errants, qui furent vite pris en chasse, tués, rôtis et dévorés. On trouva également un sac contenant des pains et seize jarres remplies jusqu'au col de vin du Pérou. Bien entendu, cette découverte fut saluée par de vibrantes exclamations, et ce fut aussitôt une indescriptible beuverie.

Ceux qui avaient bu furent pris, peu après, de vomissements et ressentirent de violentes douleurs. Morgan déclara que le vin qu'ils avaient bu était empoisonné. Ceci refréna l'enthousiasme général et le calme revint peu à peu.

Les eaux de la rivière étant trop basses, les canots furent déchargés de tout leur contenu et les hommes les plus éclopés chargés de ramener les embarcations vides jusqu'à l'embouchure du Chagre.

Morgan ne garda par-devers lui qu'une seule chaloupe, armée de deux canons, qui pouvait fort bien lui être utile lorsqu'il se trouverait à Saint-Laurent, face aux soldats et aux bâtiments espagnols.

Ne voulant pas donner l'occasion aux espions que pouvait envoyer

l'ennemi, de se renseigner sur ses forces le chef des Flibustiers donna l'ordre du départ.

Il quitta Crusès, le 26 janvier, à la tête d'une troupe de mille cents hommes, dont les deux cents plus valides formaient l'avant-garde.

Lorsque le long convoi s'engagea dans un étroit défilé, il fut assailli par une volée de flèches. Une vingtaine d'hommes tombèrent tués ou blessés. C'était un détachement de quatre cents Indiens qui s'étaient groupés dans une forêt et qui les avaient attaqués au passage.

Une nouvelle rencontre eut lieu en terrain découvert et les indigènes, après s'être défendus courageusement, furent massacrés pour la plupart.

Les aventuriers s'empressèrent de quitter les lieux. En effet, ils se trouvaient au milieu d'un dédale de rochers fort propice pour tendre des embuscades. Ils atteignirent une prairie dénudée, sans aucun arbre et sans abri contre les rayons d'un soleil implacable.

Une pluie se mit à tomber et les malheureux furent bientôt trempés jusqu'aux os.

Au milieu de la journée, après avoir escaladé les pentes d'une haute colline, un détachement envoyé en reconnaissance découvrit du sommet les rivages de la mer du Sud.

C'était là le but tant attendu de leur fantastique voyage. Les aventuriers, en contemplant ce panorama, oublièrent leurs malheurs et leurs souffrances. Ils ne voyaient pas encore Panama mais ils n'en étaient plus loin.

Au bas de la pente, à leurs pieds, paissait un immense troupeau. Il y avait là, pêle-mêle, des chevaux, des ânes, des vaches et des bœufs. C'était pour eux la Providence.

Les hommes déferlèrent vers la plaine et tuèrent plusieurs bêtes. Ils dévorèrent la viande encore tiède, presque crue jusqu'à ce que leur faim fût apaisée puis repartirent, emportant le reste pour leurs compagnons.

Morgan n'était pas très fixé sur le lieu où il se trouvait. Mais lorsqu'il fut parvenu à un second plateau et qu'il vit émerger dans la brume de l'horizon les tours de Panama, il ne put contenir sa joie. Il s'écria :

« Victoire ! Nous avons atteint notre but ! »

Mais les Flibustiers n'étaient pas encore au bout de leurs peines. Ils devaient s'attendre à une certaine résistance de la part des Espagnols. Interdiction formelle fut donnée d'allumer des feux qui auraient pu signaler leur présence à l'ennemi. Le repas du soir fut donc composé de viande crue que les hommes mangèrent fort joyeusement en pensant aux conquêtes du lendemain.

Le jour suivant, le 22 janvier 1671, les aventuriers se mirent en route dès l'aube. Ils marchèrent en direction de la ville, mais Morgan

brusquement donna l'ordre de quitter la route et de progresser à travers bois, là où il n'y avait ni piste ni sentier.

Les défenseurs de la ville ne s'attendaient pas à cette manœuvre. Ils avaient seulement dressé des obstacles, en abattant des arbres, en creusant des tranchées, sur la route principale. Ils attendaient l'ennemi de pied ferme, juste à l'entrée de la ville.

Les Flibustiers se présentèrent donc en un autre lieu, vers lequel sans se presser ils se rendirent pour barrer le chemin. Quant aux Espagnols portant de splendides uniformes de soie, aux couleurs chatoyantes, tenant leurs oriflammes déployées, caracolant sur leurs chevaux richement harnachés, ils allèrent au combat marchant comme à la parade, le jour d'une « fiesta ».

En tête de ce brillant détachement, marchait le président de Panama en personne, et à sa suite toutes les réserves militaires de son État c'est-à-dire quatre régiments d'infanterie, quatre cents dragons à cheval, et un troupeau de deux milles taureaux sauvages, encadrés par plusieurs centaines d'indiens et de Noirs, tous porteurs de flèches empoisonnées.

Les Flibustiers aperçurent cette imposante armée du sommet d'une colline.

Morgan aussitôt prit ses dispositions de combat. Il fragmenta sa troupe en trois détachements, envoya en tête deux cents tirailleurs experts dans le maniement des fusils et des mousquets, qui se portèrent à la rencontre des Espagnols au pas de charge.

Le président de Panama, les apercevant, donna l'ordre à sa cavalerie de les intercepter et d'engager le combat, tandis que les Indiens et les Noirs avec les taureaux exécutaient un vaste mouvement destiné à semer l'épouvante dans les rangs des assaillants. Le terrain, parsemé de haies et de fondrières, ne fut plus bientôt praticable pour les dragons, qui durent s'arrêter à la lisière d'un bois dans la plus grande confusion. Les Flibustiers, les ayant sous leurs feux, déclenchèrent contre eux un tir violent et meurtrier. Plus de la moitié des Espagnols mordirent la poussière et les rescapés, pour la plupart blessés, se replièrent précipitamment.

Quant aux taureaux, ceux qui ne furent pas atteints par les balles foncèrent sur la foule en poussant des mugissements effroyables.

Les aventuriers appliquèrent une technique habile : ils ne cessèrent de tirer, mettant les uns après les autres un genou à terre, visant avec soin et cédant ensuite la place à d'autres tireurs prêts à entrer en action, déjà le doigt sur la détente.

Les Espagnols, en dépit des exhortations de leur chef, sentirent leur ardeur fléchir et bientôt cédèrent le terrain. Abandonnant leurs armes ainsi que mille deux cents des leurs, morts ou blessés, ils se replièrent dans la ville.

Les aventuriers firent soixante prisonniers, parmi lesquels six moines franciscains, qui s'étaient exposés au danger pour ranimer l'ardeur défaillante des soldats.

Les fuyards furent rattrapés et descendus.

Ce n'était là que la première étape de la conquête de Panama. Il y avait des remparts, des fortifications, avec une artillerie puissante, à enlever.

Le gouverneur croyait encore tenir la victoire, car la rencontre dans la plaine, si elle avait tourné à l'avantage des aventuriers, leur avait coûté très cher. De plus, il était convaincu que sa position était imprenable.

Ayant interrogé un officier espagnol, Morgan avait appris que les habitants de la ville avaient caché, depuis déjà plus d'une semaine, tous leurs biens les plus précieux dans les îles de Taboga et que les troupes qu'ils avaient rencontrées durant le premier affrontement constituaient à elles seules la garnison de Panama. Morgan fut également informé que des barricades avaient été dressées dans les rues de la ville, que l'on attendait les Flibustiers de pied ferme pour engager avec eux des combats de maison en maison et que plus de vingt-huit pièces d'artillerie étaient en place pour les décimer. Enfin, échelonnés sur les toits, des tireurs attendaient pour déclencher un feu de mousqueterie.

L'officier espagnol fut placé en tête de la petite troupe et devait payer de sa vie le moindre geste de trahison.

Lorsque les Flibustiers arrivèrent aux pieds des murailles, ils trouvèrent les portes grandes ouvertes. À l'extrémité d'une rue, des habitants parurent, tirant à la dérobade des coups de fusil, et disparurent précipitamment. Les Flibustiers les prirent en chasse et virent déboucher sur la grande place des canonniers qui mirent le feu à leurs pièces. La première décharge fit quelques victimes, mais atteignit de plein fouet plusieurs maisons dont les fenêtres et les portes volèrent en éclats, tandis que plusieurs pans de murs s'écroulaient dans un fracas terrible.

Les canonniers n'eurent pas le temps de recharger leurs pièces que les aventuriers étaient sur eux, s'emparaient des pièces et les tournaient contre la foule.

Les habitants, hurlant de peur, déguerpirent précipitamment.

Un engagement avec les soldats eut alors lieu. Il dura trois heures et se termina par la victoire des Flibustiers qui donnèrent la chasse aux fuyards.

Si les notables de la ville avaient caché leurs biens les plus précieux, il restait encore dans les demeures et dans les entrepôts suffisamment de valeurs et de marchandises pour satisfaire les vainqueurs. Ceux-ci trouvèrent des sacs de farine, des jarres d'huile et de vin, des épices.

Dans des magasins étaient entassés des stocks d'outils, des charrues, des enclumes, importés d'Europe pour mettre en valeur les nouvelles colonies.

Morgan ne pouvait emporter tout cela, mais en le conservant, il pouvait exiger une plus forte rançon.

Le feu fut mis en divers endroits de la ville, qui brûla presque entièrement en l'espace de quelques heures.

Le vent soufflait fort, attisant le feu, qui se propagea aux maisons construites pour la plupart en bois. Le Palais du Commerce des marchands génois, l'Hôtel de ville, les hôpitaux, les édifices religieux appartenant aux congrégations, de nombreuses boutiques et des dépôts de farine furent réduits en cendres.

De nombreux bestiaux, chevaux et mulets périrent dans les flammes, de même des esclaves noirs qui s'étaient cachés dans les étables et les écuries.

Pendant quatre semaines, les ruines achevèrent de se consumer et les aventuriers se livrèrent à un vaste pillage.

Morgan envoya un important détachement à ceux de ses hommes qu'il avait laissés à l'embouchure de la rivière de Chagre, pour les avertir de sa complète victoire et leur annoncer son prochain retour.

Deux autres groupes, de cent cinquante Flibustiers chacun, furent chargés d'escorter les prisonniers.

Enfin, un bâtiment, choisi parmi les meilleurs de sa flotte, s'en fut visiter les côtes de la mer du Sud. Il revint deux jours plus tard, ayant capturé deux grandes barques chargées de marchandises.

Ceux qui le montaient firent savoir à Morgan qu'un fort galion sur lequel les habitants de la ville avaient entassé des caisses contenant de l'or et de l'argent et à bord duquel avaient pris place un certain nombre de femmes de l'île de Taboga, avait réussi à échapper à leur poursuite et gagné la haute mer.

Morgan donna l'ordre à quatre vaisseaux légers de partir à sa recherche et de croiser dans les parages.

Lorsque revint la petite flottille, elle n'avait ni retrouvé le galion, ni fait la moindre capture.

En revanche, les nouvelles reçues de Saint-Laurent étaient plus satisfaisantes. Les aventuriers stationnés là avaient enlevé sans coup férir un bâtiment espagnol qui s'était approché sans méfiance et qui venait de Carthagène, transportant dans ses cales plusieurs caisses contenant des émeraudes.

Morgan, à la suite de ces informations, décida de prolonger de quelques jours son séjour à Panama et ses hommes s'installèrent tant bien que mal parmi les ruines encore habitables.

Des patrouilles ne cessaient de visiter les alentours, faisant la chasse aux fugitifs, et revenaient avec des prisonniers et du butin. Les

aventuriers se trouvèrent bientôt avec cent mulets et détenant deux cents prisonniers. Ceux-ci furent soumis à la torture, pour révéler les lieux où ils avaient caché leurs biens les plus précieux.

En dépit de l'inflexible autorité que Morgan ne cessait d'exercer sur ses compagnons, certains de ses lieutenants envisagèrent de le quitter et d'opérer à l'avenir pour leur propre compte.

Les dissidents ne voulaient point rentrer au fort Saint-Laurent mais aller croiser dans la mer du Sud. Ils voulaient choisir une île discrète pour y cacher leur butin. Après quoi, ils rentreraient en Europe en faisant le tour des Indes Occidentales, mais seulement lorsqu'ils auraient amassé une fortune suffisante à leur gré.

Pour cela, ils avaient déjà rassemblé à bord des bâtiments capturés plusieurs canons, des armes, des munitions et des vivres prélevés sur les prises faites à Panama.

La veille du jour où ils devaient lever l'ancre, un des dissidents s'en fut révéler le complot à Morgan qui décida de réunir, sans plus attendre, tous ses compagnons pour leur faire part de ses décisions. Il n'était pas contre leurs projets mais il jugeait préférable de quitter Panama, tous ensemble, et de gagner l'embouchure de la rivière en un groupe compact. L'ordre de se mettre en route fut donc donné sans retard.

Six cents prisonniers furent emmenés et leur présence ralentit la marche des Flibustiers tant ils étaient affaiblis et malades. Morgan voulut les abandonner en route, dans un endroit désert et sans ressources. C'était les condamner à une mort tragique. Une rançon fut ensuite exigée en échange de leur liberté. Comme la somme demandée tardait à venir, le chef des aventuriers voulut mettre son projet à exécution. Ses compagnons l'en empêchèrent et décidèrent que les malheureux seraient libérés lorsque la situation leur serait plus favorable.

À mi-chemin vers Saint-Laurent, on s'arrêta pour procéder à l'ultime partage du butin. Morgan le premier vida ses poches pour montrer qu'il ne gardait rien par-devers lui. Il ôta même ses bottes. Ainsi, aucun Flibustier ne put protester contre une aussi rigoureuse mesure. Seuls quelques Français murmurèrent.

Le contrôle fut des plus rigoureux. On alla jusqu'à démonter les bois des fusils pour s'assurer qu'il n'y avait aucune cache secrète. Il y eut alors de violentes protestations et certains même proférèrent de sourdes menaces à l'adresse de Morgan. Celui-ci ne dut son salut qu'à la prompte intervention de plusieurs de ses plus fidèles compagnons qui prirent aussi avec énergie la défense des malheureux.

Le 9 mars 1671, l'embouchure du Chagre fut atteinte. Les captifs furent tous embarqués sur un bâtiment qui les amena à Porto-Bello où ils retrouvèrent enfin la liberté.

Le butin de l'expédition fut alors estimé à 443 200 livres d'argent massif à raison de dix piastres la livre.

Morgan et plusieurs de ses lieutenants ne furent pas très réguliers et parvinrent à soustraire à leur avantage plus qu'il leur revenait normalement.

Pour échapper au courroux de ses compagnons qui avaient découvert son indécatesse, il leva l'ancre durant la nuit et abandonna le reste de sa troupe.

Lorsqu'ils constatèrent son départ, les aventuriers songèrent un instant à se lancer à sa poursuite. Mais ils s'aperçurent qu'ils risquaient fort de manquer de vivres. Ils préférèrent aller se ravitailler sur la côte de Costa Rica. Ils eurent tant d'incidents en cours de route qu'ils finirent par rallier la Jamaïque.

Morgan, de retour à sa base, envisagea de tenter de nouvelles fortunes. Il se proposait de créer à Sainte-Catherine une petite souveraineté, certain que bon nombre de ses anciens compagnons d'aventures viendrait l'y rejoindre.

Tandis qu'il faisait ses préparatifs, un navire battant pavillon britannique mouilla à la Jamaïque. Le capitaine était porteur d'un message officiel qui jeta la consternation dans l'île. Le gouverneur était rappelé à Londres pour rendre compte devant le Parlement de la protection qu'il avait accordée « à cette organisation de scélérats ».

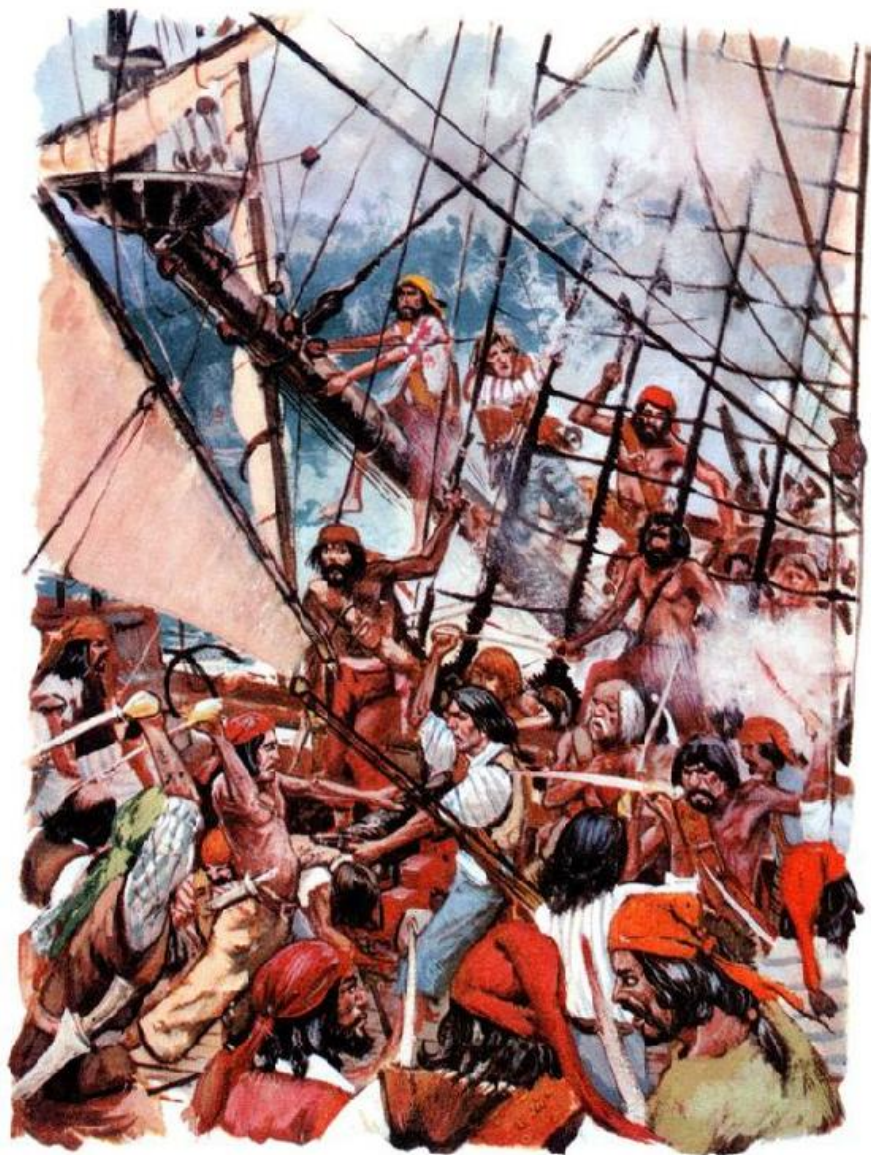
Celui qui devait lui succéder à son poste était l'officier général qui se trouvait à bord.

Sitôt en place, il fit proclamer partout dans l'île, dans tous les ports, que la paix avait été conclue entre l'Angleterre et l'Espagne et qu'il était désormais interdit, sous peine de poursuites rigoureuses, d'entreprendre les moindres hostilités contre l'Espagne et ses colonies.

Lorsque la nouvelle fut connue, les Flibustiers qui se trouvaient en course hésitèrent à revenir dans les ports de la Jamaïque, craignant d'être obligés de restituer leurs prises. Ils gagnèrent l'île de la Tortue, dernier repaire de la Flibuste, qui n'avait pas encore été interdit par le gouvernement de France.

Morgan se trouva dans l'obligation de renoncer à ses projets. Il s'établit à la Jamaïque, épousa la fille d'un haut fonctionnaire et obtint, par la suite, un poste très important. Certains assurèrent qu'il fut même nommé gouverneur de la colonie.

Il mourut au cours de l'année 1688, honoré et nanti de l'estime de ses concitoyens, qui avaient oublié ses tristes exploits.



LES IMITATEURS DE MORGAN



Lorsque Morgan eut décidé de cesser toute activité, les Flibustiers se cherchèrent de nouveaux chefs.

Ils eurent tout d'abord à leur tête des hommes tels que Sharp, Harris et Sawkins, qui les entraînèrent dans des expéditions pleines d'aventures et de dangers. Cependant, s'ils furent d'adroits capitaines, ceux-ci ne parvinrent pas à faire oublier leur illustre prédécesseur, Morgan, dont le souvenir restait profondément ancré dans la mémoire de plus d'un aventurier.

Au mois d'avril 1680, une bande comprenant trois cent trente et un hommes tenta de renouveler les exploits du fameux Flibustier dans l'isthme de Panama.

La nouvelle expédition, au prix de multiples efforts et après avoir surmonté les plus grandes difficultés, atteignit tout d'abord sur la côte le golfe de Darien puis à l'intérieur la ville de Santa Maria. Il y avait là des mines d'or considérées comme les plus riches d'Amérique.

Les Flibustiers s'allièrent à un chef indien qui se donnait, pompeusement, le titre de roi et qui était très hostile aux Espagnols. Avec son aide, les aventuriers s'emparèrent de la ville sans coup férir mais ils n'y trouvèrent aucun butin, car quelques jours plus tôt, tout ce qu'il y avait d'or dans les entrepôts de Santa Maria avait été transporté à Panama.

Panama, qui avait été détruit par Morgan, dix années auparavant, s'était relevé de ses ruines. La ville avait été déplacée de quatre lieues,

rebâtie sur une position plus avantageuse et dotée de fortifications plus aptes à défendre ses habitants.

Les Flibustiers ne demeurèrent à Santa Maria que deux jours, le temps de mettre le feu à toutes les demeures, hangars et entrepôts.

Après quoi, ils foncèrent sur Panama, dont ils avaient décidé de faire la conquête.

Ayant à leur tête Sawkins et Sharp, ils prirent place à bord de trente-cinq canots. Le roi indien et plusieurs de ses guerriers les accompagnaient.

Ils firent une traversée impossible. Les vivres étant venus à manquer, ils mangèrent le cuir de leurs bottes. La pluie se mit à tomber, diluvienne, grossissant les torrents et les rivières. Des vagues énormes déferlèrent sur leurs embarcations, qui à chaque instant menaçaient de couler. Il fallut alléger certains canots. On jeta par-dessus bord, avec regret, des munitions et des vêtements. Quelques embarcations ayant chaviré dans les remous, les occupants gagnèrent à la nage les rives, où ils furent recueillis par leurs camarades.

En dépit des multiples complications qui ne cessaient de les assaillir, les Flibustiers parvinrent à se rendre maîtres de deux bâtiments espagnols à bord desquels ils atteignirent l'île de Chepillo, à sept lieues de Panama.

Un navire de commerce ennemi réussit, malgré leurs efforts, à les dépasser et à les distancer. Il alerta la ville menacée. L'alarme fut donnée et tous les habitants s'apprêtèrent à recevoir les aventuriers comme il convenait. Lorsque ceux-ci se présentèrent, ils furent arrêtés et ne purent progresser davantage.

Tout le monde, dans Panama, s'affaira et chacun occupa le poste qui lui était assigné. Les Flibustiers se trouvèrent dans l'impossibilité de tenter un débarquement. Ils durent se contenter de croiser au large, espérant arraisonner les navires qu'ils pourraient rencontrer.

Huit bâtiments de guerre, armés spécialement pour leur donner la chasse, étaient mouillés à deux lieues de là, non loin de l'île de Périco, où les Espagnols avaient édifié plusieurs comptoirs commerciaux.

Trois de ces vaisseaux larguèrent leurs voiles lorsque la flotte ennemie fut en vue.

Le premier était commandé par l'amiral don Jacinto de Barahona, amiral des mers du Sud. Son équipage était composé de cent quatre-vingt-dix Biscaiens. Ces hommes étaient considérés comme les meilleurs marins et les soldats les plus endurcis de toute l'Espagne.

Le second bâtiment était sous les ordres de don Francisco de Peralta et avait à son bord soixante-dix-sept Noirs armés jusqu'aux dents.

Don Diego de Caravajol était seul maître après Dieu à bord du troisième, qui avait un équipage de soixante-cinq mulâtres.

Tous se croyaient invulnérables et avaient juré de ne faire aucune

grâce aux Flibustiers.

Lorsqu'ils virent ces derniers avancer séparément, ils pensèrent en avoir facilement raison. Les aventuriers les affrontaient avec cinq canots et un bâtiment à rames. Leurs équipages étaient composés de soixante-huit hommes affaiblis et décharnés, n'en pouvant plus.

Le navire de don Diego de Caravajol attaqua le premier et tenta de couler quelques canots, mais c'est tout juste si cinq Flibustiers furent tués ou mis hors de combat.

Les aventuriers ripostèrent par un feu de mousqueterie nourri qui décima les mulâtres.

Ce fut alors qu'intervint le bateau-amiral, qui redressa la situation. Celle-ci tournait à l'avantage des Espagnols et la moindre hésitation risquait d'être fatale aux aventuriers.

Ceux-ci continuèrent à tirer au mousquet et chacun de leurs coups porta. Tout homme qui se montrait, qui apparaissait derrière le bastingage ou qui montait dans les haubans était aussitôt visé et abattu, tant les Flibustiers étaient habiles.

Les aventuriers conjuguèrent leurs efforts pour s'emparer du vaisseau monté par des mulâtres. Ils étaient sur le point d'y parvenir, quand la violence du vent les écarta de leur proie.

Ne pouvant s'en rendre maîtres, ils firent pleuvoir une grêle de balles sur l'équipage qui compta alors de nombreuses victimes.

Les mulâtres, devant la gravité de leur situation, refusèrent de poursuivre le combat et cherchèrent le salut dans la fuite.

Les aventuriers s'acharnèrent alors contre le vaisseau amiral qui semblait abandonné à lui-même. Ils s'en approchèrent et crièrent :

« Rendez-vous et vous aurez la vie sauve ! »

Les Biscaiens répondirent par une volée de coups de canon. Le combat alors reprit plus acharné et plus féroce. En quelques instants, les Espagnols perdirent les deux tiers de leur effectif. Ceux qui n'avaient pas été tués étaient plus ou moins sérieusement blessés. L'amiral était du nombre. Il en était de même du pilote.

Ne pouvant tenir davantage, les survivants jetèrent leurs armes et hurlèrent qu'ils abandonnaient la lutte.

Les Flibustiers investirent le bâtiment et leur pavillon fut hissé au haut de grand mât.

Pendant ce temps, Sawkins donnait l'assaut au voilier monté par les Noirs. Ceux-ci résistaient avec courage et avaient repoussé trois abordages successifs. Les Flibustiers, qui en avaient fini avec les mulâtres, vinrent à la rescousse et firent changer la tournure du combat.

Deux canots s'approchèrent et ouvrirent un feu nourri de mousqueterie.

Pour comble de malchance, à bord du bâtiment un baril de poudre

prit feu par inadvertance et sauta. Don Francisco de Peralta, à l'idée de tomber entre les mains de ces ennemis qu'il exérait, entra dans une colère folle et fit accroître la résistance, tandis que diminuaient ses ressources.

L'incendie s'était propagé à bord de son bâtiment et avait gagné d'autres barils qui, à leur tour, explosèrent, faisant de très nombreuses victimes parmi les Noirs. Sur les cent quatre-vingt-dix hommes de l'équipage, il n'en restait de valides que vingt-cinq, dont dix-sept plus ou moins blessés.

Le combat dura neuf heures. Ce fut certainement le plus long et, sans doute, un des plus meurtriers de toute l'histoire de la Flibuste.

Les aventuriers tentèrent un ultime assaut. En quelques instants, ils furent maîtres du navire et ne rencontrèrent plus la moindre résistance.

C'était la Victoire ! Mais celle-ci leur avait coûté fort cher. Dans leurs rangs ils comptèrent dix-huit morts et vingt-deux blessés. Ils n'étaient plus que vingt-huit à pouvoir continuer la lutte, si besoin était.

Parmi les morts, se trouvait un officier anglais, le capitaine Harris. Celui-ci, au plus dur des combats avait reçu un coup de feu qui lui avait traversé les deux jambes en emportant la chair et en touchant les os. Harris, en dépit de ces terribles blessures, avait eu la force de monter à bord du bâtiment espagnol, tout en encourageant de la voix ses compagnons. Il rendit le dernier soupir peu de temps après, au milieu des cadavres.

Les Flibustiers se rendirent ensuite à l'île de Périco où cinq bâtiments plus importants que ceux qu'ils venaient de capturer étaient à l'ancre.

Les occupants n'opposant qu'une timide résistance, il leur fut facile de s'en emparer.

Le plus impressionnant des vaisseaux, le *Santissima-Trinidad*, avait été abandonné et était la proie des flammes. Pour être sûrs de sa destruction, les Espagnols avaient creusé plusieurs ouvertures dans la cale.

Il y avait à bord une intéressante cargaison comprenant du vin, du sucre, des peaux et du savon.

Le second avait dans ses cales du fer ; le troisième, du sucre ; le quatrième, de la farine. Seul le cinquième ne transportait rien.

Les Flibustiers étaient soixante-dix-neuf seulement lorsqu'ils engagèrent le premier combat. Le reste de la troupe n'arriva que lorsque les hostilités étaient terminées.

Un capitaine nommé Coxen fut accusé d'avoir traîné exprès par manque de courage et d'audace. Il fut très critiqué et, devant les reproches qui lui furent adressés, il préféra quitter l'association. Ce

qu'il fit avec soixante-dix de ses hommes. Il laissa toutefois son fils et son neveu comme gage de son amitié. Il salua ceux avec lesquels il avait commencé l'expédition et leur dit :

« Ne cessez de combattre les Espagnols ! N'oubliez pas ce qu'ils ont fait à vos compagnons ! »

Sawkins fit le recensement des Flibustiers restés sous ses ordres. Après quoi, il cingla vers l'île de Taboga où ils se placèrent pour observer les bâtiments de commerce qui s'approchaient des côtes.

Plusieurs marchands de Panama vinrent leur rendre visite et leur vendirent des denrées. En échange, ils proposèrent de leur racheter l'ensemble des cargaisons tombées en leur possession. Ils payèrent 200 piastres chaque esclave noir prisonnier.

Un matin, un émissaire envoyé par le gouverneur de Panama leur demanda qui ils étaient. Sawkins lui répondit :

« Nous sommes des sujets britanniques. Mais nous sommes ici en tant qu'alliés du roi de la Terre de Darien, prince légitime du pays, dont les Espagnols se sont emparés. Cela doit vous donner une idée de la vengeance que nous sommes en droit d'exercer.

« Vous parlez de paix. Nous sommes disposés à cesser nos hostilités mais vous devez accepter nos conditions. Les voici :

« Vous rendrez ce pays aux Indiens et vous payerez les frais de la guerre que nous estimerons à cinq cents piastres pour chaque prisonnier que nous avons fait et mille piastres pour chacun des capitaines des vaisseaux qui ont combattu contre nous. Si vous refusez de vous soumettre, Panama sera détruit de fond en comble. Souvenez-vous de Morgan ! Nous sommes capables de recommencer ce qu'il a fait en 1671 ! »

Sawkins donna au messager deux pains de sucre à l'intention de l'évêque de Panama, qu'il voulait ménager.

L'évêque, en réponse adressa un anneau d'or. La semaine suivante, un parlementaire apportait la réponse du gouverneur dont voici les termes :

« Vous vous dites Anglais ! J'aimerais savoir au nom et par les ordres de qui vous entreprenez une telle expédition, et pourquoi vous avez l'impudence de réclamer une indemnité pour des dégâts que vous avez vous-même causés ! »

Sawkins ne se laissa pas démonter. Il dit :

« Nous agissons au nom du roi des Indiens, dont nous sommes les alliés. J'attends que mes troupes soient entièrement rassemblées et nous foncerons sur Panama. Nous vous ferons alors connaître nos conditions. Vous pourrez les lire aisément du haut des balcons de vos maisons en feu ! »

Aucune conciliation n'était possible. Ce fut donc la guerre.

Plusieurs bâtiments, qui naviguaient dans ces eaux généralement

calmes, tombèrent aux mains des Flibustiers. L'un d'eux transportait deux mille tonneaux de vin, cinquante barils de poudre et cinq mille cinq cents piastres en monnaies d'or et d'argent. Tout ceci était destiné à l'approvisionnement de Panama et au règlement de la solde de la garnison.

Leurs vivres s'épuisant rapidement, les aventuriers durent quitter Taboga et faire voile vers l'île d'Otoca. Ils y trouvèrent des vivres en très grandes quantités, lesquelles furent les bienvenues.

Un peu plus tard, les Flibustiers s'en furent mouiller non loin de Cayboa, une des villes rendues célèbres par la pêche aux perles.

Sawkins ayant réuni ses lieutenants, leur suggéra d'attaquer Puebla Nueva, qui se trouvait à huit lieues de la côte.

Une troupe comprenant soixante hommes fut formée et se mit en route. Seulement, les habitants étaient sur le qui-vive et l'entreprise se solda par un échec. Pour comble de malchance, Sawkins trouva la mort.

Celle-ci eut de très graves répercussions parmi les aventuriers, qui ne purent se mettre d'accord sur le choix d'un nouveau chef.

Un certain nombre se rangèrent sous les ordres du capitaine Sharp, qui avait l'intention de doubler le cap de Magellan et d'aller opérer dans la mer du Sud.

C'était là un très long voyage, mais en dépit de ses difficultés, c'était la route la plus sûre.

Toutefois, le plus grand nombre des Flibustiers préférèrent revenir en traversant l'isthme de Panama. La route était certes plus courte, mais hérissée d'obstacles nombreux et de surprises.

Soixante-trois hommes optèrent pour la seconde solution. Ils se donnèrent comme guides le fils du roi de Darien et son neveu.

Ayant chargé un bâtiment de vivres, ils mirent le cap en direction de l'isthme, dans les dernières semaines de 1680.

Les autres, sous le commandement de Sharp et disposant seulement de deux vaisseaux, se dirigèrent vers les côtes du Pérou et atteignirent Guayaquil, qui était le centre de liaison entre le Pérou et le Mexique.

Les hommes de Sharp se rendirent maîtres de plusieurs navires espagnols, ils se saisirent de leurs riches cargaisons et rendirent la liberté à leurs équipages, qui purent reprendre la mer à bord de leurs propres voiliers. Ils gardèrent seulement comme otages les capitaines et plusieurs passagers de haut rang, qui furent traités avec des égards inhabituels.

La malchance alors s'acharna sur Sharp et ses compagnons. De violentes tempêtes obligèrent les bâtiments à se tenir au large. Tandis qu'ils tentaient de regagner la terre, les habitants de la ville organisèrent une très sérieuse défense, si bien que tout débarquement devint impossible.

Par ailleurs, l'eau douce vint à manquer et il fallut limiter la ration de thé à deux tasses par jour.

Les équipages mécontents récriminèrent et menacèrent de se révolter.

Ne pouvant aborder à Guayaquil, Sharp se rendit, non sans peine, dans la baie d'Ilo, au nord-ouest d'Arica, où les aventuriers purent débarquer. Ils s'emparèrent d'une petite bourgade qu'ils pillèrent. Ils s'approvisionnèrent en eau et raflèrent d'importantes provisions de sucre, d'huile, de fruits et de légumes. Satisfaits, ils remontèrent à bord, mais n'osèrent s'approcher de la côte car d'importantes dispositions avaient été prises contre eux.

Le jour suivant, ils descendirent néanmoins à terre afin de surprendre les habitants de Séréna, petite ville riche qui comptait huit églises et quatre couvents. Il s'y trouvait des fortunes considérables. Lorsque les Flibustiers se présentèrent, la cité était déserte, abandonnée par ses notables. Il ne restait là que les pauvres. Séréna fut condamnée à payer une rançon de quatre-vingt-quinze mille piastres et cela dans un délai de trois jours.

Une nuit, deux écluses furent ouvertes. Les eaux déferlèrent en torrent et menacèrent d'inonder le camp des aventuriers qui échappèrent de peu à la noyade. En représailles, le feu fut mis à la ville.

Pendant ce temps, les Espagnols opéraient de leur côté.

Un homme se cacha dans la peau d'un cheval empaillé et réussit à atteindre sans être vu le bâtiment le plus proche. Il se glissa jusqu'au gouvernail et parvint à enfoncer dans les interstices de l'étaupe soufrée et des matières combustibles auxquelles il mit le feu.

Une épaisse fumée aussitôt se dégagea, envahissant le pont du navire. Les hommes de garde eurent toutes les peines du monde à maîtriser le sinistre.

Sharp regagna précipitamment son navire, car il redoutait de voir les prisonniers se révolter. Il leur rendit la liberté sans condition. Parmi les captifs, se trouvait le capitaine Péralta, qui avait été contraint de donner des renseignements sur les régions visitées.

Sharp et ses compagnons naviguèrent vers le Sud et arrivèrent en vue de l'île de Juan-Fernandez (qui devait devenir célèbre grâce aux aventures de Robinson Crusoé). Le mécontentement régnait alors à bord et les Flibustiers firent nettement entendre à Sharp qu'ils ne le reconnaissaient plus comme leur chef, qu'il était incapable de bien commander leur expédition.

Leur nouveau chef fut un certain Watling qui les fit louvoyer au large des côtes de l'Amérique sans grand succès. Ils ne firent aucune rencontre et par conséquent aucune prise.

Ils rentrèrent à Arica, courant juin 1781.

Mais la ville ayant été alertée s'était rapidement mise sur la défensive. Elle disposait d'une troupe de neuf cents militaires auxquels s'étaient joints des volontaires et quatre cents miliciens venus en hâte de Lima. Toutes ces forces étaient groupées dans la citadelle.

Bien que se trouvant en infériorité, les Flibustiers, pas un seul instant, ne songèrent à battre en retraite. Ils insistèrent pour passer coûte que coûte à l'attaque.

Laissant plusieurs hommes à bord des vaisseaux, Watling prit le commandement de quatre-vingt-douze combattants, marcha sur la ville et, après une sanglante mêlée, mit les défenseurs en déroute.

Les premières lignes conquises, les aventuriers marchèrent en direction de la forteresse qu'ils espéraient prendre sans coup férir. Seulement, les Espagnols s'étaient ressaisis et, revenus de leur frayeur, ils étaient prêts à riposter.

Les Flibustiers eurent le dessous. Watling fut tué dans la mêlée, les armes à la main. Ses compagnons étaient littéralement décimés. Ils allaient succomber jusqu'au dernier lorsque Sharp, qui était resté à bord de son navire, vint à la rescousse et, fonçant avec ses compagnons, entreprit des prodiges de valeur pour sauver ses camarades.

Il regagna son bord avec plusieurs rescapés, après avoir laissé sur le terrain quarante-six de ses fidèles compagnons.

Sharp avait montré un tel courage, une telle audace que les Flibustiers, à l'unanimité, lui demandèrent de reprendre le commandement dont il avait été injustement dépouillé. Sharp fit tout d'abord la sourde oreille mais finit par accepter.

Ayant retrouvé son poste, ses compagnons s'étant engagés à lui obéir, il s'empressa de quitter les lieux, gagna la haute mer et fit voile vers le golfe de Nicoya. À Guasco, où il fit escale, il embarqua quatre-vingts chèvres, cent vingt moutons et deux cents boisseaux de farine.

Ayant ensuite réussi à surprendre dans leur sommeil, les gardiens de la ville de Hillo, il s'empara de dix-huit jarres de vin, de sucre, de mélasse et de figes fraîches.

Quelques jours plus tard, un groupe de quarante-cinq hommes se révolta contre son autorité et exigea de rentrer à la Jamaïque en franchissant l'isthme de Panama. En cas de refus de la part de leur chef, les mutins étaient décidés à prendre les armes.

Sharp réussit à refréner leur colère et, ayant rassemblé tout son monde, il exposa les mille dangers que présentait une telle entreprise. Il conjura les membres de l'assistance de se lier les uns aux autres par un nouveau serment et de déclarer traître et félon quiconque parlerait à l'avenir de rébellion.

Quelques jours plus tard, Sharp croisa au large de l'île de Chica et arraisonna un bâtiment espagnol à bord duquel il ramassa, outre des

marchandises précieuses, une somme de trente-sept mille piastres. Le lendemain, un second vaisseau transportant une cargaison encore plus importante fut arraisonné. C'était un de ceux qu'il avait déjà capturés à Panama et qu'il avait relâchés. Parmi les prisonniers qui tombèrent en son pouvoir se trouvaient plusieurs charpentiers, qu'il employa durant deux semaines et qu'il remit en liberté avec leurs compagnons.

Un peu plus tard, les aventuriers débarquèrent dans le golfe de Dolce où ils rencontrèrent des Indiens avec lesquels ils s'accordèrent. Ils obtinrent d'eux du miel et des vivres.

Quelques jours se passèrent durant lesquels les Flibustiers guettèrent de nouvelles proies. Un matin, ils foncèrent sur un bâtiment espagnol. C'était le *San Pedro* qui se rendait de Truxillo à Panama avec à bord trente-sept mille pièces de huit et de la vaisselle d'argent. Au moment du partage, chaque homme reçut deux cent trente-quatre pièces de huit à titre d'acompte. Le reste devait être réparti une fois arrivé à la Jamaïque.

L'équipage du *San Pedro* révéla aux aventuriers qu'un nouveau vice-roi du Pérou était alors à Panama, où il attendait un bâtiment mieux armé, l'*Armada*, pour l'escorter.

En quittant les lieux, les Flibustiers capturèrent un très gros navire qui se rendit sans combattre et à bord duquel ils trouvèrent cinq cent vingt cruches de vin.

Si les vivres solides faisaient défaut à bord, la boisson ne manquait pas. Pendant des jours et des jours, les compagnons de Sharp furent dans un continuel état d'ivresse. Les prisonniers songèrent à profiter de l'occasion pour se soulever et tenter de s'emparer du navire.

Le complot fut découvert au moment où le massacre allait commencer. Le chef des conspirateurs, au lieu de se défendre, se jeta par-dessus bord dès qu'il se vit trahi. Il fut abattu d'un coup de fusil. Pas un seul de ses complices ne broncha. On leur pardonna.

S'ils voulaient franchir le détroit de Magellan sans trop de difficultés, les Flibustiers devaient faire vite. La mauvaise saison était proche et avec elle allaient venir de très fortes tempêtes.

En dépit de leurs efforts, ils ne purent éviter celles-ci et eurent à lutter contre les éléments déchaînés, dans une mer inconnue, hérissée d'écueils et parsemée de nombreux bancs de sable.

La neige se mit à tomber et leurs bâtiments se couvrirent d'épais et lourds glaçons. Pour lutter contre le désespoir, ils se mirent à boire de plus belle et sombrèrent dans l'ivresse.

Lorsqu'ils étaient lucides, les Flibustiers contemplaient leurs énormes richesses et commençaient à se partager le butin. Ils se répartirent ainsi l'or et l'argent qu'ils possédaient en lingots et en monnaies, les bijoux et les menus objets.

Chaque homme reçut cinq cent cinquante piastres, mais cette

fortune ne lui permettait pas d'acquérir la nourriture dont il avait tant besoin.

Ils en vinrent à considérer le capitaine Sharp comme responsable de leurs malheurs et ils fomentèrent un complot contre lui.

Sharp réussit à deviner leur plan qui n'était autre que de le fusiller pendant les fêtes de Noël 1681.

Le capitaine ne broncha pas et fit avorter le complot en faisant semblant de l'ignorer.

Il fit diminuer la ration de vin. Les aventuriers n'étant pas encore ivres, personne ne protesta. Il fit sacrifier le dernier porc, ce qui fut salué par de vives acclamations.

Le froid continuait à sévir de plus belle. Plusieurs esclaves noirs eurent les pieds gelés.

Le 17 janvier 1682, la température devint plus clémente. Des paris furent engagés. Certains promirent une pièce de huit au premier qui apercevrait la terre. Bientôt des oiseaux entourèrent la petite flotte. C'était là un indice certain. On n'était plus loin des côtes.

Le 28 janvier 1682, un cri retentit :

« Terre ! Terre au Nord ! »

C'était la Barbade, une possession britannique que les Flibustiers reconnurent. Mais ils n'osèrent y aborder, car une frégate mouillait dans le port et ils craignaient d'être pendus, pour s'être livrés à la course sans lettres de marque.

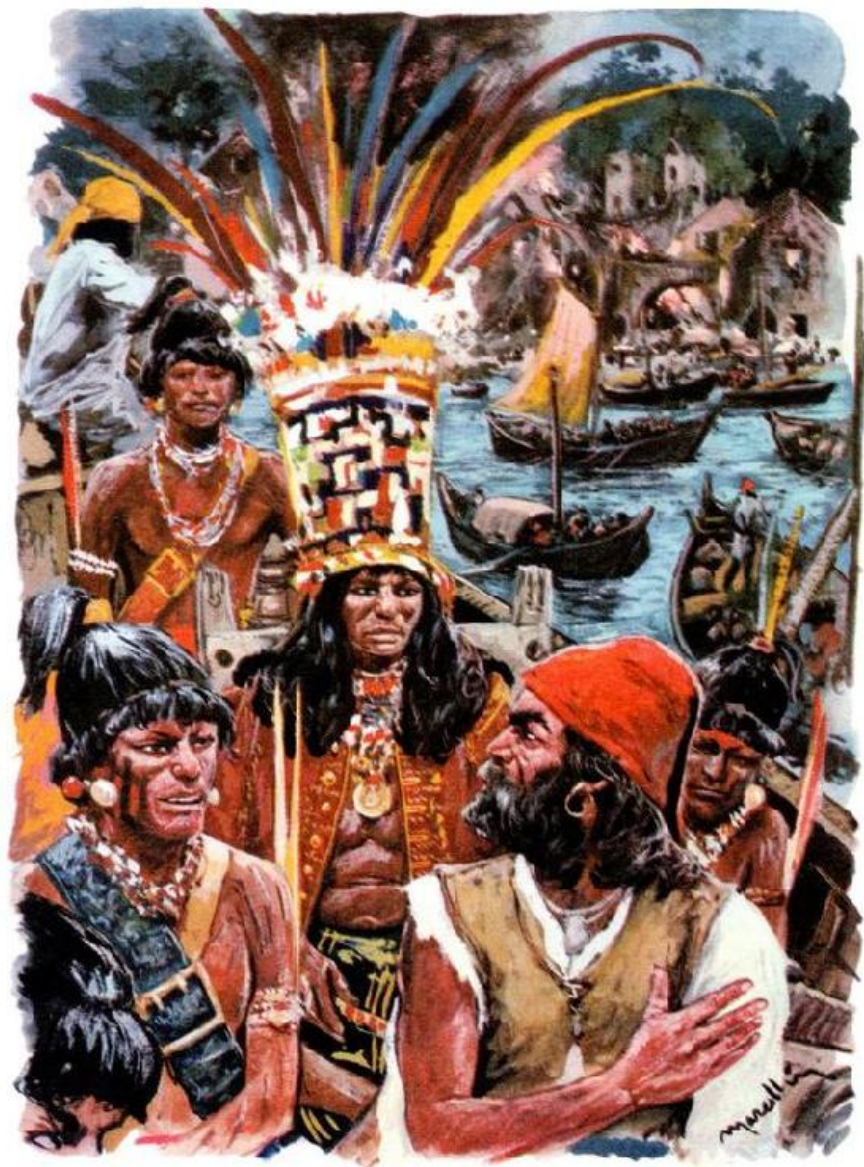
Ils gagnèrent Antigua. Avant de débarquer, ils achevèrent de partager ce qui restait de butin dans les cales et donnèrent la liberté à certains esclaves qui durant le voyage leur avaient rendu quelques services.

Le capitaine Sharp envoya à terre une embarcation pour acheter des rafraîchissements et se rendre compte des intentions des habitants. Ceux-ci se montrèrent très satisfaits de leur venue et se préparèrent à bien les recevoir. Mais le gouverneur n'était pas dans les mêmes dispositions. Il leur opposa un refus menaçant.

Les Flibustiers formèrent alors deux groupes. Les plus riches s'embarquèrent pour l'Angleterre, laissant leurs navires à ceux qui, ayant perdu au jeu leur part de butin, étaient décidés à continuer le métier de pirates.

Le capitaine Sharp revint en Europe. Il y fut jugé et acquitté. Après quelque temps d'une paisible existence pour laquelle il n'était pas fait, il voulut retourner en Amérique, mais ne trouva aucun capitaine qui acceptât de le prendre à son bord. Tous redoutaient qu'il ne soulevât l'équipage en mer et n'en fit des pirates.

Ainsi Sharp, en dépit des promesses et des sommes qu'il proposa, demeura prisonnier en Angleterre.



LE CAPITAINE TEACH DIT BARBE NOIRE



Edward Teach vit le jour dans la ville de Bristol, en Angleterre.

Marin dès sa plus tendre enfance, il travailla pour plusieurs armateurs et ses voyages le conduisirent en Jamaïque alors que la guerre sévissait entre la France et son pays d'origine.

Comme ses capitaines oubliaient de mettre son nom sur les demandes d'avancement, il abandonna son poste et s'associa avec un pirate, un certain capitaine Benjamin Hornigold, qui lui confia le commandement d'une chaloupe pontée. C'était en 1717.

Ils naviguèrent de conserve au large des côtes de Virginie et firent quelques prises. Le capitaine accepta cette collaboration jusqu'au jour où, considérant qu'il était suffisamment riche, il abandonna la course et, profitant d'une amnistie, rentra en Angleterre où il connut une vieillesse paisible.

Teach, resté seul chef, fit appel avant son départ aux aventuriers qui ne voulaient pas se soumettre. Bon nombre finirent par se rallier à lui. Il arma un bâtiment de quarante-six canons, le *Queen Ann's Revenge*, avec lequel il s'en fut croiser au large de l'île Saint-Vincent où il rencontra un navire dont il se rendit maître et qu'il brûla après l'avoir pillé.

Quelques jours plus tard, il fut pris en chasse par le *Scarborough*, un bâtiment de guerre bien armé qui, ne pouvant en venir à bout,

abandonna la poursuite.

Teach faisait voile vers les côtes de l'Amérique espagnole quand il rencontra un vaisseau britannique, appartenant au major Stede Bonnett, riche planteur des Bermudes qui se livrait à la piraterie. Il lui proposa un agrément. Ayant fait passer sur la galiote son lieutenant Richard, Teach prit à son bord Bonnett auquel il donna le titre de commandant en chef des troupes de débarquement.

La croisière se poursuivit à la plus grande satisfaction de tous.

Dans la baie de Honduras, ils tombèrent sur un sloop de la Jamaïque qui se rendit sans combattre et son équipage demanda à servir sous le pavillon de Teach.

À Honduras, les aventuriers découvrirent un vaisseau et quatre sloops, les uns appartenant à un armateur de la Jamaïque, les autres à une firme de Boston.

Les équipages de ces navires étant descendus à terre et personne n'étant à bord pour opérer les manœuvres, Teach n'hésita pas à les faire incendier. Il détestait d'ailleurs les gens de Boston, qui avaient vendu quelques pirates aux autorités de la colonie.

Ayant gagné les côtes de la Caroline, les Flibustiers arraisonnèrent quelques voiliers et capturèrent un brigantin qui se livrait à la traite des Noirs.

Les gens du pays furent terrorisés lorsqu'ils apprirent la présence de Teach dans les parages car, peu de temps auparavant, ils avaient reçu la « visite » d'un autre pirate. Plus un seul bâtiment n'osa quitter les ports et gagner la haute mer.

Le gouverneur transigea. Il rencontra Teach et signa avec lui un accord. Les Flibustiers furent autorisés à vendre leur butin et à le troquer contre les marchandises dont ils avaient besoin. Le gouverneur reçut en cadeau soixante caisses de sucre de canne.

Teach, que les habitants appelaient « Barbe Noire », mouilla dans l'embouchure de la rivière et y demeura quatre mois.

Il ramassait chez les commerçants beaucoup de marchandises qu'il ne payait pas. Il se servait partout, en dépit des protestations et des réclamations. À différentes reprises il descendit à terre avec ses officiers et se livra à des excès qui choquaient les familles des colons. Mais le prestige de cet homme sans éducation était tel que personne n'osait le remettre à sa place.

Teach avait un air imposant, avec sa haute taille, sa forte carrure et surtout son immense barbe noire qu'il laissait pousser jusqu'à la ceinture. Il la disposait parfois, en petites tresses qu'il faisait passer derrière les oreilles. Il était armé de trois paires de pistolets passés dans une écharpe et tenait fréquemment à la main des mèches allumées. On racontait sur lui pis que pendre et sa réputation était conforme à l'air sinistre et barbare qu'il aimait se donner.

Un jour, en mer, ayant bu plus que de raison, ce qui lui arrivait souvent, il s'exclama : « Nous allons faire un feu d'enfer et on verra bien qui y résistera le plus longtemps ! »

Avec trois de ses compagnons, il descendit dans la cale, ferma les écoutilles et mit le feu à plusieurs pots de soufre et d'autres matières facilement inflammables. Il ne rouvrit les écoutilles que lorsque ses camarades, asphyxiés et suffocants, demandèrent grâce.

Peu de temps avant sa mort, quelqu'un lui ayant demandé si sa femme connaissait l'endroit où il avait amassé ses richesses, il ricana et dit « Seuls, le diable et moi savons où se trouve mon magot. Le dernier survivant de nous deux aura le tout ! »

Teach inspirait une réelle frayeur et plus d'un capitaine souhaita mettre fin à ses sinistres exploits. En dépit de la protection que lui accordait le gouverneur de la Caroline, plusieurs notables de cette région envoyèrent un émissaire auprès du gouverneur de la Virginie, pour lui demander conseil et surtout assistance.

À leur très grande satisfaction leur démarche réussit. Le gouverneur de la Virginie leur envoya, avec mission de venir à bout de Barbe Noire, quatre chaloupes armées et équipées qui étaient placées sous le commandement d'un jeune officier brave et expérimenté, le lieutenant de vaisseau Robert Maynard.

Au moment où ces chaloupes qui ne portaient pas de canon, Robert Maynard voulant opérer par surprise, quittèrent la rivière de Saint-Jacques, le gouverneur de la Virginie lut une proclamation. En voici les termes exacts : « De par le lieutenant-gouverneur pour Sa Majesté et commandant en chef de la colonie et province de la Virginie (celle-ci était alors dépendance britannique).

« Proclamation promettant des récompenses à ceux qui prendront ou tueront les pirates.

« Comme par un acte de l'assemblée de Williamsbourg, le 11 novembre, dans la cinquième année du règne de Sa Majesté, intitulé « Acte pour encourager la Destruction des Pirates », il a été entre autres choses stipulé que toute personne qui dans le cours de l'année à commencer le 14 novembre 1718 jusqu'au 13 novembre 1719, entre les 33 et 39 degrés de latitude septentrionale et sur l'espace de cent lieues, depuis le continent de la Virginie, et dans les provinces de Virginie et de la Caroline septentrionale prendra, ou en cas de résistance, tuera quelque pirate sur mer ou sur terre, en sorte qu'il paraisse évident par-devant le gouverneur et son conseil que tel pirate a été dûment tué, recevra du trésor public, par les mains du trésorier de cette colonie les récompenses suivantes ; à savoir :

1 – Pour Edward Teach, vulgairement appelé Barbe Noire : cent livres sterling.

2 – Pour chaque pirate commandant un vaisseau, chaloupe ou

navire : quarante livres.

3 – Pour chaque lieutenant, maître, quartier-maître, contremaître ou charpentier : vingt livres.

4 – Pour chaque officier inférieur : quinze livres.

5 – Pour chaque matelot pris à bord de semblables vaisseau, chaloupe ou navire : dix livres.

« Les mêmes récompenses seront données pour chaque pirate qui aura été pris par quelque vaisseau, chaloupe et navire appartenant à cette colonie ou à la Caroline septentrionale, conformément à la qualité de ces pirates.

« C'est pourquoi, afin d'encourager ceux qui, pour le service de Sa Majesté et de ce pays, voudraient s'engager dans une entreprise aussi juste et aussi honorable que celle d'exterminer une race que l'on peut à juste titre appeler l'« ennemie du genre humain », j'ai trouvé à propos, de l'avis et du consentement du conseil de Sa Majesté, de publier cette proclamation, déclarant par la présente que les récompenses ci-devant mentionnées seront ponctuellement payées en argent comptant de Virginie, conformément à l'intention du susdit acte. Et ordonne en outre que cette proclamation soit publiée par les Shérifs et tous leurs subdélégués et par tous les ministres et lecteurs des églises et chapelles de cette colonie.

« Donné en notre chambre du conseil, à Williamsbourg, le 14 novembre 1718, dans la cinquième année du règne de Sa Majesté. A. Spotwood. »

Robert Maynard, qui avait navigué avec beaucoup d'adresse, arriva le 21 novembre 1718 le plus près possible des Flibustiers qui lui avaient été signalés à proximité de l'île Okerecock. Tous les navires qu'il rencontra furent arrêtés, afin que Barbe Noire ne reçût aucune information le concernant.

Teach, pourtant, averti par son complice, le gouverneur de la Caroline, ne se tenait nullement sur ses gardes. Il avait été déjà plusieurs fois alerté pour rien.

Lorsque la nuit fut complète, il distingua plusieurs ombres qui s'approchaient de son navire. C'étaient les chaloupes armées, qui progressaient sans bruit, avec infiniment de précautions.

Barbe Noire prit aussitôt ses dispositions. Il organisa la défense. Seulement, il n'avait à bord que vingt-cinq hommes d'équipage. Il fixa le poste de chacun et, ayant regagné sa cabine, il se cala dans un large fauteuil et se mit à boire, en attendant les événements.

Robert Maynard avait engagé ses embarcations dans un canal étroit et peu profond, qui se trouva bientôt sous le feu des canons des Flibustiers.

Ceux-ci, désireux d'éviter un abordage, avaient largué les amarres et cherchaient à dériver vers la haute mer.

En dépit des bordées de boulets qui déferlaient autour d'eux, ses adversaires avançaient toujours.

Le bâtiment du capitaine Teach avait un faible tirant d'eau. Il fut entraîné par les courants vers la terre où il s'échoua.

Le lieutenant fit jeter l'ancre à une demi-portée de canon des pirates et fit balancer par-dessus bord ce qui n'était pas indispensable, tandis que plusieurs de ses hommes écopiaient l'eau qui se trouvait à fond de cale.

Après quoi, il s'approcha. Barbe Noire, qui se trouvait près de son timonier, lui cria :

— Qui es-tu ? Que Satan te prenne avec lui !

Robert Maynard, qui se trouvait à l'avant de la première embarcation, répliqua :

— Il suffit pour s'en rendre compte de regarder notre pavillon, ainsi vous aurez la preuve que nous ne sommes pas des pirates !

— D'où viens-tu ?

— De la rivière Saint-Jacques !

— Que veux-tu ?

— Nous allons te le montrer avant peu.

Le capitaine Teach ne se troubla nullement. Il ordonna :

— Envoyez votre esquif à notre bord, afin que nous sachions vraiment à qui nous avons à faire !

— Ce n'est pas nécessaire, nous allons tous nous y rendre nous-mêmes.

Barbe Noire, qui tenait à la main un cruchon d'alcool, le porta à ses lèvres et avala une large rasade.

— Eh bien, presse-toi. J'ai hâte de faire ta connaissance. Mais que le diable m'emporte, si un seul d'entre vous en réchappe. Mes hommes et moi, nous ne ferons pas de quartier.

— Je n'en attendais pas moins de vous. Mais souviens-toi qu'il en sera de même pour nous. Pas de quartier !

Tandis que ces paroles étaient échangées d'un navire à l'autre, le bâtiment de Teach avait été remis à flot. Une volée de mitraille fut crachée par ses canons, qui causa dans la troupe du lieutenant de sérieux ravages. Vingt-neuf hommes furent tués ou sérieusement blessés.

Robert Maynard fit descendre les rescapés et les blessés pour éviter les risques d'une seconde bordée. Il demeura seul sur le tillac, à la droite du timonier, qui se cachait de son mieux tout en tenant la barre.

Les deux embarcations se frôlèrent. Barbe Noire, qui hurlait pour stimuler l'ardeur de ses hommes, fit lancer sur les assaillants des grenades d'un nouveau genre, des bouteilles remplies de poudre et de déchets de fer, qui faisaient, en explosant, des ravages considérables.

Par chance extraordinaire, elles n'atteignirent aucun des hommes du lieutenant.

Ne voyant personne sur le pont, Teach crut avoir remporté la victoire. Il s'écria :

« Ils sont tous morts ! Nous allons, maintenant, jeter leurs cadavres à la mer ! »

À la tête de quatorze de ses pirates, il se précipita dans la chaloupe de Robert Maynard et brusquement, à sa grande surprise, il se trouva face à face avec l'officier. Il brandit son pistolet, tira et... le manqua !

À son tour, Robert Maynard l'ajusta et le blessa. Les deux hommes croisèrent alors le fer et engagèrent un duel sans merci, tandis que les matelots britanniques, sortant de leur cachette, fondaient sur les forbans et les attaquaient courageusement.

Barbe Noire, d'un geste violent, réussit à briser le sabre de son adversaire ; il s'apprêtait à lui porter le coup de grâce, lorsqu'une balle le blessa à la tête, l'étourdissant un bref instant.

Surmontant sa douleur, le sang l'inondant partout, le capitaine Teach, ayant retrouvé ses esprits, continua à faire face au lieutenant.

Il reçut encore dix-huit coups de sabre et cinq coups de feu. Enfin il s'écroula mort sur le plancher du navire, après avoir, une dernière fois, déchargé son pistolet.

De nombreux Flibustiers avaient été mis hors de combat. Les autres, voyant tomber leur chef, enjambèrent le bastingage et demandèrent grâce. Ceux qui étaient demeurés dans la chaloupe jetèrent leurs armes et se rendirent.

Le capitaine Teach dit Barbe Noire n'était plus. Il n'allait plus terroriser les côtes de Caroline et de Virginie. Désormais, il était aux côtés de son ami le Diable, qu'il avait si souvent évoqué.

Robert Maynard, le combat étant terminé, fit trancher la tête de Teach et l'attacha au mât du beaupré.

En visitant la cabine du chef des Flibustiers, le lieutenant fit d'étranges découvertes. Certains papiers lui révélèrent les conventions conclues entre les pirates et le gouverneur de la Caroline et le secrétaire de ce dernier. Il y avait aussi un accord avec quelques négociants de New York.

C'étaient là des preuves irréfutables, terribles.

Robert Maynard était bien décidé à s'en servir. Sitôt arrivé à Bath-Town, il fit saisir soixante caisses de sucre dans les magasins du gouverneur et vingt autres chez le secrétaire de ce dernier.

Ces deux opérations terminées, le lieutenant s'en fut jeter l'ancre à l'endroit même d'où il était parti, sur la rivière Saint-Jacques. La tête de Barbe Noire était toujours fixée au beaupré.

Quinze prisonniers furent débarqués, jetés en prison et jugés. Treize furent condamnés à être pendus. Parmi ceux qui furent graciés se

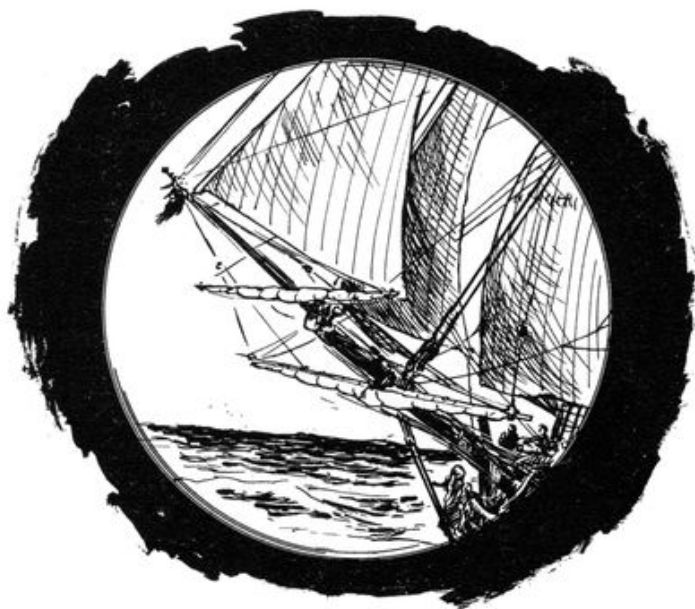
trouvait un certain Samuel Odel, qui s'était joint aux pirates, la veille même du combat. Encore l'avait-il fait sous la contrainte et la frayeur. L'autre, Israël Hands, se trouvait à terre lors de la rencontre.

Il était estropié, et c'était Barbe Noire qui l'avait blessé au genou. C'était une nuit où Teach, selon son habitude, était ivre. Il s'était réveillé brusquement, sans doute en proie à un violent cauchemar, s'était saisi de son pistolet et avait tiré devant lui. Israël Hands, son pilote, dont il n'avait qu'à se louer, se trouvait là. Il reçut la balle et demeura éclopé jusqu'à la fin de ses jours. Teach déclara tout bonnement :

« Si je ne tuais ainsi, de temps à autre, quelqu'un de mon équipage, ils ne se rappelleraient pas qui je suis. Tous doivent me craindre ! »

Le pilote avait été condamné comme les autres et la sentence allait être exécutée lorsque parvint d'Angleterre, une proclamation du roi qui accordait la grâce aux pirates qui n'avaient pas encore été châtiés.

Israël Hands retourna donc à Londres. Il y mena une existence misérable, vivant d'expédients et d'aumônes. Il mourut dans une complète misère.



UN PIRATE EXCENTRIQUE : LE MAJOR STEDE BONNETT



Si la plupart des Flibustiers s'adonnèrent à la guerre de course pour s'enrichir, en commettant des actes de pillage et de brigandage, il en fut un qui écuma la mer des Caraïbes simplement pour se distraire et tromper son ennui.

Il s'agit d'un Anglais excentrique de caractère, curieux et bizarre, le major Stede Bonnett.

C'était un gentilhomme nanti d'une enviable fortune. Lettré et ayant reçu une excellente éducation, il possédait aux Antilles un très important domaine, dont l'exploitation lui apportait de nouveaux profits.

Seulement, le major Stede Bonnett s'ennuyait à mourir. Son existence lui paraissait monotone et sans attrait. Il ne rêvait que d'aventures extraordinaires, de voyages mouvementés et d'exploits fantastiques.

Un jour, il réunit ses meilleurs amis dans son salon et, après leur avoir versé un excellent « brandy » et offert des cigares parfumés, il leur fit part de l'ahurissante décision qu'il avait prise. Il avait résolu de devenir pirate.

Ses compagnons sourirent et haussèrent les épaules. C'était là une plaisanterie, une bonne blague. Stede Bonnett se fâcha. Jamais il n'avait été aussi sérieux.

Certains pensèrent que le major avait pris cette décision à la suite de certains chagrins survenus dans son ménage, d'autres qu'il était devenu fou.

Tous s'efforcèrent de le faire changer d'avis, lui disant qu'un homme de son rang n'était pas fait pour une telle condition ou qu'il ne pouvait exercer une telle profession, ignorant les principes élémentaires de la navigation.

Stede Bonnett fit la sourde oreille. et se prépara à sa nouvelle carrière.

Il équipa une chaloupe, qu'il arma de dix pièces de canon et pour laquelle il recruta un équipage de soixante-dix matelots. Il baptisa son bâtiment *La Revanche*. À son bord, il allait attaquer le monde, se croyant chargé d'une mission providentielle.

Ayant levé l'ancre au cours d'une nuit sans lune, il quitta les Barbades et mit le cap sur les côtes de Virginie. Il captura plusieurs vaisseaux lourdement chargés et s'empara des munitions, des provisions et de pièces d'or et d'argent. Les quatre vaisseaux, l'*Arme*, le *Glasgow*, l'*Essort* et le *Turbot*, battaient tous pavillon britannique.

À la suite de cette agression, plus aucun navire marchand n'osa s'aventurer dans ces parages. Alors, Stede Bonnett poussa l'audace jusqu'à aller croiser au large de New York. Il y arraisonna une chaloupe et s'en fut relâcher dans l'île de Gardner, où il se ravitailla.

Au cours de l'été 1717, il louvoyait au large de la Caroline et se rendait maître d'un vaisseau, venant de l'île des Barbades, qui transportait du sucre et du rhum et, enchaînés dans ses cales, un certain nombre de Noirs. Quelques jours plus tard, c'était un brigantin qui tombait entre ses mains. Il le pilla, puis l'abandonna.

Il se rendit ensuite dans une île écartée de la Caroline où il fit effectuer des réparations à son navire. Celui-ci remis en état, il reprit la mer, mais son équipage commençait à en avoir assez d'être commandé par un aussi piètre capitaine. Pour assurer son autorité, il prit des décisions qui se révélèrent maladroites.

Ses matelots, se réunirent secrètement afin de délibérer à son sujet. Les uns voulaient purement et simplement le pendre ; les autres, seulement le destituer et le remplacer par un navigateur plus capable. Ne parvenant pas à se mettre d'accord, la discussion allait dégénérer en dispute, lorsque la vigie signala la présence d'une voile. C'était le fameux capitaine Teach, dit Barbe Noire, dont il a été question dans le précédent chapitre.

L'équipage de *La Revanche* fut fort satisfait de cette rencontre. Stede Bonnett fut attiré à bord du bâtiment de Teach et remplacé à son commandement par le lieutenant Richard, ami de Barbe Noire.

Comme on n'osait pas déposséder entièrement le major, Barbe Noire le garda auprès de lui en lui donnant le titre de chef des troupes de

débarquement, ce qui lui enlevait toute responsabilité en matière de navigation. Ayant servi dans l'armée de terre, Stede Bonnett trouva là un poste qui répondait à ses connaissances. Il accepta avec enthousiasme. Mais bientôt, il dut déchanter, car Teach ne lui laissait aucune autorité.

Stede Bonnett commença à regretter et son passé et de s'être lancé dans une telle aventure. Il fit part de ses regrets à ses compagnons, mais personne ne le prit au sérieux. Ne pouvant plus séjourner dans un pays dépendant de l'Angleterre, il rêvait de se retirer en Europe dans quelque province ensoleillée d'Espagne ou du Portugal où il aurait fini tranquillement ses jours.

Telles étaient ses intentions lorsqu'il fit naufrage. Le bâtiment à bord duquel il se trouvait sombra. Il fut recueilli et conduit à terre, où il se soumit à une proclamation de la Couronne d'Angleterre amnistiant les pirates qui renonçaient à leurs coupables entreprises.

Steve Bonnett vécut calmement pendant un certain temps, mais bientôt il eut la nostalgie de sa vie aventureuse. La guerre ayant éclaté entre l'Espagne et l'Autriche, le major songea, un instant, à solliciter une commission de l'Empereur pour partir contre les Espagnols. Il n'attendit pas la réponse et racola une nouvelle bande d'aventuriers, à la tête desquels il partit de Caroline pour se rendre à l'île Saint-Thomas.

En cours de route, il fit escale à l'île Topsail, car il savait que c'était là que Teach avait l'habitude de donner rendez-vous à ses compagnons.

Le major, décidément, n'avait pas de chance : lorsqu'il débarqua ce fut pour apprendre que Barbe Noire était parti deux jours plus tôt, laissant sur le rocher désert dix-sept de ses camarades, sans vivres ni eau douce, bien décidé à les laisser mourir de faim.

L'arrivée de Stede Bonnett fut pour eux providentielle. Ils furent recueillis et révélèrent que Teach était parti, accompagné de vingt hommes seulement, pour l'île d'Ærick.

Stede Bonnett, bien décidé à se venger de toutes les injures et affronts reçus, se lança à la poursuite du capitaine Teach. Malgré tous ses efforts, il ne put le retrouver. Alors, il continua sa route vers la Virginie.

Au large des côtes américaines, durant le mois de juin, Stede Bonnett arraisonna une flûte transportant d'importantes quantités de provisions, dont il avait le plus pressant besoin. En échange d'un vieux câble et de dix tonneaux de riz – car il ne voulait pas passer pour un voleur –, il fit transporter à son bord douze barils de porc salé et quatre cents livres de pain.

Deux jours plus tard, il prit en chasse une chaloupe de soixante tonneaux, qui se rendit après une poursuite de deux lieues.

Il l'aborda au large du cap Henri et y prit deux barils de rhum et un peu de sirop de sucre.

Il laissa à bord huit de ses hommes en leur recommandant de prendre grand soin de cette capture. Les matelots l'assurèrent de leur complet dévouement et, une fois seuls à bord, ils prirent le large et s'en furent écumer les océans pour leur propre compte.

Écœuré, déçu devant une telle ingratitude, Stede Bonnett se jura de ne plus s'embarrasser de scrupules.

Il commença par changer de nom et se fit appeler le capitaine Thomas.

Non loin du cap Henri, il prit deux navires qui venaient de Virginie et qui, naviguant de conserve, se rendaient à Glasgow. Il n'y trouva qu'une centaine de livres de tabac. Le jour suivant, il fut un peu plus heureux. À bord d'une chaloupe de faible tonnage, il fit main basse sur vingt barils de viande de porc et sur plusieurs quartiers de lard. Il remit en échange une pièce de sirop de sucre et deux tonneaux de riz. À sa grande satisfaction, il vit deux hommes de la chaloupe solliciter un engagement parmi les aventuriers.

Quelques jours plus tard, non loin de là, un bâtiment venu également de Virginie tomba en son pouvoir. Il y trouva une curieuse cargaison, des peignes, des épingles et des aiguilles, qu'il troqua contre deux barils de pain et un baril de viande de porc.

Devant Philadelphie, il stoppa un navire de la Caroline faisant voile vers Boston. Il se contenta d'y prendre deux douzaines de peaux brutes, qu'il utilisa pour recouvrir ses canons.

Jusqu'à ce jour, il s'était toujours montré bienveillant avec ceux qui avaient eu la malchance de se trouver sur sa route. Il ne devait pas persévérer.

Il arraisonna deux bâtiments se rendant à Bristol. Il y prit, sans rien donner en échange, quelque argent et des marchandises. Ce fut ensuite une chaloupe de soixante tonneaux venant de Philadelphie et se rendant aux Barbades. Elle fut pillée, mais reçut l'autorisation de poursuivre sa course.

Le 29 juillet, il tomba sur une autre chaloupe, lourdement chargée de provisions destinées aux Barbades. Il les fit transporter sur son bâtiment, laissant, toutefois, sur sa prise cinq de ses matelots.

Le jour suivant, une barque de soixante tonneaux lui apporta un intéressant chargement composé d'indigo, de mélasse, de sucre, de coton et de rhum.

Quittant la baie de la Delaware, il fit route vers le cap Fear. Mais son navire, le *Royal Jacques*, était percé de toutes parts et commençait à prendre eau dangereusement.

Il dut s'arrêter pendant huit semaines pour le remettre en état de tenir la mer contre vents et tempêtes.

Cette pause lui fut fatale.

Sa présence sur les rives du cap Fear fut découverte et signalée au gouverneur de la Caroline. Le colonel Guillaume Reth offrit généreusement d'aller avec deux chaloupes attaquer le forban. Le gouverneur acquiesça.

Guillaume Reth, assisté du capitaine Fayer Hall, équipa ses deux navires, le *Henry* de huit pièces de canon avec soixante-dix matelots, le *Nymphé Marine*, de huit bouches à feu avec soixante hommes d'équipage.

Le colonel leva l'ancre le 14 septembre et, quittant Charletown, mit le cap sur l'île de Swillivant. Il rencontra en cours de route un vaisseau qui venait d'Antigoa et dont le capitaine déclara qu'il avait été arraisonné par un pirate du nom de Charles Vane, commandant un brigantin de douze pièces d'artillerie avec quatre-vingt-dix hommes d'équipage.

Charles Vane avait capturé deux autres voiliers. L'un, venant de Guinée, transportait des esclaves. Il y avait quatre-vingt-dix Noirs enchaînés dans ses cales. Ceux-ci furent transbordés dans une chaloupe et confiés à la garde d'un nommé Yates assisté de vingt hommes.

Yates, qui en avait assez d'exercer ce dangereux métier et qui aspirait à une existence tranquille, profita de l'occasion pour quitter Vane au cours de la nuit. Il gagna Charletown, se constitua prisonnier et bénéficia de la grâce du fait de son repentir. Les propriétaires qui attendaient les esclaves reçurent leur triste cargaison.

Yates informa le colonel, qui continua sa chasse au pirate. Il navigua au large de la côte sans succès. Alors, il se remit à la recherche de Stede Bonnett.

Quelques jours plus tard, le 26 septembre, au crépuscule, il aperçut à l'entrée de la rivière du cap Fear trois bâtiments en panne. C'était le major et ses prises.

Guillaume Reth décida d'agir sans perdre un seul instant. Il prit place dans une chaloupe mais le pilote qui manœuvrait celle-ci ne connaissait pas bien la rivière et fit échouer l'embarcation.

Une bonne partie de la nuit se passa à tenter de la remettre à flot. Stede Bonnett en profita pour envoyer trois canots afin de faire prisonnière la troupe du colonel. Seulement, lorsque les aventuriers se furent rendus compte à qui ils avaient affaire, ils s'empressèrent de regagner leur base et d'alerter leurs compagnons.

Ne pouvant éviter le combat, Stede Bonnett s'y prépara avec fièvre. Il dépêcha un émissaire au gouverneur de la Caroline pour lui demander si les troupes qu'il apercevait étaient bien envoyées contre lui. S'il en était ainsi, il détruirait tous les navires qu'il rencontrerait.

Voulant combattre, mais de loin, le major, avec sa flottille descendit

la rivière. Le colonel s'avança, bien décidé à tenter l'abordage. Voulant l'éviter, le pirate s'échoua alors qu'il se rangeait du côté terre. Le *Henry*, que montait Guillaume Reth, fit de même. Mais Stede Bonnett et ses complices avaient l'avantage du terrain. Agitant leurs chapeaux, ils narguèrent leurs adversaires.

« Attendez ! Attendez ! Nous monterons bientôt à votre bord, mais ce sera en vainqueur ! »

Le *Henry* fut enfin remis à flot. On répara alors les agrès qui avaient été endommagés pendant le combat.

La chaloupe prête, Guillaume Reth donna l'ordre de foncer sus aux pirates.

Les hommes de Stede Bonnett n'opposèrent qu'une très faible résistance et finirent par brandir le drapeau blanc. Pendant un bref instant, les deux partis discutèrent et les pirates, enfin, capitulèrent.

Le colonel avait perdu quatre hommes et sept blessés, tandis que les aventuriers comptaient sept hommes tués et cinq blessés, dont deux moururent au moment même de la reddition.

Guillaume Reth fut fort étonné, et ravi, lorsqu'il se rendit compte que le capitaine Thomas qu'il tenait maintenant en son pouvoir n'était autre que le trop fameux Stede Bonnett.

Le retour à Charletown fut, on s'en doute, triomphal. Mais comme il n'y avait pas de prison dans la ville, les pirates furent enfermés dans un corps de garde. Le geôlier reçut l'ordre de garder chez lui le major, le maître David Harriot et le contremaître Ignace Pell.

Quelques jours plus tard, Stede Bonnett et le maître réussissaient à tromper la surveillance de leur gardien et à prendre la clef des champs. Une récompense de sept cents livres sterling fut offerte à quiconque ramènerait les deux évadés.

Les deux hommes avaient dérobé une frêle embarcation et durent, faute de provisions, faire escale à l'île de Swillivant afin de se désaltérer. Le colonel, lui-même, le rejoignit. David Harriot opposa une brève résistance et se fit descendre. Stede Bonnett, lui, se rendit.

Quelques jours plus tard, le major et trente de ses acolytes passèrent en jugement.

Le président du jury leur fit un très long sermon, au cours duquel il cita fréquemment les textes de l'Écriture.

Se tournant vers le chef des pirates, le juge Troot déclara :

« Major Stede Bonnett, vous êtes ici, convaincu de deux accusations de piraterie, l'une d'après le rapport des jurés ; l'autre conformément à votre propre aveu.

« Quoique vous n'ayez été accusé que de deux faits, vous savez néanmoins que depuis que vous fîtes voile pour la Caroline septentrionale, vous avez pris ou pillé pour le moins treize vaisseaux.

« En sorte que vous auriez pu être convaincu de onze chefs de plus,

les ayant commis depuis que vous avez promis d'abandonner un si infâme genre de vie.

« Je ne fais point mention de tous ceux que vous avez commis avant ce temps-là et dont vous devez répondre devant Dieu, quoiqu'ils vous aient été remis par les hommes.

« Vous êtes non seulement coupable de larcin, mais vous y avez ajouté le péché d'homicide. Combien de sang innocent n'avez-vous pas répandu en tuant ceux qui faisaient quelque résistance à vos violences injustes ? Nous ne le savons point, mais il nous est connu qu'outre les blessés, vous avez tué dix-sept personnes parmi celles qui ont été envoyées contre vous pour réprimer les rapines que vous commettiez journellement. »

Un peu plus loin, le juge Trott déclara :

« Comme vous êtes gentilhomme, que vous avez eu l'avantage d'une belle éducation et que d'ailleurs vous êtes réputé homme de lettres, je ne vous expliquerai point la nature du repentir et de la foi en Jésus-Christ ; sans doute ne l'ignorez-vous pas ! Peut-être même trouvera-t-on que je vous ai trop parlé. »

Et le volubile orateur, après avoir encore péroré pendant plusieurs minutes, en vint enfin à la conclusion :

« Mon plus ardent désir est que ce que je viens de vous dire par compassion pour votre âme dans cette funeste et solennelle occasion, en vous exhortant en général à la foi et au repentir, fasse une telle impression sur vous que vous puissiez vous repentir sincèrement.

« C'est pourquoi, m'étant acquitté de mon devoir de chrétien, en vous donnant les meilleurs conseils dont je sois capable pour le salut de votre âme, je vais présentement faire le devoir de ma charge en ma qualité de juge. La sentence que la loi ordonne de prononcer contre vous pour vos crimes et que cette cour prononce en conséquence, est :

« Que vous, Stede Bonnett, irez d'ici vers le lieu dont vous êtes venu et que là, vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Que Dieu infiniment miséricordieux ait pitié de votre âme ! »

Le jugement, ainsi prononcé, fut exécuté quelques heures plus tard.

Le major Stede Bonnett, aristocrate distingué devenu pirate pour tromper son spleen et sa nostalgie, mourut pendu haut et court à un gibet, comme un pâle truand.

MARY READ ET ANNE BONNY, FEMMES PIRATES



e

À la fin du XVII^e siècle, dans ce monde étrange et essentiellement masculin qu'était la guerre de Course, deux femmes firent beaucoup parler d'elles dans les mers Caraïbes, Mary Read et Anne Bonny.

Mary Read vit le jour à Londres et fut élevée par sa mère, devenue veuve de bonne heure. Cette mère, très pauvre, imagina une bien étrange supercherie.

Pour gagner les bonnes grâces et surtout pour obtenir une aide financière de sa propre belle-mère, elle fit passer sa fille pour un garçon, lequel devait perpétuer le nom et continuer la race du regretté défunt.

Le mensonge obtint un plein succès et, régulièrement, la vieille dame envoya, chaque semaine, un écu pour l'entretien de l'enfant. Cela dura pendant de nombreuses années, durant lesquelles Mary Read fut habillée en garçon et présentée à tous comme étant John Read, afin de ne pas compromettre la situation.

Puis la grand-mère mourut et la misère entra dans la maison. Il était trop tard et aussi trop dangereux de rétablir la vérité. Mary dut se résigner à gagner sa vie en continuant à cacher qu'elle était une fille.

À treize ans, elle se plaça comme valet de pied chez une dame de qualité. Mais, se sentant pleine de vigueur et hardiesse, elle ne tarda pas à jeter sa livrée pour revêtir l'uniforme militaire.

Elle prit tout d'abord du service à bord d'un vaisseau anglais, le *Neptune*, de quarante canons, et ensuite sur le *Victory*. Après quoi, elle entra dans un régiment d'infanterie anglaise qui se battait dans les Flandres, sous les ordres de M. de Malborough. Elle passa dans la cavalerie où elle trouva plus d'occasions de donner libre cours à sa fougue et à ses instincts guerriers. Elle fit montre de tant d'intrépidité qu'elle gagna l'admiration des officiers.

Jusque-là, personne ne se doutait qu'elle était une femme. Une blessure fit découvrir la vérité. Un compagnon d'armes s'éprit alors de la jeune fille et la demanda en mariage. Comme le régiment allait gagner ses quartiers d'hiver, Mary Read acheta des costumes féminins et épousa son compagnon d'armes.

« Le mariage de ces deux cavaliers fit grand bruit, dit une chronique de l'époque. Plusieurs officiers eurent la curiosité d'y assister et convinrent entre eux que chacun ferait un présent pour les aider à se mettre en ménage, en considération de ce qu'ils avaient été leurs frères d'armes. »

Les époux sollicitèrent un congé pour chercher une situation. Ils louèrent une maison proche du château de Bréda, qu'ils transformèrent en auberge. L'aventure de leur mariage leur attira beaucoup de clients et la plupart des officiers de la garnison y allèrent régulièrement.

Seulement, le bonheur des deux époux fut de courte durée. Le mari mourut et, en même temps, la paix de Ryswick éloigna les régiments et, par conséquent, les principaux habitués de l'auberge.

Ayant épuisé ses économies, la veuve vendit le comptoir et s'en fut chercher fortune sous d'autres cieux. Elle endossa de nouveau l'uniforme et s'engagea dans un régiment de Hollande. Mais, devant le peu de chances d'obtenir de l'avancement, en ces temps de paix, Mary Read décida de se rendre dans les Indes Orientales, toujours sous le couvert d'un costume masculin.

Le navire sur lequel elle s'était embarquée, qui faisait voile vers la Jamaïque, fut arraisonné par des pirates britanniques, qui relâchèrent tous les autres passagers, mais gardèrent celle qu'ils prenaient pour un de leurs compatriotes.

Quelques semaines plus tard, ces mêmes pirates signèrent un engagement avec le gouverneur de l'île de la Providence, pour être incorporés dans une flottille devant croiser contre les Espagnols. Mais les aventuriers ne tardèrent pas à se révolter et Mary Read ne fut pas la dernière à se dresser contre le gouverneur, préférant la vie exaltante des Flibustiers à celle des soldats réguliers.

Revenue dans un camp pirate de la Jamaïque, elle connut l'aventure la plus bizarre de son existence. Une autre femme, Anne Bonny qui, elle aussi, se déguisait sous des habits d'homme, et était la fiancée

secrète du capitaine Rackam, s'éprit de Mary Read, qu'elle déclarait être le plus beau jeune homme de la bande. La Flibustière dut avouer la vérité à sa compagne. Anne Bonny et Mary Read devinrent dès lors amies, mais leur tendre affection fit éclater de jalousie le capitaine Rackam, qui continuait à prendre Mary Read pour un garçon. Pour éviter toute violence, la fiancée de ce dernier raconta l'histoire à son bien-aimé, en lui demandant de garder fidèlement le secret. Rackam, dès lors, non seulement se retint de se livrer à des brutalités, mais ne commit jamais la moindre indiscretion.

Un jour, les bâtiments des Flibustiers capturèrent un navire de commerce à bord duquel se trouvait un voyageur qui plut à Mary Read. Celle-ci se jura de l'épouser. Mais elle voulut auparavant éprouver son amitié et ne lui avoua pas son sexe. Une grande sympathie ne tarda pas à s'établir entre les deux jeunes gens.

Alors que les vaisseaux des Flibustiers étaient à l'ancre dans une île, le jeune homme se prit de querelle avec un matelot. Ils se donnèrent, selon la coutume des pirates, rendez-vous à terre pour y croiser le fer.

Lorsqu'elle apprit la nouvelle, Mary Read fut tout émue. Elle ne souhaitait nullement voir son compagnon refuser ce défi, car elle avait elle-même trop de courage pour souffrir la moindre lâcheté chez le mari de son rêve, mais elle redoutait l'issue de la rencontre et craignait de voir l'élu de son cœur tomber sous les coups d'un adversaire plus fort et plus habile.

Préférant exposer sa propre vie, Mary Read chercha aussitôt querelle au pirate et le défia au combat. Le matelot accepta ce nouveau duel et se trouva exact au rendez-vous, fixé deux heures avant l'autre rencontre. Mary Read et son adversaire se battirent au sabre et au pistolet et la courageuse jeune femme réussit à étendre mort sur le sable celui qui, un peu plus tard, devait se mesurer à son bien-aimé.

Ce n'était pas là son premier duel. Déjà, à maintes reprises, chaque fois qu'elle avait été insultée dans les troupes régulières et dans les camps des Flibustiers, l'affaire s'était toujours terminée de semblable façon.

Le couple décida de s'enfuir et de renoncer à la vie de pirate, dont le garçon avait horreur, pour convoler en justes noces.

Mais la pauvre Mary Read ne devait connaître d'autres fortunes que celles des aventures guerrières.

Avant le lever du jour fixé pour leur fuite, le camp fut envahi par l'armée régulière britannique et la jeune femme faite prisonnière.

Mary Read fut traduite devant un conseil de guerre, lequel, malgré toute l'émotion que ressentirent les juges, prononça une sévère condamnation, car elle était notoirement compromise dans plusieurs affaires louches opposant les Flibustiers à leurs compatriotes de Londres. On reprocha notamment à la jeune femme d'avoir encouragé

ses compagnons et d'avoir influencé ceux qui désiraient mener une vie plus conforme aux lois en déclarant : « Les gens de cœur ne doivent pas redouter la potence. Des milliers de fripons qui passent pour d'honnêtes gens se mettraient aussitôt en mer pour voler impunément. Et l'Océan ne serait couvert que de la canaille ! »

Les juges, dans l'espoir que le souverain accorderait la grâce de la coupable, firent surseoir à l'exécution. Mais dans sa prison, Mary Read fut prise d'une mauvaise fièvre et mourut quelques jours plus tard.

Anne Bonny, dont nous avons évoqué le nom quelques lignes plus tôt, était Irlandaise de naissance et son père, avocat de conduite très légère, fut mis en quarantaine par la bourgeoisie de la ville et dut s'expatrier. Il partit en compagnie de sa servante et de la fillette de celle-ci, dont il était d'ailleurs le père, et s'en fut s'installer en Caroline du Sud, où il se lança avec succès dans le commerce tout en s'occupant d'une plantation. Anne, dès sa plus tendre enfance, porta des costumes masculins, se révélant une habile cavalière et n'hésitant pas à se mesurer avec des garçons plus âgés qu'elle.

Devenue majeure, elle épousa un marin baleinier qui lui fit voir du pays et l'emmena à l'île de la Providence. À l'*Auberge des Trois Pointes*, un soir, elle rencontra le capitaine Rackam, qui l'enleva et fit d'elle une intrépide Flibustière.

Lorsqu'elle fut capturée en même temps que Rackam, elle fut traduite devant un tribunal qui les condamna à être pendus. La veille du jour fatal, Rackam obtint la permission de revoir Anne Bonny. Quand le capitaine entra dans sa cellule, elle lui cracha au visage et lui lança, méprisante :

— Lâche ! Si tu avais su mourir comme un homme de cœur, tu ne serais pas réduit, aujourd'hui, à mourir étranglé comme un chien !

Finalement, Anne Bonny, qui attendait un enfant, vit sa peine commuée en une détention perpétuelle.

Une Française, connue sous le nom d'Anne Dieu-le-veut, fut, pendant un certain temps, la compagne de Laurent de Graff, dont elle partagea de nombreuses aventures. Capturée par les Espagnols, elle fut conduite tout d'abord à Veracruz, puis à Carthagène, où elle fut soumise à d'horribles supplices, qu'elle subit avec un rare courage.

Pontchartrain, ministre de la Marine de Louis XIV, réussit, après de nombreuses et pressantes démarches, à obtenir sa libération.

Anne Dieu-le-veut finit ses jours paisiblement dans sa Bretagne natale.



LA FIN DE LA FLIBUSTE



Vers l'année 1880, la Flibuste n'était plus aussi puissante qu'auparavant.

Les Frères de la Côte ne constituaient plus qu'une association de brigands et de malandrins qui, en réalité, n'agissaient que pour leur compte personnel.

Ils n'opéraient plus sous un seul et même pavillon mais se vendaient à qui voulait les employer. Ils naviguaient sous les couleurs de puissances étrangères mais en réalité, ils amassaient du butin avec la ferme intention de le garder pour eux-mêmes.

En 1689, le gouverneur de la partie française de Saint-Domingue, M. de Cussy, convoqua au Cap-Français quatre cent cinquante Flibustiers, quatre cents cavaliers et cent cinquante Noirs.

Étant parvenu à les convaincre de marcher sous son commandement, il les entraîna dans une expédition, à l'intérieur de Saint-Domingue contre San Yago de los Caballeros.

Après une brève rencontre en pleine savane, M. de Cussy et ses compagnons devinrent maîtres de la ville, laquelle, en dépit de ses défenses, n'opposa pas la moindre résistance.

À l'annonce de l'approche des aventuriers, les habitants s'empressèrent de quitter leurs maisons, emportant leurs plus précieuses richesses mais laissant dans leurs réserves une très importante quantité de vivres et de boissons.

Craignant que ceux-ci fussent empoisonnés, le chef de l'expédition

interdit à ses hommes de toucher à quoi que ce fut. Après avoir incendié les maisons de San Yago de los Caballeros, les aventuriers battirent en retraite.

Les Flibustiers se montrant de plus en plus arrogants, les Espagnols, ne pouvant les contenir, demandèrent l'aide des Britanniques.

Dans les premiers jours de janvier 1691, les Anglais débarquèrent une troupe de deux mille six cents hommes proximité de Cap-Français, à laquelle vinrent se joindre huit cents soldats espagnols venus par marches forcées de la ville de San Domingo.

Les Français, qui n'étaient alors que huit cents hommes, furent écrasés en dépit de leur courage et de leur témérité. En effet, dès qu'ils furent avertis de la présence de l'ennemi, au lieu de se replier prudemment, ils foncèrent à sa rencontre et engagèrent le combat dans la savane de la Limonade. M. de Cussy qui, au cours du combat se battit avec un rare courage, reçut de nombreuses blessures. Il devait d'ailleurs rester sur le champ de bataille avec la plupart de ses compagnons.

La Flibuste française n'allait pas se remettre de cette défaite.

Les Espagnols et leurs alliés parcoururent en maîtres la plaine du Cap, mirent le feu à la ville de ce nom, égorgèrent tous les hommes qui tombaient entre leurs mains et emmenèrent avec eux toutes les femmes, les enfants et les esclaves noirs. Ils espéraient ainsi avoir réduit la colonie à zéro.

Les affaires françaises à Saint-Domingue étaient dans un état très critique. À Paris, on étudia la situation de près et l'on ne vit qu'un seul homme capable de la rétablir.

Cet homme s'appelait Ducasse et était le fils d'un marchand de jambons de Bayonne. Il n'avait pas exercé la même profession que son père, mais s'était adonné à la traite des Noirs.

Il avait, au cours de ses lointains voyages, accompli plusieurs actions d'éclat et cela lui avait valu le titre de capitaine.

On le nomma donc gouverneur en remplacement de M. de Cussy.

Sitôt en place, il battit le rappel des Flibustiers français et dès que ceux-ci furent rassemblés, il fonça sur la colonie britannique de la Jamaïque et, culbutant partout l'adversaire, il ravagea complètement le territoire.

Un peu plus tard, il prit lui-même le commandement d'une nouvelle expédition ayant le même objectif. En juin 1694, il embarqua à bord de vingt-trois navires avec mille cinq cents hommes et cingla vers la Jamaïque. Il la ravagea à nouveau et revint avec un butin considérable et trois mille Noirs.

L'année suivante, en représailles, les Britanniques envoyèrent un détachement de quatre mille hommes, auxquels se joignirent deux cents Espagnols. Ils attaquèrent alors Cap-Français, que défendait

Laurent de Graff et que celui-ci évacua. La ville fut détruite, de même Port-de-Paix. Les envahisseurs ne laissèrent intacts aucun arbre, aucune culture. La colonie fut ruinée.

La France se devait de venger cet échec. Mais à Versailles, Louis XIV ne prit aucune décision. Il fallut qu'une compagnie d'armateurs fit les frais d'une expédition qui partit de Brest le 9 janvier 1697.

Cette escadre était placée sous le commandement de Jean Bernard Desjeans, baron de Pointis, un homme audacieux mais cupide, qui après avoir brillamment servi dans la marine royale, n'hésita pas à devenir forban.

Cette flotte arriva en vue de Saint-Domingue deux mois plus tard. Sans plus attendre, de Pointis décida d'aller attaquer Carthagène.

Cette ville était normalement défendue par une troupe de seulement sept cents hommes, qui occupaient la citadelle de Saint-Lazare, construite sur une colline voisine, et aussi les remparts qui protégeaient les quartiers commerçants.

En cas d'alerte, une milice importante venait prêter assistance aux militaires.

De Pointis hésita un instant. Il aurait voulu être épaulé par une troupe de Flibustiers habitués à ce genre d'opération. Il demanda conseil à Ducasse, alors gouverneur de Saint-Domingue, qui lui donna satisfaction bien que cet entretien lui eût donné une fâcheuse opinion du baron. Toutefois, il exigea pour ses hommes une part sur les prises. De Pointis rétorqua que de tels individus n'avaient besoin de rien et qu'il saurait les faire marcher à la trique.

Il fit comme il l'avait annoncé. On le vit poursuivre les Flibustiers une badine à la main et les empoigner par le collet. Cette méthode d'engagement, qui n'avait plus cours en France, fut peu goûtée à Saint-Domingue. Les aventuriers se rebiffèrent et un commencement de révolte éclata. De Pointis, pourchassé, fut sur le point d'être « boucané ». Il appela le gouverneur à son secours et ne dut la vie qu'à la promesse d'accorder une part de prise dans le pillage de la ville.

De Pointis était bien décidé à ne pas tenir parole. Il vit se joindre à sa flotte, qui comprenait déjà sept bâtiments de guerre, trois frégates, une galiote à bombes, un brigantin, deux flûtes et quatre barques de pêche, une flottille de sept frégates de petit tonnage ayant à bord mille deux cents Flibustiers, et quatre cents Noirs. Il avait ainsi à sa disposition une armée très importante.

De Pointis se mit en route et, le 15 avril 1697, il se trouva devant l'entrée du port, appelé *Boca Chica*, c'est-à-dire la petite bouche.

Le jour suivant, le château qui défendait l'accès du canal se rendit juste au moment où les aventuriers allaient se lancer à l'assaut. Deux jours plus tard, les navires pénétrèrent dans le port ; le 21, le fort Saint-Lazare tomba ; le 30 avril, l'assaut fut donné contre la basse

ville, qui capitula après avoir opposé une assez vive résistance. Le 3 mai, enfin, la ville haute se rendit après une capitulation honorable.

Le gouverneur sortit de la place tambours battants et étendards déployés, mais en laissant sur place tous les trésors, à l'exception de quelques bijoux que certaines femmes riches avaient pu dissimuler sur elles.

À Carthagène, les Flibustiers firent main basse sur un très important butin tant en métaux précieux qu'en bijoux et en marchandises. Le tout fut estimé à au moins dix millions d'écus. Et encore, certains officiers s'étaient servis clandestinement, et la part de chacun, ainsi obtenue, contrairement aux lois de la Flibuste, fut estimée à deux cent mille piastres au moins.

En outre, les aventuriers se livrèrent à des actes nettement répréhensibles et de Pointis ne fut pas le dernier à donner un regrettable exemple.

Un jour, une épidémie éclata dans les rangs des Français. Les malades qui se trouvaient dans les hôpitaux furent jetés dehors et les Français prirent leurs places dans les lits pour y mourir.

Bientôt, toute la région offrit un aspect désolé et effrayant. Une chaleur excessive régnant à Carthagène, les habitants étaient d'une couleur pâle et livide. Ils paraissaient frêles et fiévreux. Ils parlaient d'une voix traînante et basse. Ceux qui venaient de débarquer d'Espagne demeuraient en bonne santé pendant trois ou quatre mois. Après quoi, ils dépérissaient.

De plus, la ville était fort mal administrée et les règlements n'apportaient la moindre solution aux difficultés courantes.

Par ailleurs, la lèpre sévissait et elle était alors incurable.

Toutes ces considérations incitèrent de Pointis, qui avait l'intention de créer un comptoir français à Carthagène, à abandonner ce projet. Il n'eut d'autre souci que de fuir au plus vite ces lieux insalubres et inhospitaliers.

Les Flibustiers insistèrent pour recevoir la part de butin qui leur était due, mais que de Pointis n'était nullement disposé à leur verser en dépit des promesses qu'il avait faites aux aventuriers.

De Pointis ordonna à ses hommes de camper en dehors de Carthagène, déclarant qu'il comptait fermement sur eux, en cas d'attaque de la part des Espagnols. En réalité, de Pointis envisageait de les tenir à l'écart et de s'esquiver sans les avertir.

Les Flibustiers eurent des soupçons et, quittant leur camp, qui était trop éloigné de la ville, ils se rapprochèrent de celle-ci.

Lorsqu'ils se présentèrent, on leur ferma les portes au nez. Ils comprirent qu'on voulait les berner et tentèrent de reprendre les armes. Devant l'aspect critique de la situation, M. de Pointis modifia sa façon de voir et nomma Ducasse gouverneur de la ville.

Il voulait ainsi gagner du temps et pouvoir embarquer à bord de ses vaisseaux son butin personnel.

Ducasse, une fois chef de la Flibuste, se laissa convaincre par les belles paroles de Pointis et tenta de modérer l'ardeur belliqueuse de ses hommes. Brusquement, la réalité lui apparut brutale. On voulait bafouer ses compagnons et les priver de la part de butin qui leur revenait.

Une violente altercation éclata entre Ducasse et de Pointis, qui se saisirent de leurs armes et croisèrent le fer.

Les aventuriers, pendant leur rencontre, virent les hommes de Pointis achever l'embarquement de leur butin.

La dernière caisse se trouvant à bord, de Pointis n'avait plus besoin de ménager les Flibustiers. Élevant le ton, l'air arrogant, il déclara que, pour punir l'insubordination de « ce ramassis de vagabonds », il avait décidé de les priver de toute gratification.

Cette insulte mit le feu aux poudres. Se saisissant de leurs armes, les Flibustiers se ruèrent en direction du bateau-amiral. Un des aventuriers, d'un geste, arrêta ses compagnons et leur lança :

« Ne nous occupons pas de ce chien. Laissons-le ronger son os. Notre part de butin est à Carthagène ! Allons la prendre ! »

Cette invitation fut accueillie avec des cris d'enthousiasme. Vainement, Ducasse tenta de retenir les Flibustiers. Son plus grand désir était de quitter les lieux au plus vite, car on lui avait signalé la venue d'une flotte anglaise. Celle-ci était commandée par l'amiral John Neville, qui avait reçu l'ordre de reprendre à M. de Pointis et à ses hommes le produit de leurs pillages.

Ducasse eut beau implorer ses compagnons, personne ne voulut l'entendre.

Les aventuriers se ruèrent en direction de Carthagène, avec la ferme intention de rafler tout ce qu'ils pouvaient y trouver.

Sitôt dans la ville, ils enfermèrent tous les habitants qu'ils trouvèrent dans la cathédrale et l'un d'entre eux déclara :

« Vous nous considérez comme des individus sans aveu, comme des êtres sans foi ni loi, sans conscience ni religion. Nous allons vous montrer que nous savons, parfois, nous montrer généreux et charitables.

« Nous exigeons de vous une rançon de cinq millions. Pas une piastre de plus. Sans doute, M. de Pointis est parti avec une partie de vos richesses. Mais cet homme nous a trompés et pourtant, c'est grâce à nous qu'il a amassé tout ce gain, il n'a pas tenu sa parole vis-à-vis de nous et a violé sa promesse de partager son butin.

Les malheureux prisonniers n'ayant qu'un seul désir, celui d'être débarrassés au plus vite de leurs ennemis, donnèrent ce qui leur restait de précieux. Un moine les exhorta à faire davantage. Il passa parmi

eux, tenant son capuchon, et ramassa ainsi quelques bijoux, mais seulement pour une somme insignifiante.

Les Flibustiers pillèrent alors la ville pour la seconde fois. Toutes les maisons furent visitées de la cave au grenier, les églises et les entrepôts ne furent pas oubliés. Ils ne récoltèrent que bien peu de choses.

Alors, ils eurent recours à la torture, et cela leur rapporta beaucoup plus que sermons et bonnes paroles.

L'or, l'argent, les pierres précieuses sortirent comme par magie de leurs cachettes, si bien que chaque aventurier, lors du partage, se vit à la tête de trente mille piastres.

Tandis que Carthagène vivait ces heures angoissantes, M. de Pointis naviguait en plein océan. Il réussit à éviter l'escadre de John Neville et arriva sans encombre à Brest.

L'amiral anglais, qui lui avait donné la chasse mais n'avait pu l'atteindre, s'en fut croiser au large de Carthagène, voulant se rabattre sur la flotte des Flibustiers. Celle-ci, ignorant le danger qui la menaçait, donna tête baissée dans les navires britanniques.

Chaque bâtiment engagea le combat en ne pensant qu'à son propre salut. Deux grandes frégates tombèrent aux mains des Anglais après des combats désespérés. Une troisième fut jetée par la tempête sur une plage non loin de Carthagène et tomba au pouvoir des Espagnols. Une quatrième, ravagée par le feu, sombra devant Saint-Domingue et une cinquième disparut, sans qu'on sût jamais ce qu'elle devint.

Deux seulement en réchappèrent et atteignirent Saint-Domingue.

Lorsque M. de Pointis se présenta à Versailles, il y reçut un accueil assez froid. Louis XIV lui aurait accordé son pardon, si Mme de Maintenon n'était intervenue. Elle fit remarquer la déplorable conduite du gentilhomme, qui avait pillé des églises et commis de nombreux sacrilèges, et insista auprès du roi pour qu'il fut sévèrement condamné. M. de Pointis dut restituer une somme de un million quatre cent mille livres, qui devait indemniser les Flibustiers. Une fois encore, Mme de Maintenon intervint. Elle détourna cet argent de sa destination, arma un vaisseau et fit renvoyer au clergé de Carthagène une somme beaucoup plus grande que celle qui lui avait été ravie.

Ce fut là la dernière expédition des Flibustiers de Saint-Domingue.

La paix avait été signée à Ryswick entre la France et l'Angleterre. Cette paix durable rendait désormais inutile une association comme celle des Frères de la Côte.

Les Flibustiers français voulurent alors se tourner contre les Hollandais, mais le gouverneur de Saint-Domingue s'y opposa avec la plus vive énergie.

Au cours de l'année 1704, M. Auger envisagea de regrouper à l'île de la Tortue tous les aventuriers qui s'étaient installés à la Jamaïque et

à Bocca-Torro.

Un peu plus tard, le comte de Choiseul-Beaupré, son successeur, rétablit leur association en lui accordant ses anciens privilèges, ceci pour lutter contre le commerce des Anglais victorieux. La plupart des Français qui s'étaient joints aux Britanniques quittèrent ceux-ci et retournèrent à Saint-Domingue. Ils reçurent quelques indemnités en compensation de l'expédition de Carthagène.

Une fois encore, les Flibustiers repartirent en course. Ils armèrent plusieurs frégates, pour surveiller les côtes de Saint-Domingue et tenter des incursions sur celles de la Jamaïque.

Lors d'une de ces expéditions, leur chef, le comte de Choiseul-Beaupré, trouva la mort, au cours d'une bataille navale, durant l'année 1710.

La Flibuste française avait définitivement vécu.

La paix d'Utrecht, signée en 1713, mit fin à la Flibuste anglaise, qui, elle, avait survécu pendant plusieurs années.

Chassés de l'île de la Tortue et de la Jamaïque, les Frères de la Côte se dispersèrent.

Certaines bandes se parèrent de ce titre pour écumer les mers et se livrer, un peu partout, sur les océans, à des actes de pillage et de brigandage.

Mais la véritable Flibuste, celle qui avait exercé ses pouvoirs dans les mers Caraïbes, n'était plus, désormais, qu'un souvenir.

